Ex Libris
Duquesne University:

Rev.Henry J.Goebel,C.S.Sp.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/surterreetsurlea00lero

SUR TERRE

ET SUR L'EAU

1re SÉRIE GRAND IN-8°

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

En mer.

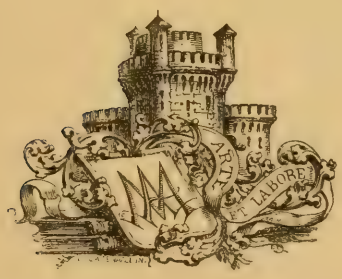
SUR TERRE
ET SUR L'EAU

VOYAGE D'EXPLORATION
DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

PAR

MGR LE ROY

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE
VICAIRE APOSTOLIQUE DU GABON



TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCIV

916.78
K619

PRÉFACE

Mgr Le Roy, l'auteur des deux relations de voyage que nous publions aujourd'hui, a été, comme on le verra, le plus précieux auxiliaire de Mgr de Courmont, évêque de Bodona et vicaire apostolique du Zanguebar.

Mgr Le Roy est un missionnaire et un explorateur, également utile à la vérité et à la science, et c'est pour ce double motif que son livre sera particulièrement attrayant.

A travers les péripéties du plus curieux des voyages, une idée domine toujours la pensée des voyageurs chrétiens. Pour eux, dans le continent noir, il y a quelque chose de plus dangereux que la fièvre qui s'exhale du sol, que le ciel implacable qui pèse sur ces terres lointaines, que le guet-apens des noirs : c'est la puissance qui se croit invincible de l'islam, c'est le mahométisme éternellement intransigeant.

Dans son remarquable ouvrage sur les *Explorateurs de l'Afrique,* M. Paul Bory a admirablement résumé cette lutte perpétuelle entre la civilisation et la barbarie.

« L'Européen qui aborde le continent mystérieux de l'Afrique se trouve tout d'abord aux prises avec le mahométisme, gardien jaloux de cette malheureuse terre qu'il s'efforce d'étouffer. Obligé, dans les contrées de l'islam,

APR 27
11210

de se joindre à quelqu'une de ces lentes caravanes de marchands et de pèlerins qui, sillonnant périodiquement l'Afrique intérieure dans tous les sens, entretiennent la vie religieuse et commerciale chez les tribus les plus reculées, il devra lutter à la fois contre la défiance et la cupidité des marchands arabes, qui craignent de voir la concurrence européenne s'installer sur leurs marchés, et contre l'exaltation religieuse des farouches *hadjis* ou pèlerins de la Mecque, dont la haine contre le nom chrétien vient de se retremper au sanctuaire de l'islamisme. Il n'est pas d'avanies, d'humiliations, de trahisons, qu'il n'ait à redouter de ces deux classes de voyageurs, quand par hasard ils ne tentent pas de l'assassiner. »

Lorsque, échappé à ce danger, il atteint les peuplades nègres où le mahométisme n'a pas encore chassé l'idolâtrie, il pourrait là, du moins, espérer un accueil hospitalier; mais partout les crimes des chasseurs d'esclaves ont soulevé ces races et leur ont appris l'astuce, le mensonge et le meurtre. Le guide qui accompagne le voyageur le trompe; le chef de tribu qui reçoit ses présents le rançonne et l'exploite; le foyer qui l'abrite le trahit.

Plus que jamais l'Afrique est le point de mire de l'attention publique, en Europe et dans le monde civilisé.

La croisade antiesclavagiste, prêchée par Mgr Lavigerie, au nom du pape lui-même; l'action collective que les puissances exerceront plus ou moins dans le même but; les magnifiques résultats obtenus par les Missions catholiques font du continent noir, si dédaigné autrefois, le plus étudié aujourd'hui.

La paix règne entre les États chrétiens de l'Europe. N'est-ce pas pour leur donner le loisir d'exercer ailleurs la puissance civilisatrice que la religion leur a inculquée?

La croisade noire s'impose à toutes les âmes élevées.

Le mahométisme est resté depuis son origine l'ennemi le plus acharné du principe chrétien. Cela se conçoit. Autant l'Évangile du Christ prêche la mortification pour soi-même et la charité pour le prochain, autant le Coran, renversant les rôles, consacre les satisfactions personnelles les plus vicieuses aux dépens même du prochain, qu'il autorise à traiter en esclave, comme un vil animal.

Voici ce qu'a dit à ce sujet Léon XIII, dans son encyclique *In plurimis :*

« Du moment qu'aux yeux des mahométans, les Éthiopiens et les habitants des nations semblables sont considérés comme étant à peine en quelque chose supérieurs aux brutes, il est aisé de concevoir en frémissant avec quelle perfidie et quelle cruauté ils les traitent. Ils font subitement irruption, à la manière et avec la violence des voleurs, dans les tribus qu'ils surprennent à l'improviste; ils envahissent les villes, les campagnes et les villages, dévastant et pillant toutes choses; ils emmènent, comme une proie facile à prendre, les hommes, les femmes et les enfants, pour les conduire de vive force aux marchés les plus infâmes. Ceux qui sont ainsi vendus et livrés se voient exposés à la déplorable séparation de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs parents, et le maître au pouvoir duquel ils échoient les assujettit à un esclavage très dur et abominable, les obligeant même à embrasser la religion de Mahomet. Il résulte du témoignage de récents explorateurs que le nombre d'Africains vendus chaque année de la sorte, à l'instar de troupeaux de bêtes, ne s'élève pas à moins de quatre cent mille, dont la moitié environ, après avoir été accablés de coups le long d'un âpre chemin, succombent misérablement, de telle sorte que les voyageurs en suivent la trace faite du reste de leurs ossements. »

D'autres appréciateurs estiment que, pour cent esclaves

qui arrivent à la côte, on a détruit dans l'intérieur une population de dix à vingt fois plus considérable.

La force du musulman est là tout entière, et si, dans notre siècle, plusieurs grands États musulmans se civilisent en apparence et restent plus modérés, ce n'est pas par conviction, mais par épuisement et par contrainte, pressés qu'ils sont par leurs puissants voisins.

Il n'en est pas de même en Afrique, où l'action de l'islam se propage tellement, que les trois quarts de ce vaste continent, soit un territoire deux fois plus étendu que l'Europe, leur sont soumis corps et biens. Et c'est ainsi que plus de cent millions de nègres sont à la merci d'un million d'Arabes, soutenus par des métis, nègres arabisés.

Comment l'Europe peut-elle secourir les noirs opprimés et réduire leurs oppresseurs? Problème redoutable et bien plus compliqué qu'on ne pourrait le dire.

Il a fallu quarante ans à la France pour conquérir l'Algérie, et la lutte reste toujours pendante au Sénégal; l'Angleterre a peine à tenir les Soudaniens éloignés de l'Égypte; naguère les Italiens étaient mis en échec devant Massaouah; les Allemands ont assez mal débuté sur la côte orientale... Que faire?

Les nations ont été impuissantes, mais non pas les individus. L'idée pratique a échoué, mais non pas l'idée chrétienne, et il n'y a eu de récolte que celle que les missionnaires ont semée.

Il y a deux mille ans, la religion chrétienne a sauvé l'Europe et les autres contrées méditerranéennes de la corruption du paganisme; elle a préparé et opéré la civilisation dont nous jouissons aujourd'hui, civilisation que déjà depuis quatre siècles notre race blanche a communiquée à l'Amérique et à diverses autres parties du globe, et c'est cette religion qui opérera le plus sûrement la régénération

de cette intéressante race noire africaine. Il était réservé à notre époque d'expansion nécessaire de la race européenne de voir se briser les portes qui fermaient le « continent mystérieux » à la bonne nouvelle.

La bonne nouvelle! C'est pendant qu'il la portait, pendant les haltes forcées de ses voyages aventureux, que Mgr Le Roy a écrit ce livre, où il s'efface si volontiers devant le saint évêque qui lui traça la voie de son apostolat.

Mgr Le Roy appartient aux Missions des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

La congrégation des Pères du Saint-Esprit, fondée en 1705, par l'abbé Desplaces, a pour but le service religieux des colonies françaises. En 1848, sous l'inspiration du vénérable P. Libermann, elle fusionna avec la société du Saint-Cœur de Marie, ce qui donna lieu au double titre qui la désigne.

Elle compte plusieurs centaines de missionnaires, et c'est à cette congrégation que sont confiées, en Afrique, huit grandes missions, à savoir, sur la côte occidentale : le vicariat apostolique de la Sénégambie, celui de Sierra-Leone, les deux vicariats apostoliques du Gabon et du Congo français, la préfecture apostolique du Congo, la mission du Cunène et la préfecture apostolique de la Cimbebasie, dans l'Afrique australe, et enfin, sur la côte orientale, le vicariat apostolique du Zanguebar.

Elle a quatre missions dans l'Afrique équatoriale : le vicariat apostolique du Zanguebar, s'étendant de Bagamoyo au cap Guardafui; le vicariat apostolique des deux Guinées ou du Gabon; le vicariat apostolique du Congo français, s'étendant à l'ouest du Congo belge, jusque dans les régions inconnues du nord de l'Oubangi, et la préfecture apostolique du bas Congo et du Kassaï.

Parmi les apôtres de la Congrégation des Pères du Saint-

Esprit, Mgr Le Roy est un de ceux dont le nom a été le plus souvent répété par la presse; et bien que ses récits aient presque tous paru dans les *Missions catholiques,* organe créé pour ce genre de publications, tous les journalistes qui s'intéressent aux œuvres solides ont tenu à signaler au grand public ces attachantes relations de voyage, qui constituent peut-être les meilleurs livres publiés sur les pays qu'ils décrivent.

Mgr Le Roy est considéré, à juste titre, comme un écrivain de race, dont la plume vaillante et autorisée traite avec une supériorité incontestable tous les sujets qui se rattachent à son œuvre, histoire, ethnographie, histoire naturelle; et l'érudition dont il fait preuve si souvent ne nuit en rien à l'intérêt qu'on attend d'un explorateur.

Une véritable personnalité émerge de ces pages, plus souvent gaies que tristes, et où le missionnaire cependant inspire toujours la plume du conteur.

Enfin les plus charmants dessins illustrent ce texte, qu'on relira bien souvent, et ces dessins, dus au crayon de Mgr Le Roy, doubleront à tous les yeux le prix de son ouvrage.

A LA DÉCOUVERTE

SUR TERRE

ET SUR L'EAU

I

En route. — Ordre de notre caravane. — A propos d'une statuette. — Le village de Makugu : une cérémonie de dépossession. — L'anthropophagie par dévotion.

La nature de l'œuvre de Notre-Dame de Bagamoyo (Zanguebar), orphelinat d'enfants des deux sexes rachetés de l'esclavage pour être constitués, dans l'intérieur du continent africain, en familles chrétiennes; la nature de cette œuvre, comme celle d'une ruche, demande sans cesse la fondation de stations nouvelles.

A mesure qu'un autre essaim s'apprête à partir, il faut chercher plus loin, toujours plus loin!

Mais, avant de se fixer, il importe de bien choisir. Et malheureusement, en toutes ces régions, les emplacements réalisant l'ensemble des conditions voulues sont assez rares, assez inconnus, assez cachés, pour qu'on soit condamné à les chercher, à les *découvrir*.

Que nous faut-il donc ? Il nous faut un pays habité, une population accessible, du terrain libre, de l'eau, du bois. Et, encore une fois, il est plus malaisé qu'on ne pense de trouver en ces pauvres contrées ces conditions réunies.

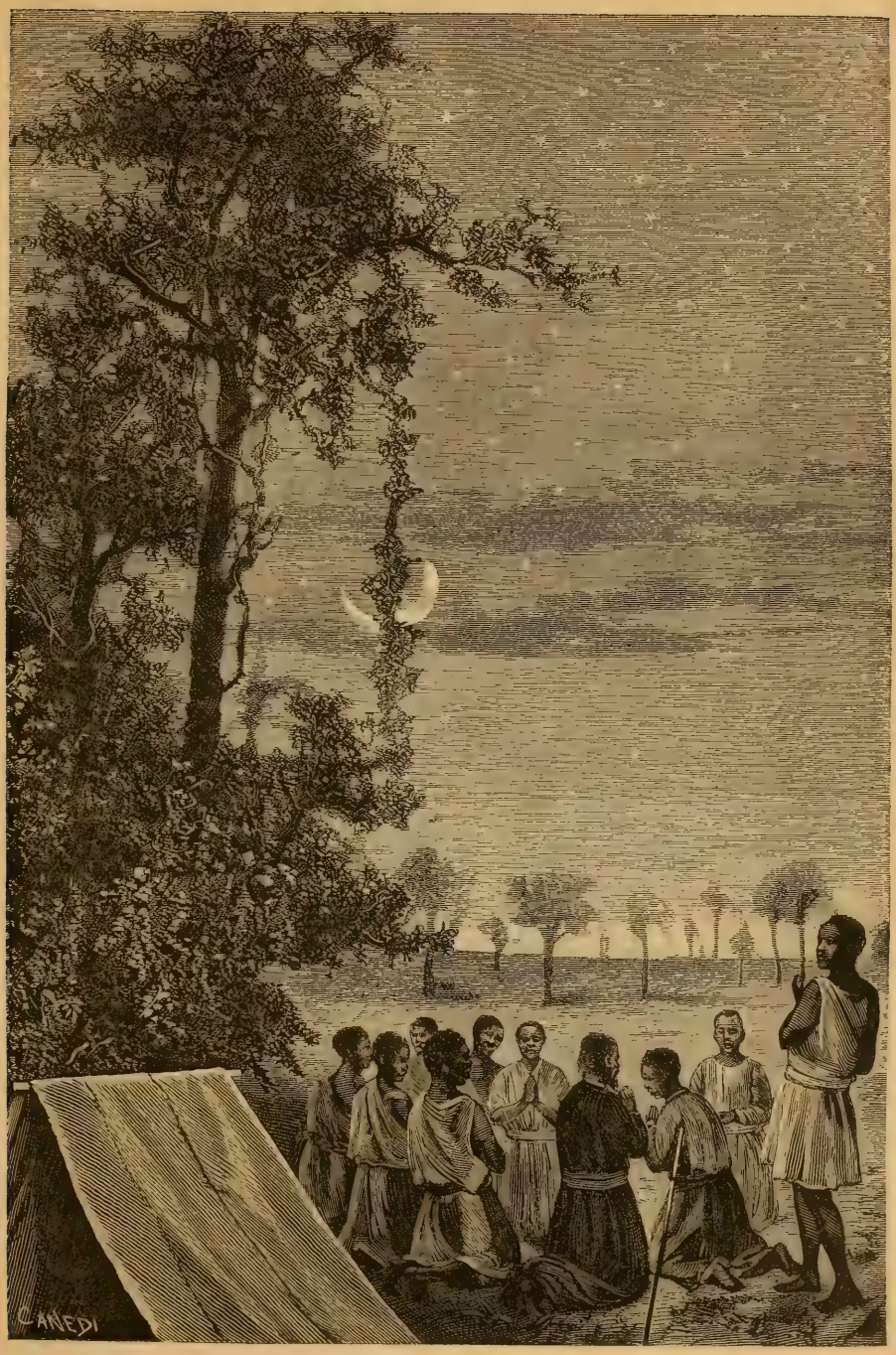
Voilà pourquoi Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar, va de nouveau boucler ses guêtres et prendre son bâton. Je suis désigné pour le suivre, et je ne veux point cacher que j'en suis heureux. Le P. Auguste Gommenginger nous accompagnera; mais lui doit rester au poste qui sera reconnu favorable à l'établissement projeté.

Nous irons à la *Mkondogwa* ou *Kondowa* (*Usagara*), ancienne station fondée par M. le capitaine Bloyet, et qui a été remise à la mission par le comité français de l'Association internationale africaine.

Mais il y a, vers le sud, une chaîne inexplorée et qu'il importe auparavant de connaître. Peut-être là, dans une de ces vallées qu'un cours d'eau arrose, qu'une montagne domine, que de vieilles forêts ombragent, qu'un peuple ignoré cultive, peut-être y aurait-il place pour un village chrétien, centre de civilisation. Nous partons dans cette espérance; que les anges de Dieu nous conduisent !

Les Français de la mer des Indes ont dans leur dictionnaire un mot que l'Académie a oublié d'inscrire dans le sien : c'est le mot *boutre*.

Un boutre (du swahili *buti*) est une grosse embarcation à une voile, qu'on rencontre presque partout sur les côtes de Malabar, celles d'Arabie, celles d'Afrique. Il y en a de plusieurs types et de plusieurs dimensions; les uns, qui sont plats et munis d'une voile carrée, représentent la forme ancienne et fréquentent surtout les fleuves et les marigots, où ils vont chercher du bois de chauffage et de construction; d'autres, très grands, très solides, pourvus même d'une boussole, se lancent en haute mer et passent aisément de Zanzibar à Katche, à



La prière du matin.

Bombay, aux Comores, à Madagascar; d'autres enfin, plus modestes, ne perdent guère de vue les côtes qu'ils fréquentent.

C'est sur un de ces derniers, appartenant à la Mission, que nous nous embarquons, le 2 septembre, à midi, en rade de Zanzibar.

La mer est un peu houleuse, le vent frais. Une odeur pénétrante d'huile de poisson, de graisse de chameau et d'eau pourrie, montant de la cale, plonge les passagers dans des réflexions intérieures qui doivent sans doute se rapporter à un même objet, car tous avec un accord singulier se bouchent le nez, ferment la bouche, rident le front, courbent le dos, et n'interrompent le silence que par quelques soupirs étouffés.

Peu à peu les vagues, plus fortes, roulent le boutre avec plus de dédain; le vent, par saccades, souffle plus irrité, les caisses s'entre-choquent, le capitaine se jette sur la barre, les matelots crient tous ensemble, et crac! tout à coup la vergue casse, la voile se déchire, une montagne d'eau monte à gauche en écumant; nous descendons à droite, pour nous relever ensuite, on ne sait où. Je me retourne :

« Mohammed, fait un Arabe, sommes-nous morts?

— Je m'en charge, » répond tranquillement le capitaine. Et l'on jette l'ancre.

Cependant on se remet peu à peu de cette secousse, et les réparations urgentes étant faites, tout en roulant, tout en plongeant, tout en tournant, on finit par arriver sains et saufs en vue de Bagamoyo. Nous débarquons. Une lame s'élance et nous enveloppe. Nos hommes nous saisissent, l'embarcation se remplit d'eau, et nous nous trouvons, Dieu sait comme, sur le sable du « continent mystérieux », étonnés, trempés, mais debout.

La caravane est bien vite organisée, car le frère Oscar est

là, et le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, à sept heures du matin, nous partons.

A la tête de la caravane marche Uzengo, notre guide; vient ensuite Mgr de Courmont, son chapelet en main; le P. Auguste et moi suivons de près. Les porteurs, répondant en chœur à la chanson de l'un d'eux, s'alignent un à un sur l'étroit sentier qui se déroule à travers les campagnes de Bagamoyo. A l'arrière-garde, s'avancent un âne et un ânier avec dignité et modestie. Nous avons pris l'un et l'autre pour le cas où l'un de nous tomberait malade et ne pourrait marcher; mais nous ne tardons pas à nous demander lequel, du voyageur ou de la monture, serait le plus en état de porter l'autre.

En route!

Dès le premier jour, nous traversons le *Ruvu* ou *Kingani* sans encombre, et, le soir même, nous dressons nos tentes à *Bigiro*.

Mais, avant d'aller plus loin, je le sens, il faut s'expliquer sur un point.

Il n'y a pas de relation de voyage sans qu'il y ait des noms, propres et communs, étrangers à la langue dans laquelle on écrit. Comment les orthographier?

Il est regrettable que depuis longtemps on ne se soit pas entendu là-dessus pour fixer une sorte d'alphabet international, destiné à transcrire d'une manière uniforme les noms étrangers aux principales langues européennes. On eût évité par là bien des inconséquences et bien des erreurs, les cartes se seraient trouvées plus exactes, et un Allemand entendant un Anglais prononcer Bagdad, par exemple, n'aurait pas été exposé à chercher du côté du Congo.

C'est ce que la Société de géographie de Paris a compris, et dernièrement, sur un rapport de M. Bouquet de la Grye, elle a adopté pour la transcription de ces noms

l'alphabet suivant, très simple et très naturel, qui sera le nôtre :

g toujours devant *e*, *i* : *gue;*
u — comme *ou* français;
w — comme en anglais;

Le reste comme en français.

Ne serait-il pas désirable que, selon le vœu de la Société, on adoptât enfin cette manière uniforme et simple de transcription ?

Bigiro, c'est déjà l'intérieur de l'Afrique, *Bara*, comme disent nos hommes. Déjà plus de grandes campagnes cultivées, plus de manioc, plus de cocotiers, plus de manguiers, plus de coqs qui chantent, plus de poules qui grattent, plus de linge qui sèche, plus de « civilisation ». *Bara !*

C'est donc au milieu de la nature sauvage que nous nous réveillons, le lendemain, à trois heures. Les feux du camp brillent encore, et nos porteurs, par petits groupes, dorment autour des charges, étendus sur leurs nattes et abrités par un petit toit de paille et de branchages. Le silence s'étend au loin sur la plaine : seuls de temps à autre quelques dormeurs renommés se renvoient un ronflement sonore, et, sous les branches de la forêt, les insectes nocturnes font entendre les dernières notes de leur musique accoutumée. Du ciel, la lune épanche au loin sa clarté sereine, et grâce à elle on aperçoit, de la colline où nous sommes, les palmiers qui dressent là-bas, sur le chemin que nous allons suivre, leurs têtes orientales.

Le réveille-matin de Mgr de Courmont a sonné tout à l'aise, mais sans faire lever personne autre que lui et nous. Monseigneur offre dans sa tente le saint sacrifice de la messe, et la Providence le favorisera assez pendant le cours de ce long voyage pour qu'il puisse faire ainsi tous les jours.

Pour qui sait ce que c'est que la messe, ce spectacle est beau, en ces circonstances et en ce pays !

Ainsi, sur tout ce chemin qui sera parcouru, dans la forêt silencieuse, au milieu du désert inconnu, près du cours d'eau ignoré, au pied de la montagne inexplorée ou dans l'enceinte d'un petit village perdu, la Victime que le Créateur s'est lui-même choisie comme étant la seule digne sera donc immolée chaque matin, pour adorer, pour prier, pour demander grâce, pour remercier, et peut-être en ces endroits mêmes où tant de fois, depuis des siècles et des siècles, d'autres sacrifices ont été offerts à l'ennemi de Dieu et de l'homme, sacrifices de productions terrestres, sacrifices d'animaux, sacrifices d'enfants.

Quelques-uns de nos porteurs sont chrétiens. Chaque jour, matin et soir, ils se réuniront aussi près de leurs charges pour faire à genoux les prières. Les autres hommes, païens ou musulmans, les regardent avec respect; et cet acte de religion, qui sépare tout de suite un homme d'une bête, est beau aussi devant ce pays immense où Satan règne, et sous ce grand ciel tout plein de Dieu.

Nous suivons pendant quatre jours la route ordinaire des caravanes : *Bigiro, Kengéni, Mbiki, Sagati.*

Le cinquième, en marche, le guide casse une petite branche, et, arrivé à une bifurcation connue, il la jette en travers du chemin qui continue vers *Msua, Mrogoro, Mpwapwa, Tobora* et les Lacs. Tout le monde fait comme le guide, et nous entrons, au sud, dans l'étroit sentier qui doit nous conduire à la station chrétienne de *Tununguo,* car c'est là seulement que commencera notre exploration véritable, notre marche vers l'inconnu.

On s'aperçoit bien vite que nous avons laissé ce que nos hommes appellent « le grand chemin ». Ici des herbes plus hautes, des broussailles plus épaisses, des villages plus nombreux cachés derrière leurs enceintes de gros poteaux, des indigènes aux allures plus simples, sans parler des pintades

errant par bandes sur le bord des champs de sorgho; tout un aspect nouveau d'une même nature indique que nous ne passons pas en ce moment où passent ordinairement les caravanes. Car c'est ainsi dans ces pays : à quelques heures de la route parcourue par les Arabes et les Wangwana (Swahilis musulmans), tout est changé, et l'on est étonné de trouver des populations entières plus éloignées de ce qu'on appelle la « civilisation » qu'à deux, trois et quatre mois de marche dans l'intérieur.

Nous arrivons ainsi sur l'autre bord d'une petite rivière, la *Msua,* qui donne son nom à tout le pays qu'elle parcourt. Elle est maintenant à sec; mais çà et là, dans son lit qu'ombragent de grands arbres toujours verts, restent encore quelques flaques d'eau, parfois assez profondes, où les silures, les crabes, les crapauds et les grenouilles se sont réfugiés en famille, où les papillons se posent un instant, où les tourterelles viennent boire à la hâte, et où les femmes des villages voisins vont ensemble, soir et matin, remplir leurs cruches.

Le village où nous campons n'a de remarquable que son site, qui est beau, et sa malpropreté, qui est exemplaire. Le soir, le plus loustic de nos porteurs, à bout de provisions, organise une danse. Il a prévu le cas, et c'est pourquoi il a apporté deux tambourins sur lesquels il frappe en s'accompagnant d'un chant qu'il improvise : ses amis répètent le refrain. Il paraît que son art est apprécié; car bientôt il est entouré de tout le village, et, quand il a fini, on lui offre en cadeau une poule et une corbeille de riz. C'est l'heureux résultat qu'il attendait.

Pour la première fois depuis la côte, je trouve ici, en furetant dans les débris d'une case en ruines, une curieuse statuette, objet relativement rare en cette partie de l'Afrique.

D'où viennent ces statuettes et quelle est leur signification ?

Leur rend-on un culte ? Sont-ce des idoles ? Qu'est-ce qu'un fétiche? Et les noirs ont-ils une religion?

Voilà autant de questions obscures et controversées, mais importantes à plus d'un point de vue, et sur lesquelles plus d'un lecteur peut-être sera heureux de lire quelques détails.

Dans tous ces pays-ci, quand on revoit en rêve un parent défunt, quand on a un sommeil agité, quand on est atteint de certaines maladies, et que ces maladies surtout affectent un enfant, on dit que l'ombre du parent s'agite, et qu'elle demande, avec des offrandes, un brin de repos. Il en est de même dans des cas d'épidémie, de sécheresse, de famine, s'étendant à tout un village, à toute une contrée.

Ordinairement on construit alors une petite case dans un carrefour, près d'un baobab, d'un ficus, d'un euphorbe, au fond d'une forêt, dans une grotte, sur une montagne ou dans quelque endroit désigné par un spécialiste en renom. Dans cette case ou dans ce lieu on place quelques offrandes, un peu de riz, des œufs, du linge (rouge ou blanc), du *pombé*, ou bière africaine, etc.; on organise des danses particulières, on donne des repas, et on n'a plus ensuite qu'à entretenir ce monument non pas de la *piété*, mais de la *crainte* filiale. Le tout, en effet, a pour but de fixer l'ombre errante en cet endroit désormais sacré, et de l'empêcher de vaguer parmi la famille ou la tribu.

C'est à cette occasion, pour le dire en passant, que quelques tribus anthropophages croient devoir s'offrir et offrir au défunt des repas de chair humaine; on comprend, l'ombre à laquelle on offre un homme a lieu d'être beaucoup plus satisfaite que si on lui donnait un coq. Ceci est élémentaire.

D'autres peuplades, parmi lesquelles il faut en première ligne citer les *Wazaramo*, ne se contentent pas de construire la petite case ordinaire : ils y placent une statuette en bois et plus souvent en terre, qu'ils ornent de couleur rouge, de ver-

Statuette en terre des Wazaramo.

roteries, de petits morceaux de linge, et devant laquelle ils placent leurs offrandes. C'est là, dans cette figure qu'on essaye de faire humaine, que le *mzimu* de l'ancêtre viendra se fixer; on y mettra même souvent des rognures d'ongles, des cils et des cheveux du défunt.

Ainsi, à tout homme qui meurt son ombre survit. Son ombre, j'ai bien dit; car il n'est pas ici question de l'âme, mais de l'ombre du corps, celle qui le suivait de son vivant, et qui dans le tombeau, à mesure que la matière se désagrégeait, s'est dégagée et transfigurée. C'est là, du reste, le sens du mot *mzimu* (de *kuzimuka,* se rallumer).

Tout homme a son ombre; mais, de même que tous les hommes n'ont pas sur la terre la même valeur, toutes les ombres non plus ne sont pas également remuantes et ne reçoivent pas dès lors les mêmes honneurs. Voilà pourquoi tant de gens disparaissent sans inquiéter personne après leur mort, non plus que pendant leur vie. Mais, quand on a été sorcier de grand renom, chef important, guerrier célèbre, on est sûr d'avoir son mzimu, ses offrandes, ses fêtes, ses pèlerinages. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que le fondateur de la famille de *Kingaru,* chef renommé de l'Ukami, est encore vénéré dans une caverne profonde du *Nguru,* où son ombre a été transportée par les esprits après sa mort, et où l'on va chaque année lui demander la pluie : c'est sa spécialité.

Le mzimu se montre parfois aux mortels encore vivants : il aime surtout, pour la circonstance, à prendre la forme d'un python, d'un chat, d'une chèvre, d'un bœuf blanc. Dans plus d'un endroit, il y a ainsi tel serpent qu'on nourrit avec soin, auquel on apporte des offrandes, et en l'honneur de qui on organise des fêtes. C'est ce qui, ailleurs, a pu donner lieu à ce qu'on est convenu d'appeler la *zoolâtrie.*

On le voit, c'est bien là, si je ne me trompe, le culte de

l'ancêtre, si l'on veut bien donner au mot culte son sens le plus général. Or, chose singulière, ces idées et ces pratiques se retrouvent, sous une forme ou sous une autre, non seulement dans toute l'Afrique, mais on pourrait dire dans le monde entier.

Les tribus aborigènes de l'Inde, qui d'ailleurs, au jugement de plusieurs savants, parmi lesquels j'aime à citer Mgr Laouënan, appartiennent à la race de Cham, rendent un culte semblable à des esprits qui furent dans l'origine des êtres humains connus surtout par leur cruauté; là aussi on cherche à les apaiser par des offrandes, là aussi on essaye de les fixer dans des demeures spéciales, là aussi on fait vœu de leur ériger des pierres, et on ne manque jamais d'exécuter sa promesse.

En Chine et dans l'Extrême-Orient, on sait quelle place tient dans l'esprit du peuple le culte des ancêtres.

En Europe, Liber, Pan, Mercure, furent les premiers à honorer d'un culte leur père Jupiter ou Japet, en qui beaucoup retrouvent le troisième fils de Noé.

Ailleurs, on voit les Égyptiens vénérer Isis; les Maures, Juba; les Athéniens, Minerve; les Romains, Romulus. Et Virgile, écho mélodieux et sincère des croyances latines, fait adresser par Énée des prières à son père Anchise :

> *Nunc pateras libate Jovi, precibusque vocate*
> *Anchisen genitorem...*

Cicéron, lui aussi, nous apprend qu'il avait élevé un petit temple aux mânes de sa fille Tullia. Les dieux lares n'étaient autres que les mânes ou les ombres des ancêtres de la famille, et l'inscription : *Sit tibi terra levis*, que l'on gravait sur les tombeaux, se rapporte à la même croyance. C'est de là également que sont venues les pratiques encore intéressantes de la nécromancie et du spiritisme, si sévèrement défendues dans le

Deutéronome[1], non moins que dans les constitutions de divers conciles de l'Église catholique.

Aussi l'auteur du livre de la Sagesse a écrit : « Il n'y avait point d'idoles au commencement..., mais le deuil cruel d'un père lui inspira de faire l'image du fils qui lui avait été enlevé par la mort; et celui qui venait de mourir comme *homme* commença à être vénéré comme *dieu*[2]. »

Mais la religion des noirs s'arrête-t-elle là? Non. Et la marche du lendemain nous amenait précisément dans un gros village, *Makugu*, où nous trouvâmes les sorciers du pays occupés à donner une représentation se rapportant à un autre genre de croyances.

Accroupie au milieu de la cour intérieure, une vieille femme était là, au milieu d'une douzaine d'opérateurs, derrière lesquels se tenait une foule considérable d'hommes, de femmes et d'enfants. Ses yeux, qui se faisaient à peine jour au-dessous d'une paire de grosses paupières chassieuses, se portèrent un instant sur nous avec une expression de bêtise supérieure; mais notre présence ne fit point interrompre la cérémonie. La pauvre vieille était possédée du *Kinyamkéra*, un petit démon très connu et très malin; il a la spécialité des tourbillons, et il s'amuse fréquemment à transporter les femmes sur les plus hauts baobabs.

L'opération de la dépossession, qui peut durer huit jours, quinze jours, même davantage, et qui s'accomplit au milieu de cérémonies très variables, suivant les pays, les sorciers et les esprits, consiste essentiellement :

1° A constater la possession : c'est un sorcier qui s'en charge;

2° A savoir quel est l'esprit possesseur, et à appeler aussitôt le sorcier qui a la spécialité du cas : tout autre n'aboutirait à rien;

[1] Deut. XVII, 11; XVI, 44.

[2] Sap. XIV.

3° A faire monter l'esprit des entrailles, où il se tient, dans la tête, où il parlera: on y arrive au moyen de fumigations et de frictions particulières;

4° A demander à l'esprit, une fois qu'il est monté dans la tête de la personne possédée, pourquoi il est venu et ce qu'il exige pour en sortir;

5° A lui offrir ce qu'il a demandé: l'offrande, herbes, légumes, graines, volailles, chèvres, bœuf, ou parfois victime humaine, est divisée, détruite et mangée en partie par la personne possédée, en partie par le sorcier et en partie par les assistants;

6° A faire passer enfin l'esprit satisfait de la tête de la personne possédée dans la tête du sorcier, d'où il s'en va.

La cérémonie de Makugu touchait précisément à sa fin. Au-dessus de la vieille on avait tendu une corde à laquelle une corne d'antilope était attachée; un compère frictionnait la patiente avec une composition magique; un autre faisait aux environs des évolutions grotesques; un troisième marquait à la poitrine, aux bras, aux épaules et aux reins, les nombreux assistants d'un signe particulier, destiné à empêcher l'esprit de les envahir; chose curieuse, ce signe était une croix!

Enfin, le sacrifice ayant été offert et accepté (l'esprit bienveillant n'avait demandé cette fois qu'un seul bouc), le maître sorcier s'assit sur ses talons en face de sa cliente, mit ses genoux contre ses genoux, ses bras contre ses bras, sa tête contre sa tête, et, pendant que les tambours battaient à tout rompre, que les chanteurs hurlaient, que tous les opérateurs faisaient des contorsions invraisemblables, que les assistants ouvraient, pour mieux voir, tout ce qu'ils avaient d'yeux, de bouches et d'oreilles, peu à peu le vieux sorcier fut agité d'un tremblement progressif qui bientôt l'eut envahi, et alors tout remua dans son étrange personne, ses membres, son dos, sa

longue échine, ses mains, ses orteils, ses cheveux bouclés, sa vieille barbe, ses yeux ronds et injectés de sang, ses petites oreilles, ses lèvres pendantes et son nez extravagant. Au bout d'un quart d'heure environ, le frisson du bonhomme se ralentit, les tambours battirent moins fort, les chanteurs épuisés ne firent plus que gémir, et finalement le calme se rétablit, troublé seulement par quelques enfants qui continuaient de crier sur le dos de leur mère.

L'esprit avait opéré son passage du corps de la vieille dans celui du sorcier.

Ce n'était pas la première fois que j'étais témoin de ces sortes de scènes; il y en a de plus compliquées, de plus sauvages, de plus terribles. Celle-ci n'a pas achevé de me convaincre que la patiente était réellement sous l'influence d'un esprit malin autre que le sien; mais ici, comme dans tous les cas pareils, l'intention était évidente : offrir, dans le but de s'en débarrasser sans doute, mais enfin offrir des sacrifices, c'est-à-dire un culte, à celui qui, dès le principe et partout, a été connu comme l'ennemi de l'homme et l'usurpateur des droits de Dieu.

A ces pratiques ajoutez maintenant ce qui est *mwiko* et ce qui est *dawa*, et vous aurez, en résumé, le fond religieux des populations de cette partie de l'Afrique.

Mwiko, c'est tout ce qui est *réservé*, tout ce qu'il est défendu de manger, tout ce qu'il est défendu de toucher, tout ce qu'il est défendu d'employer, tout ce qu'il est défendu de dire, tout ce qu'il est défendu de faire. Mais pourquoi, dans ce village ou dans cette tribu, telle et telle chose est-elle *mwiko?* Souvent il y a dans ces défenses une raison d'être se rapportant, par exemple, à l'hygiène; souvent aussi la superstition paraît être seule en cause.

Le mot *dawa* a, lui aussi, une signification très étendue. Il désigne tout ce qui, dans la nature, a une force cachée

quelconque : les amulettes sont des dawa (et l'on sait combien grande en est la collection, combien extrordinaire en est la puissance), la poudre à canon est un dawa ; et c'est un dawa aussi qu'un solide purgatif.

Mais, demandera-t-on, dans toute cette théologie où est la place de Dieu ?

La place de Dieu ? mais elle est prise tout entière par les mânes, par les esprits, par le mwiko et par le dawa. Dieu est connu cependant, mais connu vaguement, et surtout connu comme auteur de la mort ou de la destruction et jamais, à ma connaissance, ne recevant en sa qualité d'auteur de la vie et de maître du monde un acte d'adoration, une prière, une action de grâces.

J'abrège, et de beaucoup, cette question, si intéressante qu'elle puisse être au triple point de vue philosophique, historique et anthropologique. Mais il est trois conclusions cependant qu'il ne faudrait pas omettre.

1° A mon avis, les voyageurs, ceux particulièrement que l'éducation, les préjugés ou le respect humain rendent étrangers aux questions philosophiques et religieuses, se contentent trop facilement en général, en Afrique, comme en Asie et comme en Europe, des premières impressions et des premiers renseignements. Ces problèmes, systématiquement entourés de mystères, sont d'une étude très délicate et très difficile, et l'on est véritablement étonné de voir tel ou tel de ces messieurs approfondir d'un coup d'œil, en passant, ce que d'autres hommes, qui n'étaient pourtant pas myopes, n'avaient pu découvrir en dix ans, en vingt ans ! Ceux en particulier qui affirment couramment que les noirs n'ont aucune idée du surnaturel et, partant, aucune pratique religieuse, ceux-là n'arrivent bien à faire constater qu'une chose : c'est qu'ils se sont trop hâtés d'écrire après s'être trop hâtés de regarder. Pour ce qui est des populations de l'Afrique orientale, et peut-être de beau-

Un coin du monde africain.

coup d'autres, c'est aussi trop s'avancer, il me semble, que de les dépeindre comme adorant un morceau de bois ou un éclat de pierre, avec la pensée que ce « fétiche » est Dieu. Non. Allez au fond, vous trouverez autre chose.

2° Non seulement la race africaine n'en est pas là, mais, en s'entourant de toutes les précautions qui donnent à la critique une valeur scientifique sérieuse, je suis persuadé qu'on arriverait à établir qu'elle est actuellement en possession des principales vérités qui ont constitué la révélation primitive. Sans doute, ces vérités sont défigurées, retournées, presque méconnaissables; mais elles sont là, comme elles étaient chez les Grecs et chez les Romains, comme elles sont chez les Indiens et chez les Chinois, quoique avec moins de décors, parce que l'Afrique a l'imagination plus tardive que l'Asie et que l'Europe.

3° Enfin il ne serait pas impossible, loin de là, d'établir scientifiquement, par l'observation et l'histoire, que cette race est telle, non parce qu'elle vient à peine de sortir de la période simienne, mais parce qu'elle descend, au contraire, et toujours plus bas, d'un état où elle a connu la lumière d'une civilisation véritable. Car la civilisation, quoi qu'on en dise, ne consiste pas dans le nombre plus ou moins grand des besoins factices qu'un peuple peut se créer, mais dans la connaissance plus ou moins complète qu'il a de la vérité, et dans la manière plus ou moins parfaite dont il conforme sa conduite à la loi qui en découle. C'est donc, pour ne citer qu'un exemple, montrer une ignorance complète du sujet que de décrire les tribus anthropophages, représentant actuellement encore l'état primitif de l'humanité, comme une sorte de troupeau de demi-bêtes carnassières, où l'instinct du léopard s'allie à la figure du singe. Non, ne jugeons pas du sauvage d'Afrique par le sauvage de Paris, je veux dire par celui qui se montre dans les champs de

foire, derrière des barreaux de fer, mangeant du feu pour faire cuire ses aliments, avalant des carottes de tabac, déchiquetant un lapin tout cru, et faisant trembler les bonnes d'enfants et les vieux sapeurs. Les excellents docteurs évolutionnistes se résigneront-ils jamais à croire que cette variété de sauvage ne se trouve qu'en Europe !

Sans doute, il y a des anthropophages; il y en a même beaucoup plus qu'on ne pense. Les missionnaires les connaissent bien, ils vivent au milieu d'eux, ils se reposent à l'ombre de leurs cases, ils parcourent leurs villages, ils sont au courant de leurs affaires, et souvent, pour tout dire, ils admirent non seulement leurs qualités physiques, mais leur esprit, leur industrie, leur probité, leur bon naturel, bien supérieurs à ceux de telle ou telle population qui s'habille, se frise, se parfume, et ne mange point ses semblables; mais les crimes, par exemple, qui fleurissent comme dans leur parterre naturel sur les couches de la nouvelle civilisation scientifique des villes européennes, ces crimes feraient horreur à la plupart des tribus anthropophages.

Mais pourquoi donc cette habitude d'immoler un être humain et de s'en partager les morceaux? Est-ce par nécessité? Non. Par vengeance? Non. Par instinct de bête brute mal dégrossie? Pas davantage. Les tribus anthropophages, celles du moins que je connais, le sont par *dévotion;* elles s'acquittent d'un sacrifice qu'elles jugent agréable aux mânes de leurs ancêtres ou aux esprits mauvais qui le réclament; elles s'en acquittent avec plaisir, avec une volupté féroce qui nous épouvante; mais enfin le mobile premier est celui-là. L'anthropophagie suppose avant tout la superstition; la superstition suppose l'abandon partiel de la vérité religieuse, et l'abandon partiel de la vérité religieuse en suppose la possession antérieure.

II

De Makugu à Tununguo. — Le pori, ses beautés et ses tristesses. — Une station chrétienne. — Dans l'Uruguru. — Sous les arbres de Mbungoni.

De Makugu à Tununguo nous avons trois fortes étapes, à travers un *pori* que le *Lungérengéré* coupe en deux.

Un pori? Ne cherchez point ce mot dans le dictionnaire de l'Académie française : vous ne l'y trouveriez pas. Mais la savante société vous dira ce qu'est une plaine, un steppe, une lande, un désert, un maquis, un fourré, un bois, une forêt, et vous vous figurerez que le pori désigne, en Afrique orientale, la réunion de tout cela. C'est donc un espace inhabité, d'une étendue variable, mais couvert de plantes herbeuses, de graminées pour la plupart, au milieu desquelles s'élèvent ici et là comme des bosquets naturels, ailleurs des halliers impénétrables, et partout des arbres et des arbustes plus ou moins espacés et plus ou moins rabougris. Point d'eau, du moins dans la saison sèche, excepté peut-être de loin en loin au fond d'une dépression naturelle du sol, où une flaque fangeuse abritée par des plantes aquatiques sert ordinairement de refuge à une brillante colonie de crapauds. C'est là aussi que les oiseaux viennent le soir avaler à la hâte quelques gouttes d'eau, que les antilopes se rassemblent, que les singes se donnent rendez-vous, que les lions attendent, et que les caravanes s'arrêtent.

Le pori a ses tristesses et il a ses beautés, beautés uniformes et changeantes, comme celles de tous les grands espaces, comme celles du désert, comme celles de l'Océan, comme celles du ciel.

Ici, c'est une plaine qui se déroule à perte de vue, sans villages, sans habitants, sans horizon, sans fin. A droite et à gauche de l'étroit sentier qu'on suit le pied fatigué, le corps ruisselant, le cou tendu, l'œil fixe, seuls quelques arbres épineux sortent péniblement d'un sol desséché et ingrat; et au loin, tous ces arbres paraissant faire corps donnent l'illusion aimée d'une forêt qu'on aspire à atteindre : là-bas du moins on aura un peu d'ombre, et, sous la fraîcheur de ces branches, la vue se reposera enfin, on respirera moins chaud et on marchera mieux. En avant!... mais à mesure qu'on croit approcher de la forêt désirée, la forêt s'éloigne, s'éloigne toujours... Hélas! c'est le pori, une forêt qui marche et que vous n'atteindrez jamais.

Là, au contraire, la plaine immense est coupée par des ravins où l'eau des grandes pluies s'est creusé, entre les pierres mises à nu, un lit où l'on ne trouve plus que du sable, mais où les arbres verdissent encore, où les branches se déploient librement dans l'espace et où les lianes gigantesques enserrent des troncs vieux de plusieurs siècles, et qu'elles tiennent, étouffés mais debout, sur un sol qui n'a plus de sève à leur fournir.

Ailleurs, des bouquets d'arbres s'élèvent sur d'anciennes termitières, et on en trouve de si bien groupés, de si élégants, qu'on les dirait plantés et entretenus par la main d'un artiste. Plus loin, des fourrés impénétrables à l'homme assurent aux bêtes sauvages des retraites ombreuses où conduisent de petits sentiers ménagés sous bois. Et parfois, pour ôter à ce paysage son air de solitude, une gazelle se lève tout près, part comme une flèche, et décrit en fuyant des bonds superbes. Des trou-

peaux d'antilopes se montrent aussi, pressés et soufflant comme des chèvres qui rentrent à l'étable; des girafes, des zèbres, des buffles, parfois des rhinocéros; mais l'éléphant, commun sur la côte il y a moins de quarante ans, s'est aujourd'hui retiré loin dans l'intérieur, et le léopard, l'hyène, le lion, dont les traces sont là nombreuses, sur le sentier que vous suivez, ne sortent guère que la nuit : en plein jour ils se retirent à l'ombre, pour se reposer, dormir et digérer.

D'autres poris enfin ne sont qu'une suite de vallons plus ou moins profonds, de plateaux plus ou moins étendus, et quand, au loin, on aperçoit se découpant sur le ciel, à travers les arbres, une de ces chaînes de montagnes aux aspects changeants, l'œil s'y repose avec bonheur, et le pied se lève de terre plus rapide et plus léger.

Chaque année, à l'époque des grandes chaleurs, quand plusieurs arbres ont perdu leurs feuilles et que tous les autres les inclinent tristement, racornies et mourantes, que les grandes herbes sont sèches, que toute la nature, surchauffée par un soleil implacable, paraît être sous le poids d'une fatigue visible, alors le feu, allumé par les indigènes des environs, s'élève et balaye le pori de tout ce qui l'encombre : il marche, il frémit, il pétille, il se tord dans les fourrés, il monte sur les arbres, il escalade les collines, il descend au fond des vallées; on dirait, à le voir s'avancer, qu'il obéit à une force consciente dans l'œuvre de destruction dont il est chargé.

Le lendemain, quand un de ces incendies a passé, rien n'est triste comme ces grandes plaines, et rien aussi n'est pénible comme une marche à travers ces débris encore chauds, encore fumants, sur un sentier qu'on ne voit plus, dans ces espaces couverts de noir comme pour porter le deuil de la végétation disparue, et où pas un arbre n'atteste qu'il a souffert, pas un oiseau ne bat de l'aile, pas un insecte ne

bourdonne. Deux seules familles d'êtres vivants s'y retrouvent alors, jouissant de ces désastres : celle de l'homme, qui peut parcourir librement ces solitudes, et celle des termites, qui sortent de terre pour envahir, avec les troncs d'arbres que le feu a renversés, ceux encore debout dont il a paralysé les forces.

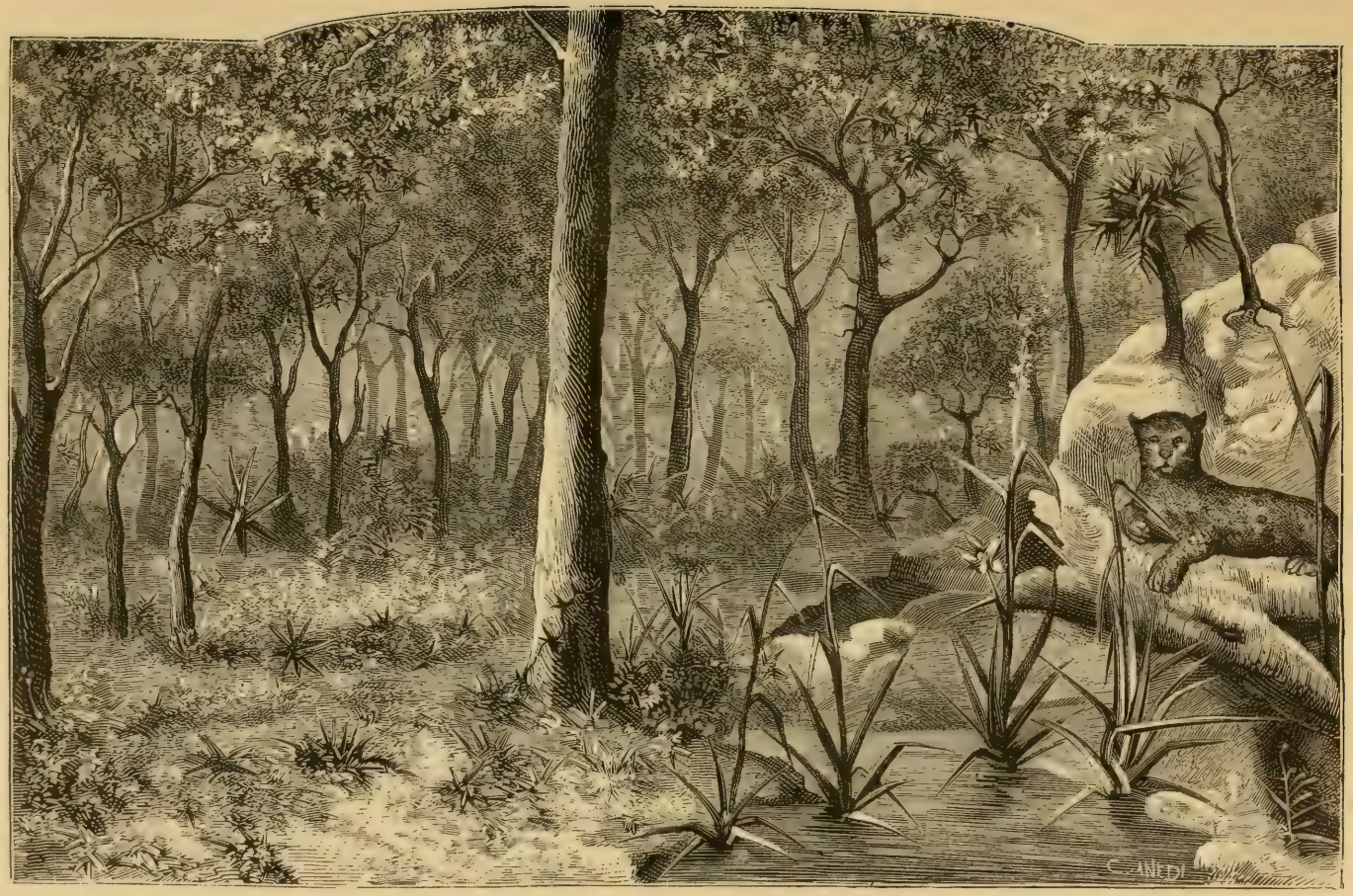
Mais peu à peu, comme en Europe aux premiers jours du printemps, la nature se réveille, la sève de nouveau monte dans les troncs, les herbes repoussent, les feuilles reverdissent; alors qu'une pluie tombe, et c'est aussitôt un spectacle ravissant. Du jour au lendemain le pré s'est recouvert d'un frais et tendre tapis de verdure, les oiseaux sont venus se rappeler dans les arbres rajeunis, les troupeaux d'antilopes reparaissent dans leurs prairies, et le voyageur, en passant, respire une odeur de fleurs lointaines, sauvage et délicieuse, qu'il saisit à peine, que la brise emporte, qui lui revient encore et qu'il ne peut fixer.

C'est là, pour le pori, la plus belle saison. Car, lorsque les grandes pluies l'inondent, les herbes et les broussailles qui ont poussé rendent la marche pénible et font la vue bornée. Les sentiers, qui pendant quatre ou cinq mois n'avaient pas bu une seule goutte d'eau, sont maintenant transformés en torrents; ailleurs, des marais se forment dans les dépressions du sol, les odeurs malsaines sortent de partout, et la fièvre vous harcèle.

Voilà le pori.

Mais, en quelque saison qu'on le traverse, qu'il soit triste ou gai, tout vert ou tout noir, il a un charme qu'il ne perd jamais : le charme de la grande solitude.

Tout homme en effet, alors même qu'il sort d'une civilisation avancée, porte au fond de soi, au-dessous des couches de préjugés superposés, de besoins factices et d'idées ridicules dont la « société » l'a ornés, tout homme porte un vieux reste



Dans le pori.

d'atavisme qui se réveille à l'occasion. Avant de s'emprisonner dans les quatre murs de pierres de nos Babylones actuelles, l'homme a marché longtemps devant lui, par le monde, et il a dû s'en trouver assez bien; aussi, lorsque de nouveau il se retrouve au milieu des déserts, seul et libre, ne dépendant que de sa conscience et de son Dieu, l'homme, s'il est resté ce qu'il doit être, goûte alors un genre de volupté supérieure que des millions d'êtres humains n'ont jamais connue et dont les jouissances fiévreuses dont ils se sont fait les esclaves les rendent même incapables de soupçonner l'étendue.

C'est en faisant ces réflexions, et d'autres encore, que nous arrivons en vue de ces stations chrétiennes de Tununguo.

Depuis longtemps déjà nous avons quitté le pori, et laissant à droite le *Kungwé,* l'*Uhakwé* et les dernières collines de l'*Ukami,* nous sommes entrés dans une plaine formée d'alluvions fertiles où les indigènes se sont librement taillé de belles campagnes. Nous arrivons ainsi près du *Ruvu,* qui roule encore à cette saison un volume d'eau considérable. De l'autre côté s'élève une colline : voici une église, voici une croix.

Notre guide tire un coup de fusil; aussitôt les petites cloches là-haut sonnent à toute volée, les coups de fusil éveillent de toutes parts les échos des montagnes, tout un peuple endimanché descend en courant pour recevoir son évêque; c'est une explosion de joie enfantine et magnifique.

Nous traversons le fleuve sur le dos de ces braves et vigoureux garçons. Le P. Mével est de l'autre côté, en bonne santé, ainsi que tout le personnel de la Mission.

Avec lui nous passons sous l'arc de triomphe naturel formé par les lianes d'un bosquet tropical, nous gravissons la colline que la Mission couronne, et nous entrons dans l'élégante chapelle, pavée de nattes et couverte de chaume, où nous remercions le bon Dieu de nous avoir gardés pendant cette première partie du voyage.

La maison d'habitation est en face, au fond de la cour; des deux côtés s'ouvrent des magasins; au milieu, s'étalent des berceaux de fleurs et s'élève une volière élégante peuplée de toutes les variétés de tourterelles que nourrissent les alentours.

Le tout est entouré d'un mur d'enceinte, et, par surcroît de précaution, on a creusé un large fossé bordé d'un remblai couvert de plantes épineuses; car, à quelques jours de marche de là, veillent les *Maviti,* tribu pillarde et redoutée, contre laquelle il faut se mettre en garde.

Au delà de l'enceinte, voici le village chrétien. Les jardins sont en bas, arrosés par un petit cours d'eau et plantés de légumes luxuriants dont nous ferons notre profit. Près du fleuve s'étendent les campagnes.

Tout cela est simple, sans doute; mais, quand on considère le pays environnant et quand on se rappelle que, il y a deux ans, cette colline n'était hantée que par les antilopes, tout cela paraît beau.

En face et au couchant, on aperçoit une grande croix de bois dominant une colline où les bêtes sauvages n'ont pas encore perdu l'habitude de venir se promener. C'est cette croix qui fut plantée dès la première heure en signe de prise de possession par Mgr de Courmont, le P. Étienne et le P. Daull, et qui depuis n'a cessé d'étendre ses bras protecteurs sur la colonie naissante.

De ce Calvaire, comme on l'appelle, on aperçoit assez bien la Mission, le cours lointain du fleuve, au delà les dernières collines de l'Ukami, peuplées de villages, et là-bas, là-bas, aussi loin que le regard peut se porter, la plaine immense... C'est un panorama superbe. J'aurais voulu le rendre; mais comment faire? Le dessin, moins encore que la peinture, est impuissant à retracer les vues étendues et les aspects changeants qu'on découvre d'un lieu élevé : ce qu'il peut faire,

c'est d'en donner une idée très affaiblie, et c'est ce que j'ai tenté.

La population environnante est presque uniquement composée de *Wakami,* race douce, bonne et relativement laborieuse. Toutes ces qualités ont depuis longtemps porté les Arabes de la côte à voir dans ce pays une sorte de parc à

La mission de Tununguo.

esclaves, et les « affaires » qu'ils y ont faites et qu'ils y font ont ainsi largement contribué à la dépopulation de certains cantons.

Leur religion est à peu près celle de tous les noirs qui les entourent. Ils ont cet avantage sur d'autres tribus qu'ils ne tuent pas en aussi grand nombre leurs enfants pour les motifs puérils qu'invoquent, par exemple, les Wazigua. En revanche, ils sont impitoyables pour ceux ou pour celles qui, sur la foi du sorcier, sont soupçonnés d'avoir causé par des maléfices la mort de quelqu'un. Un individu meurt de la petite vérole, de

vieillesse, d'accident de chasse, de n'importe quoi, tout de suite on se demande qui l'a tué. Est-ce Dieu? C'est bien. Est-ce l'homme? Vengeance!

Or c'est presque toujours le voisin, l'esclave, le parent, la femme, l'enfant. Le malheureux est aussitôt saisi; on le force, par des tortures savamment combinées, à déclarer un complice, et les deux, après un luxe de cruautés inouïes, sont brûlés vifs à petit feu, sur un bûcher d'ébène : les enfants des victimes ne sont pas mieux épargnés. Un indigène nous a montré un carrefour près du fleuve où, à sa connaissance, on avait immolé plus de cent victimes!

Depuis qu'il est là, le P. Mével a déjà réussi à empêcher dans les environs plusieurs de ces sacrifices humains, car c'est à ce titre qu'on immole ces malheureux : ils sont offerts aux mânes du défunt! Mais le plus souvent, ne pouvant user de la force contre le pouvoir tyrannique et souverain des sorciers, il a dû se contenter d'instruire sur le bûcher ces condamnés de la superstition, et le baptême du moins a sauvé leurs âmes.

En résumé, l'ensemble de la population est très favorable à la Mission, et maintenant que les constructions sont achevées, il y a tout lieu d'espérer que l'école qui va s'ouvrir ne restera pas vide et que les courses apostoliques qu'on va entreprendre seront bénies de Dieu.

Le 26 septembre, Mgr de Courmont donna la confirmation à une douzaine de jeunes mariés; tous les chrétiens firent la sainte communion, et le grand chef du pays, avec les gens de son village, vint écouter comme de coutume une instruction dont une partie fut faite à son adresse. Car, depuis que Louis XIV n'assiste plus aux sermons de Bourdaloue, d'autres missionnaires ont trouvé d'autres auditeurs : le soleil se déplace, mais il ne s'éteint pas.

C'est d'ailleurs une excellente et digne nature que celle de

Mwinyi Mkuu. Chef incontesté, quoique pauvre, d'une région très étendue et peuplée de bêtes autant que d'hommes, simple dans ses manières, spirituel dans sa conversation, grand, large, couronné d'une tête ronde et forte qu'ornent en dessous un collier de barbe blanche, en dessus une petite mèche de cheveux que le couteau du barbier n'a jamais touchée, et au milieu un nez plat que la petite vérole a dévasté, il sait au besoin donner à ses paroles, à ses gestes, à son attitude, un air d'autorité devant laquelle tout le monde s'incline. C'est un orateur, et il nous le prouvera.

Tununguo, je l'ai dit, ne devait être que le point de départ de notre expédition.

Lors de son premier voyage en ce pays, Mgr de Courmont avait remarqué une belle chaîne de montagnes se dresser à l'horizon, et il avait jugé que cette contrée inconnue méritait une exploration sérieuse en vue de l'établissement d'une mission.

Cette chaîne, connue sous le nom d'*Uruguru,* c'est-à-dire pays de montagnes, commence au nord vers Mrogoro, décrit un demi-cercle à l'ouest et vient au sud se terminer par une masse superbe, le *Mkambako.* C'est là que nous devions aller.

Mais, comme c'est un pays peu connu et mal famé, nous avons besoin d'un guide qui puisse à l'occasion nous recommander, et nul n'est plus en état de le faire que Mwinyi-Mkuu. Aussi le dimanche, après la messe, avons-nous un long entretien :

« Connais-tu le Mkambako ?

— Oui ; c'est le pays du diable.

— Eh bien ! nous voudrions y aller.

— Y aller ? Personne ne vous suivra.

— Nous partons demain ; et c'est toi, Mwinyi-Mkuu, qui nous serviras de guide. Tu veux bien ?

— Moi ?... Écoutez : je vous connais ; si vous avez dit que vous irez voir Mkambako, vous irez ; et si vous voulez que je vous y conduise, il faut bien que je vous y conduise.

— Mais tu connais le pays ?

— J'y ai deux frères de sang ; je vous mènerai chez eux.

— Nous voudrions surtout voir le grand chef, nous entendre avec lui...

— Mais le grand chef, je vous l'ai dit, c'est le diable.

— Comment ?

— Oui. Ici le roi, c'est moi. Et quand vous avez voulu vous établir à Tununguo, c'est à moi que vous avez parlé. Au Mkambako, le roi, c'est le diable, et les autres petits chefs ne peuvent rien faire sans lui.

— Il a son village ?

— Il n'a pas de village ; mais il demeure sur la montagne, dans une grande caverne, au fond. On ira donc lui demander s'il veut recevoir les blancs, et il dira oui ou non.

— Il parle ?

— S'il parle ! »

Nos porteurs sont pour la plupart des Wangwana. On appelle ainsi des noirs de la côte ou de Zanzibar, musulmans sans instruction aucune, mais absolument rebelles à toute espèce de transformation sérieuse. Hommes libres ou esclaves libérés, on les trouve partout les mêmes : très arrogants vis-à-vis des gens de l'intérieur, qu'ils appellent avec un dédain suprême les *Sauvages* ou *Washenzi*, ils sont, par contre, d'une couardise absolument risible dès qu'ils ne se sentent plus en force.

Nos Wangwana à nous sont choisis, il faut le dire, parmi les meilleurs de l'espèce. Nous les connaissons tous et depuis longtemps ; ils ont leurs familles à Bagamoyo, et ils savent bien que, en cas de vol et de désertion, nous saurions à qui recourir.

Cependant, quand ces braves apprennent que décidément nous devons aller à Mkambako, ils tombent tous malades subitement. Le chef de la caravane, Mirambo, vient avec une députation présenter ses doléances; mais, comme il nous trouve inflexibles, la santé se rétablit peu à peu dans la troupe : on partira.

Un seul est écouté dans ses réclamations : c'est l'ânier. Après un exorde insinuant d'une longueur démesurée :

« Traîner cette bête dans les montagnes, la porter dans les airs, dit-il, c'est impossible! Et puis un âne, ces sauvages-là n'en ont jamais vu. Ils diront : « Voilà une bête féroce; tuons-« la!... » Enfin, entre l'âne et moi ils ne distingueront pas.

— C'est vrai; laisse l'âne ici, et viens seul. »

Le 27, au matin, tout est prêt, et nous partons. Mwinyi-Mkuu est en tête, avec quatre de ses hommes; le P. Mével nous accompagne le premier jour; derrière nous s'avance la caravane, armée jusqu'aux dents, mais pas fière... Décidément si le courage est chez nos hommes la vertu qui domine, c'est mauvais signe pour les autres vertus.

A onze heures, en suivant toujours le chemin de la plaine, nous arrivions sur la rive droite du *Msongé,* petite rivière formée à quelques mètres plus haut d'une dizaine de ruisseaux dont les eaux claires sautillent à travers les rochers avec un murmure délicieux. C'est ici la limite des États de Mwinyi-Mkuu, mais on ne trouve plus d'habitants dans les environs : les Maviti ici encore ont tout brûlé, tout détruit, tout emporté.

La nuit se passe, et le lendemain, à quatre heures, nous nous disposons à partir lorsque le vieux chef demande à rassembler tous les porteurs. Debout, la lance d'une main, son écharpe de couleur jetée sur les épaules, la voix sonore et le geste énergique :

« Fils de l'islam, dit-il, écoutez!

« Depuis le Ruvu jusqu'au Msongé et ailleurs, demandez

à tout le monde quel est le maître, tout le monde répondra : « C'est Mwinyi-Mkuu. »

« Mais ce matin nous nous réveillons sur ce côté de la rivière, et ce côté ne m'appartient pas. Cette terre où nous avons dormi, c'est la terre des Waruguru; cette terre où nous allons marcher, c'est la terre des Waruguru.

« Fils de l'islam, écoutez!

« C'est ici un pays que vous ne connaissez pas. Vous n'y trouverez pas un musulman, et quand vous parlerez de Mohammad, on vous dira : « Qu'est-ce que Mohammad? »

« Vous leur direz : « C'est nous qui sommes les Wangwana! » Ils vous répondront : « Et nous, c'est nous qui sommes les « Waruguru! »

« Fils de l'islam, vous êtes insolents. Que l'un de mes enfants s'approche pour manger avec vous, vous lui dites : « Hors d'ici, sauvage! tu n'es pas musulman! » Mais, si vous le rencontrez dans le chemin lorsque vous tirez la langue et que vous traînez la patte, vous lui dites : « Mon ami, prends « ma charge!... » Hypocrites, d'où sortez-vous? Et les Arabes, que vous suivez comme un chien suit son maître, ne sont-ce pas eux qui ont tué votre mère dans les broussailles de l'intérieur pour faire de vous des esclaves?... Regardez-moi. Est-ce que les blancs ne sont pas au-dessus de vos Arabes? Eh bien! ils me reçoivent à leur table, et je mets la main dans leur plat... Mais ce n'est pas cela que je veux vous dire...

« Fils de l'islam, quand vous serez au milieu des Waruguru, ne les insultez pas!

« Fils de l'islam, quand vous verrez que les Waruguru pour se couvrir n'ont qu'un morceau de peau, un morceau d'écorce ou un morceau de linge large seulement comme cela, n'en riez pas!

« Fils de l'islam, quand vous trouverez à la fontaine les femmes des Waruguru, n'approchez pas!

« Maintenant j'ai fini, et nous allons nous mettre en marche. Si vous dites : « Mwinyi-Mkuu est un sauvage, vous aurez « raison. » Mais si vous dites : « Ses paroles sont des men- « songes, » vous aurez tort, et vous apprendrez demain, fils de l'islam, que dans l'Uruguru la vie d'un musulman n'est pas plus chère que la vie d'un rat. »

Après cette petite exhortation, où le ton qui domine n'est pas précisément celui de la tendresse pour les fils de l'islam, et d'où je me permets encore de retrancher quelques expressions trop franchement romantiques, le P. Mével nous quitte en nous souhaitant bon voyage, les porteurs prennent leurs charges silencieusement, et nous nous acheminons tous à la suite du vieux chef, le long d'un étroit sentier qui se déroule sur le flanc des collines.

Il faut monter, descendre, remonter encore : ce sont de vrais casse-cous. Toutes ces collines sont boisées, et l'on en trouve même qui sont couvertes de bambous. Dans les vallées, le feu a respecté des restes de forêts vierges où des arbres magnifiques ombragent une foule de plantes intéressantes : des orchidées, des fougères, le poivrier, le caféier sauvage, etc.

Après une marche pénible, nous arrivons sur le bord d'une petite rivière où Mwinyi-Mkuu nous arrête. Voici son plan : accompagné de ses quatre hommes et d'un porteur de confiance, il ira prévenir le chef *Diha* de notre arrivée et de nos intentions, et il appuiera la vérité de ses paroles par des présents que nous lui confions : deux bonnets de chef et deux linges de couleur. Nous ajoutons du sel pour lui et pour son monde, et il part.

C'est ainsi que nous passons la journée, cachés comme dans une embuscade sous les grands arbres de *Mbungoni*.

Le soir, en hasardant aux alentours une petite excursion, nous découvrons un campement de chasseurs où quelques

tisons achèvent de brûler. Plus loin, de magnifiques antilopes se lèvent, et, arrivés sur une colline, voici tout à coup que se dresse devant nous la masse superbe du Mkambako.

C'est vraiment un spectacle magnifique. Il est là, assis comme un Titan sur les collines qui l'entourent et les écrasant de sa majesté. A droite, voici le *Mwinyi-Roholé,* au milieu le *Kikonzé,* et devant nous le sommet des forêts formant comme un tapis mouvant de verdure. Le soleil se couche, et lorsque son disque a disparu derrière le Mwinyi-Roholé, les montagnes, d'un bleu foncé, se détachent sur l'azur du ciel avec une vigueur étonnante, et les rayons de l'astre, se projetant en longues nappes lumineuses sur le front du géant, y font passer l'expression d'une beauté si grandiose, jointe au mystère qui s'attache à ce pays inconnu, que le spectacle dont nous jouissons nous rend tous silencieux d'admiration.

Nous nous retirons enfin dans nos tentes. Mais, vers minuit, un cri retentit dans le camp : « Les Maviti! »

Aussitôt tout le monde se lève, chacun saisit son arme, et nous écoutons : un bruit de broussailles à travers lesquelles on passerait se fait entendre en effet; mais c'est tout, et après cette alerte nous essayons tranquillement de rappeler à nous le sommeil. Le matin tout s'explique : ceux que nos porteurs ont pris pour des Maviti ont eux-mêmes cru tomber dans un camp de ces pillards, et ils se sont enfuis. Celui qui vient nous apporter cette nouvelle est le chef même de la bande, chasseur d'esclaves de son métier. Il était allé dans l'Uruguru avec un musulman de la côte, et ils avaient réussi à ramasser deux enfants. A notre vue, nous prenant pour ce que nous n'étions pas, le musulman tremble, invoque le Prophète, lâche les esclaves, qui filent, et disparaît.

« Quelle perte! faisait notre homme, car ces enfants n'auront pas l'esprit de revenir : c'est encore si sauvage! »

Le lendemain, à neuf heures, paraît enfin Mwinyi-Mkuu, la figure bouleversée et son habit taché de sang :

« Ah! quel peuple! »

Le Mkambako.

C'est la première parole du vieux chef, et il nous fait ensuite le récit de son ambassade. Arrivé juste au milieu d'une exécution, il a vu là trois hommes d'un village voisin en guerre avec Diha. Diha s'est approché d'eux, et, les ayant

grattés à la poitrine d'une griffe de lion, aussitôt les Waruguru se sont précipités sur ces malheureux et les ont percés de leurs lances. Et Mwinyi-Mkuu nous décrit avec des gestes expressifs les condamnés se jetant à ses pieds, leurs bras coupés qu'ils agitent, leurs tronçons de corps qui roulent à terre, leur sang qui coule, leurs têtes qui se détachent.

Vient ensuite notre affaire. Mwinyi-Mkuu nous a recommandés de son mieux, mais sa parole n'a pas suffi :

« Si tu dis vrai, lui a-t-on répondu, il faut que tu manges ce linge et ces bonnets, cadeaux des blancs; s'ils veulent nous empoisonner, nous le verrons bien !... »

Et Mwinyi-Mkuu a été obligé de mordre dans nos étoffes, de les lécher, de les mâcher. Il est indigné du procédé; mais enfin il n'en meurt pas.

« C'est bien, lui dit-on, mais il faut maintenant boire le poison de l'épreuve. Si les blancs nous veulent du bien, tu n'en souffriras point; mais, s'ils nous veulent du mal, tu vas mourir ici. »

Et le pauvre vieux chef, convaincu de la droiture de nos intentions, avale sans hésiter un affreux mélange que lui présente le sorcier : heureusement il le rend presque aussitôt, et c'est bon signe. L'épreuve est concluante, et les blancs sont admis. Mais à quel exercice nous avons soumis, sans le vouloir, notre vieil ami de Tununguo !

Les blancs sont admis, et, pour qu'ils n'en doutent point, le chef Diha a confié à Mwinyi-Mkuu ses deux fils aînés. Ils sont là et ils nous invitent à les suivre.

Sans plus tarder on donne le signal de départ; les porteurs terrifiés se lèvent, et après une marche très pénible par monts et par vaux, nous arrivons sur le bord d'une belle rivière, le *Mtombozi*, où nous tirons trois coups de fusil : c'est le signal convenu de notre présence. Peu après, un bruit confus de lances qui s'entre-choquent et de tambours qui battent, sortant

des grandes herbes, nous annonce l'approche du fameux chef et de son escorte. Le voici : il traverse la rivière, suivi d'une centaine d'hommes armés et se donnant des airs plus ou moins féroces. Nous le recevons dans notre camp, et nous nous retirons immédiatement sous un grand arbre, pour conférer avec lui. Cet homme est jeune encore ; mais dans sa démarche saccadée, dans ses gestes, dans ses traits, dans ses grands yeux qui flamboient, dans sa large bouche armée de dents énormes, il a réellement quelque chose de la bête sauvage. Au reste, il n'a pas pris la peine de se laver, et la main qu'il nous présente est encore couverte de sang!

Nous lui en faisons la remarque, et il se trouve que cet incident nous fournit une bonne entrée en matière :

« Oui, dit-il, c'est notre habitude, à nous, de nous entretuer...

— Comme des poulets, interrompit Mwinyi-Mkuu.

— Mais, reprend Diha, nos affaires sont nos affaires, et nous ne nous occuperons pas des vôtres. Mon ami de Tununguo a bien fait de nous prévenir de votre arrivée; maintenant nous savons que vos cœurs sont purs, et puisque vous voulez de la terre, en voici : toute cette vallée du Mtombozi, de ce côté, est à votre disposition. Que vos enfants s'y établissent, qu'ils y vivent, qu'ils y meurent : c'est leur affaire. Nous serons amis. »

C'était quelque chose, mais nous voulions davantage : passer la rivière et explorer le Mkambako.

Passer la rivière, nous l'obtînmes; mais ce ne fut pas sans diplomatie et sans peine. Enfin, précédés de l'escorte de Diha et suivis de notre caravane, nous avançons. Diha nous arrête après une demi-heure de marche :

« Vous trouverez ici un campement excellent. Restez-y. »

De fait, il y a de l'eau, de l'ombre, de l'espace; mais un vallon entouré de tous côtés par des collines d'où l'on pourrait à l'occasion nous écraser, un vrai coupe-gorge. Comme

cependant il est bon de ne pas trop exiger pour le moment, nous campons là. Diha nous quitte, et nous passons la journée à observer, à délibérer, à attendre...

Le lendemain, Diha, que nous avons fait demander, arrive. Nous voudrions accomplir la seconde partie de notre programme : passer derrière ces collines, escalader, s'il le faut, ces montagnes, connaître enfin ce pays et ses habitants. Les pourparlers se prolongent, et finalement il est convenu que le P. Auguste et moi, suivis de deux de nos chrétiens (inutile de proposer la chose aux Wangwana) et précédés du chef lui-même, nous irons aussi loin et aussi haut que nous pourrons aller.

Nous partons. La première chose que Diha tient à nous montrer, avec un rire féroce, c'est la main d'un des suppliciés de la veille, pendue à un arbre, dans un carrefour, raide, étendue, sanglante; les autres membres pendent ainsi tout le long de la route. Là-haut, perché sous de grands arbres toujours verts, comme un nid de brigands, c'est le village du chef; nous n'y entrons pas. Ce qu'il nous faut ensuite courir de sentiers, escalader de collines, descendre de ravins, traverser de broussailles, couper de villages, semer de pas et verser de sueurs est inimaginable. Visiblement Diha cherche à nous fatiguer, mais il se trouve plus vite ennuyé que nous-mêmes de tous ces tours et détours, et nous sommes enfin assez heureux pour le déterminer à nous débarrasser de sa personne. Nous prenons deux guides, et en avant!

Quelques heures après, nous étions sur une belle colline. Nous nous retournons : voici Monseigneur! Avec quatre de nos porteurs chrétiens et un brave montagnard du pays, il s'était jeté droit vers le Mkambako, et nous nous retrouvions.

Les deux troupes se rejoignent aussitôt, et, après avoir mangé ce que nous avions emporté de provisions, nous entreprenons ensemble l'ascension du Kikonzé : de là-haut nous

pourrons embrasser d'un coup d'œil une immense étendue de pays, et notre programme sera accompli.

Et montant, grimpant, rampant, roulant, glissant, sautant, tombant, suant, soufflant, nous arrivons : la vue est superbe! En face, le Mkambako et le Mwinyi-Roholé, deux masses énormes et dont nos yeux avides peuvent maintenant fouiller les détails. Leur front de granit est en partie dénudé et en partie couvert de magnifiques forêts vierges, où le feu paraît avoir été vaincu par la force même de la végétation; plus bas et jusqu'au pied, ce n'est qu'une immense pelouse verte, sans arbres; çà et là, de petits villages d'où la fumée s'élève et d'où les coqs nous font parvenir leurs chants; partout des campagnes cultivées, et, jusqu'à la naissance des grands bois, des troupeaux de chèvres broutant l'herbe fraîche. En bas, passe le *Mvuha,* dont les eaux écumantes courent à travers un lit de pierres en jetant aux échos un bruit qui monte jusqu'à nous; à droite, coule plus silencieusement le Mtombozi, sur du sable fin et au milieu d'une vallée fertile : tous les deux vont se rejoindre dans le Ruvu.

A l'ouest, la chaîne continue, peuplée et cultivée. Vers le nord, c'est le pays que nous avons traversé, Tununguo, l'Ukami, Mrogoro. Et à l'est, une plaine immense : c'est *Mahengé,* où campent les Maviti; c'est la *Mgéta,* c'est le *Rufidyi,* c'est l'*Ungindo,* c'est l'inconnu.

Revenus au camp, harassés de fatigue, nous nous étendons dans nos tentes. Mais nos porteurs ont délibéré, et Mirambo leur chef ne veut pas nous priver plus longtemps du secours de leurs conseils. Le fond de son improvisation est celui-ci :

« Si nous restons dans cet affreux pays, nous sommes tous morts, et c'est en vérité dommage. Conduisez-nous au Tanganyika, dans l'Uganda, au Manywéma et jusqu'à cet endroit où l'on dit que la terre finit et que la mer recommence, nous

irons. Partout, là, il y a des routes connues : on n'a qu'à les suivre. D'autres y sont passés et nous y passerons; mais ici personne n'est jamais venu. Le diable est là, dans ces montagnes, c'est une chose évidente, et nous allons mourir! »

Nous nous endormons là-dessus, transis de froid, et le lendemain, de notre côté, nous délibérons. Ce qui nous effraye, nous, ce ne sont pas ces montagnards qui nous paraissent de braves gens, sauf Diha; ce n'est pas non plus le diable du Mkambako, que notre métier est de combattre avec les armes que nous savons. Mais ce pays, trop rapproché de Tununguo, trop soumis à l'influence d'un chef suspect, trop inaccessible aux caravanes, ne nous semble pas, en définitive, convenir à l'établissement d'un village chrétien dans les conditions que nous voulons. Nous allons nous retirer; mais, aussitôt qu'il le pourra, le P. Mével se mettra en rapport avec ces Waruguru, il établira ici un ou deux catéchistes, et un jour viendra peut-être où le diable de la montagne devra céder sa place à l'ange de la Mission.

En retraite!...

Nous faisons nos adieux à Diha, qui tient, en signe d'amitié, à me faire cadeau de sa lance couverte de sang : il n'y a que du sang chez cet homme!

Mwinyi-Mkuu se met en marche, nous repassons le Mtombozi, nous revoyons le Msongé, et voici Tununguo.

III

Tununguo. — Arrivée à Mhagari. — La Mkata. — Le Pala Ulanga. — Les Wahéhé. — Histoire d'un missionnaire et d'une fondation. — Le sauvage de la fin.

A Tununguo, un chef au courant du résultat de notre expédition dans l'Uruguru vient voir Mgr de Courmont et lui offre de le conduire en son pays. Cent hommes, ajoute-t-il, sont à notre disposition; ils sont prêts, ils nous attendent. Renseignements pris, le pays a été complètement dévasté par les Maviti, tous les villages y sont détruits, et si le chef nous y appelle, c'est qu'il a confiance en nous pour le succès d'une expédition qu'il médite contre ses ennemis. Ce n'est plus notre affaire.

Nous nous dirigerons donc vers le nord, à travers l'Ukami.

La marche est pénible, à cause des collines et des vallées qu'il nous faut traverser; mais nous en avons vu d'autres dans l'Uruguru, et nous avons maintenant des pieds de montagnards perfectionnés. Aussi, après trois jours de marche forcée, nous arrivons heureusement à Mrogoro, où nous surprenons le P. Ch. Gommenginger sur un toit, en train de couvrir une nouvelle case où, sans plus de façons, nous élisons domicile.

Mrogoro! Là aussi que les choses ont changé!

Depuis sa fondation, en 1883, la mission a sans doute passé

par bien des épreuves : le feu, la famine, la mort... Mais l'ardeur de son fondateur est restée debout au milieu de ces ruines, et aujourd'hui une belle chapelle, couverte en tôle, domine un ensemble de constructions modèles : deux villages, l'un de chrétiens, l'autre de catéchumènes; un bassin d'où l'eau, amenée des hauteurs, est ensuite répartie sur toute la colline, et des jardins toujours frais où poussent entre les roches, étonnés de se rencontrer ici, le caféier d'Afrique et les choux d'Europe, la vanille et la pomme de terre, les ananas et les fraisiers, les orangers et le cresson, les manguiers et les oignons, les grenadiers et les carottes. D'un côté, se dressent les montagnes avec leurs forêts et leurs nuages, tout près chante le torrent, et en avant se déroule la plaine sans fin. C'est un panorama splendide : cent quatre-vingt-dix degrés d'horizon.

Mais ne nous oublions pas ici. Après avoir vu le sud de l'Uruguru, nous l'étudierons à l'est et nous irons toujours, toujours, jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'emplacement que nous cherchons : c'est l'ordre.

Après deux jours de repos, nous nous remettons donc en route, et, en remontant le Lungérengéré, nous arrivons à sa source, au pied du pic *Magari,* qui domine toute cette chaîne et d'où nous avons une vue très belle.

L'endroit est marécageux et malsain; aussi les gens du village où nous campons l'ont abandonné et sont allés demeurer un peu plus loin.

Tristes ruines! il y a peu de jours, *Kingo,* chef de Mrogoro, est venu ici faire la guerre aux gens de la montagne; il a tué quatre hommes dont un chef (ses mains coupées sont pendues à un arbuste du sentier), il a brûlé vingt-cinq villages, il a fait payer un tribut à tous les autres, et il s'est retiré content. C'est ici que l'armée victorieuse a campé, et on s'en aperçoit : partout des débris de cannes à sucre, des épis vides de maïs et

de sorgho, des plumes, des peaux de chèvres, des vases brisés,

La mission de Mrogoro, panorama général.

des cases démolies. Sur les débris encore fumants de l'une d'elles, son ancien propriétaire fait cuire un vase de terre; c'est toujours cela de gagné, et à quelque chose malheur est bon.

Le lendemain, nous arrivons à *Mlali,* sur la petite rivière de ce nom. Ce pays, peuplé, fertile, cultivé, sert en grande partie à alimenter Mrogoro et les nombreuses caravanes qui s'y arrêtent en se rendant à la côte ou en en revenant.

Plus loin, c'est le pori, un pori brûlé et affreux.

Nous campons à *Makomé,* et, le jour suivant, nous arrivons à *Mhagari.*

Mhagari et ses habitants diffèrent sensiblement de tout ce que nous avons vu jusqu'à aujourd'hui. Les villages sont nombreux et bien fortifiés, les campagnes cultivées avec soin, les troupeaux de chèvres et de moutons magnifiques, la population sympathique et empressée. Aussitôt que nous sommes reconnus pour être les missionnaires de Mrogoro et de Mkondogwa, on nous apporte cadeaux sur cadeaux, et de partout nous arrivent des députations pour nous prier de rester. Nos porteurs non plus ne sont pas oubliés, et on leur sert des cruches de pombé, dans lesquelles ils ont bientôt fini de noyer tous leurs vieux soucis de l'Uruguru.

Mais le malheur de ce pays-ci, c'est encore la guerre : guerre avec les Maviti, guerre avec les Wahéhé, guerre avec les Wakamba, guerre avec tout le monde. C'est la raison pour laquelle, — ne nous y trompons pas, — on serait si désireux de nous avoir; nous fournirions de la poudre et nous commanderions les troupes... Ah! c'est ici qu'un homme aurait de l'avenir et que tout missionnaire porterait vraiment dans sa soutane le bâton de maréchal!

Toutes ces considérations ne touchent pas Mgr de Courmont; mais pourtant, comme cette population paraît vraiment bonne et comme les chefs insistent, il est convenu qu'un de ces derniers viendra le lendemain se mettre à la tête de la caravane et nous montrer un endroit vanté où, dit-on avec enthousiasme, nous trouverons tout ce que nous cherchons. Des habitants? Il y en a des villages pleins. Des terres culti-

vables? Tout un pays. De l'eau? Une rivière magnifique, et, entre des collines sur lesquelles nous nous établirons, un grand lac,... figurez-vous bien : un lac aux eaux si bleues et si tranquilles!

Nous partons enchantés à six heures du matin.

Une demi-heure après, nous traversons, en effet, une belle rivière aux berges élevées, le *Msongozi*. En continuant, nous trouvons des plaines fertiles et bien plantées, et au delà d'un pori sec et pierreux, nous arrivons, vers dix heures et par une chaleur atroce, dans un petit village de cinq cases misérables, où une vieille femme à figure de guenon nous reçoit le plus mal qu'elle peut, où la mouche tsétsé nous harcèle, où le soleil nous dévore. Le Msongozi, lui, a disparu dans le sable; seulement un bas-fond couvert de roseaux, mais où l'on ne trouve plus une goutte d'eau, représente le marais dans lequel aboutit la rivière à la saison des pluies; c'est là le pays superbe dont on nous a parlé.

Ah! notre grand lac aux eaux bleues!

Déçus dans notre attente, nous passons une assez triste journée. Rien d'intéressant, si ce n'est peut-être nos sièges : des têtes de rhinocéros que les chasseurs du pays ont tués dans les environs.

Reste encore un pays cependant, dont on nous a dit merveilles; mais nous sommes devenus si sceptiques!

Nous y entrons le jour suivant. C'est une large vallée connue sous le nom de *Doma*, qui débouche dans le pori de la Mkata, et où s'épanche le Msongozi, quand il a de l'eau.

Il y a peu d'années, Doma était peuplé d'une nombreuse colonie de Wasagara; mais, ici encore, la guerre a tout détruit. A chaque pas, pour ainsi dire, nous rencontrons des restes de murailles en briques sèches, des vases de terre brisés, des crânes blanchis, des ossements rongés par les hyènes.

Tout à coup notre guide nous arrête.

« C'est ici, nous dit-il en montrant un vieux mur, c'est ici que je suis né. Notre case était là, sous le grand tamarinier, et cette tête qui traîne est peut-être celle de ma mère... Arrêtons-nous! »

Ces ruines sont vraiment tristes à voir.

Ainsi, une population heureuse vivait ici. Un jour, une troupe de pillards, les Maviti, tombe sur elle à l'improviste, sans autre motif que le plaisir de pouvoir voler beaucoup de provisions, beaucoup de chèvres, beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants. Et tout a été détruit.

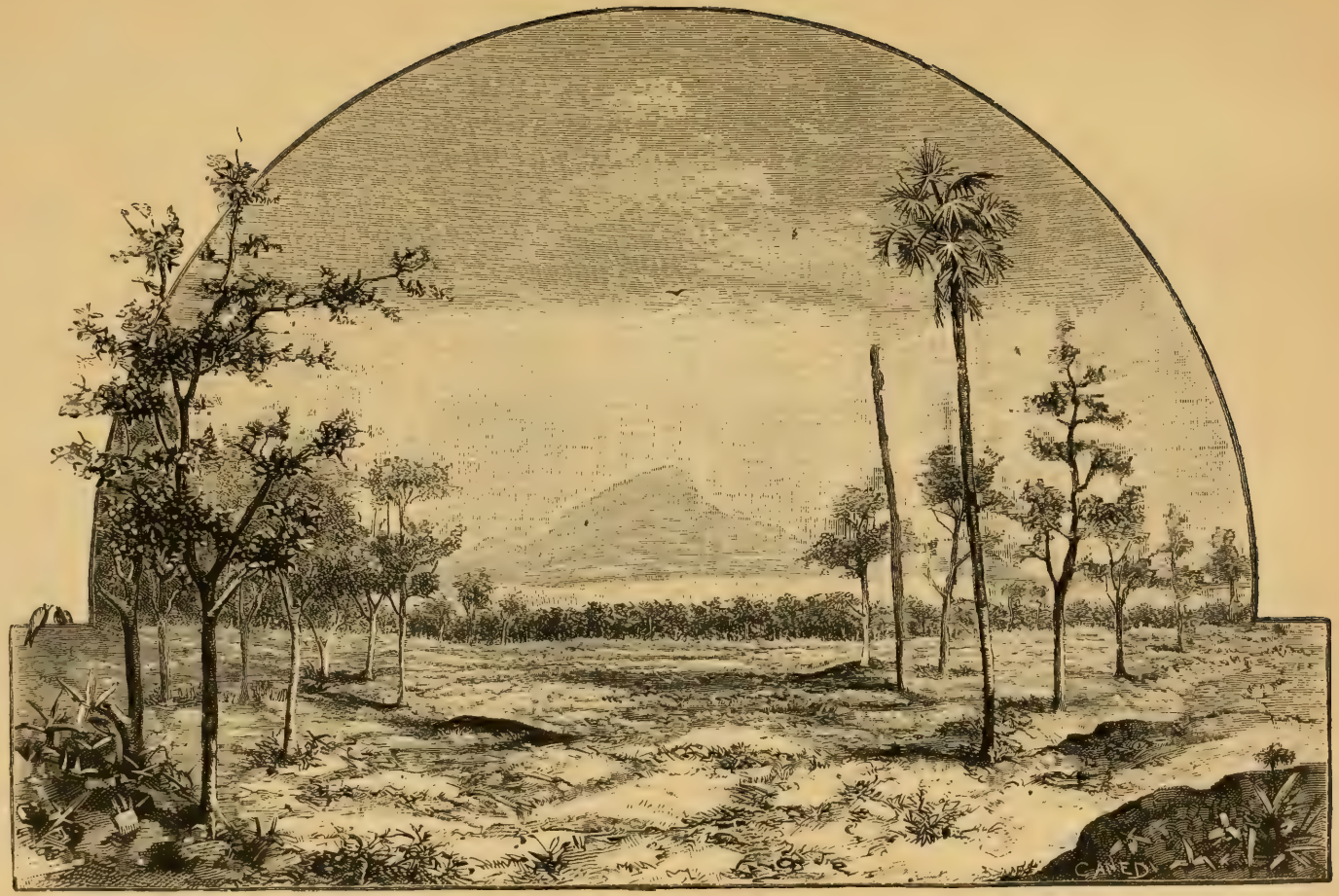
Depuis, le pays est abandonné, les plants de ricin poussent dans les anciens villages, les antilopes ont remplacé les chèvres, le silence du désert pèse sur ce coin de terre où les enfants, esclaves à Zanzibar et à Mascate, avaient si souvent organisé leurs jeux.

On nous dit que, si nous restions ici, beaucoup de Wasagara viendraient nous rejoindre; mais les chances sont évidemment trop aléatoires. L'eau d'ailleurs manque à la saison sèche, et les tsétsés, qui ne nous laissent aucun repos, empêcheraient l'élève du gros bétail.

Nous nous dirigerons donc, toujours à l'est, vers le *Pala Ulanga*. Puissent les circonstances, enfin, nous y être favorables!

Il est trois heures de l'après-midi, le soleil est ardent, nous sommes fatigués; mais il faut nous porter en avant quand même, car devant nous s'étend un large désert sans eau, le pori de la Mkata. Ne pouvant le traverser tout entier en une seule étape, nous irons dormir ce soir aussi loin que nous pourrons, et demain nous essayerons d'arriver à *Mbanba*, où nous retrouverons de l'eau et des vivres. Mais jusque-là souffrons.

Que cette région est triste!



Le Pala Ulanga, vu du Mkata.

Dans l'espoir de tirer quelques animaux, je devance la caravane avec Patrice Ambimoyo, enfant chrétien qui a accompagné Mgr de Courmont dans tous ses voyages et qui, cette fois, doit rester dans la station nouvelle.

De temps à autre, on voit passer au loin des troupeaux d'antilopes; mais les herbes sont si rares et les arbres si clairsemés, que nous sommes découverts tout de suite et qu'il nous est impossible d'en approcher aucun. Voilà le moyen de faire perdre à la chasse beaucoup de ses charmes, chasser pour vivre!

Marchons donc, marchons toujours, aussi longtemps que le soleil éclairera notre horizon, aussi longtemps que la caravane fatiguée demandera grâce, aussi longtemps que nos jambes ne refuseront pas de nous porter, marchons...

Peu à peu la conversation s'engage, et Patrice me raconte au long son histoire.

Il est six heures. D'ici on découvre, dans un ciel orangé, la silhouette imposante du Pala Ulanga : c'est un bel endroit pour camper. Arrêtons-nous donc, attendons la caravane, allumons les feux, dressons les tentes, et dormons.

La nuit, nous sommes réveillés par des courriers qui vont en toute hâte avertir les villages de Mhagari, que nous avons traversés, que les Wakamba arrivent leur enlever leurs troupeaux et leurs enfants. Toujours la guerre!

Le lendemain nous entrons à Mbanba, gros village mal tenu, où nous remarquons un albinos adulte, affreusement laid, qui veut être notre parent. Le jour suivant, nous campons sur une petite rivière, le *Mkenda;* et voici enfin le Pala Ulanga.

Pour y arriver, nous avons dû gravir des collines énormes qui ferment complètement l'accès du pays. Au delà, la vallée se creuse, longue, profonde, mais étroite, semée de petits mamelons boisés et coupés de plusieurs cours d'eau dont les

uns sont tributaires du Ruvu et les autres du Ritidji. Devant nous se dresse la montagne, comme une masse qui nous écrase. Peu de villages, et tous misérables : ces pauvres sauvages se sont ensevelis là, en dehors du monde, pour échapper aux pillages et aux tracasseries sans fin des Wahéhé. Un silence de mort pèse sur cette nature étrange, et rien, pas même un oiseau, ne vient jeter une note gaie dans ces solitudes endormies.

Que ferions-nous ici? Et qu'y deviendrait une colonie de chrétiens?

Encore une fois, nous avons été déçus dans notre attente, et ce Pala Ulanga, qui de loin nous a paru si imposant et si beau, de près nous semble bien triste. Levons-nous donc encore, et cherchons...

L'endroit, du reste, conviendrait admirablement à un homme qui, fatigué du monde, y voudrait bâtir un ermitage : il aurait, sous ses pieds, assez de terre pour la dédaigner, et, sur sa tête, un coin de ciel assez grand pour le contempler. Mais avant de venir il devrait être assuré du corbeau de la Providence, chargé de lui apporter son pain quotidien...

Pour nous, nous partons.

Entre ce groupe reculé de montagnes et le nord de l'Usagara s'étend une vaste plaine que le Myombo et la Mkondogwa arrosent et fertilisent; nous la couperons en l'étudiant. Peut-être là trouverons-nous enfin, pour bâtir le village chrétien, cet emplacement favorable que nous cherchons depuis si longtemps et toujours en vain.

Nous passons la première nuit de notre retraite dans une petite vallée ombragée de touffes de bambous, et où les buffles, dont les traces sont partout, paraissent visiblement se regarder comme chez eux.

Le lendemain, à travers des collines et des vallées désertes, nous débouchons dans une plaine fertile, coupée par une

Dans le sac.

petite rivière, la *Mnaga,* et, traversant le Myombo, autre cours d'eau plus important dans lequel elle se jette, nous arrivons après une forte étape chez le chef du pays, *Mwangatwa.*

Nous sommes bien reçus. Cependant, aux ouvertures que nous lui faisons, aux désirs que nous lui exprimons, notre hôte oppose quelques objections, doucement, timidement, mais résolument; le pauvre chef n'est pas libre.

Depuis déjà quatre ou cinq ans, des Wahéhé se sont fixés chez lui, et comme ils sont les représentants d'une tribu qui ne recule devant rien, ils se trouvent être en réalité les maîtres de la contrée. Ils ont demandé la fille de Mwangatwa pour être la femme de leur roi, et Mwangatwa a donné sa fille; ils perçoivent un tribut arbitraire sur tous les villages et sur tous les passants, et villages et passants payent le tribut; ils enlèvent ici et là ce qu'ils veulent, des chèvres, du grain, du linge, des esclaves, et on les laisse faire. « La force prime le droit, » en Afrique aussi on connaît la philosophie!

Voilà pourquoi Mwangatwa nous dit :

« Moi, je serais heureux, très heureux de vous voir ici. Mais ces Wahéhé sont des coquins. Écoutez-les, ils disent déjà que je vous ai appelés pour opposer votre puissance à leur puissance. D'ici à quelques jours, je vais avoir la guerre avec eux. Cependant voyez le pays, allez partout, trouvez un endroit qui vous plaise, et jugez vous-mêmes, car c'est en vous que Dieu a mis l'esprit. »

Les trois jours qui suivent sont, comme le chef nous l'a dit, employés à faire de longues reconnaissances.

Ce pays en somme est fertile, bien arrosé, partout cultivé où il est cultivable, et couvert d'une population nombreuse. C'est ainsi, du reste, que vont ici les choses; dans tous les cantons où l'eau abonde et où la terre, par suite, rend au centuple et presque sans travail tout ce qu'on lui confie, les indi-

gènes se sont établis et multipliés. Il n'y a d'inhabité et d'inculte que le pori, et le pori est inhabité et inculte parce qu'on n'y trouve pas de cours d'eau.

On dit que ce pays est sain; mais nous en doutons à voir les nombreux marais, appelés *maramba,* où s'épanchent les ruisseaux et les rivières qui, dans cette région, ont une pente très faible. Le village de Mwangatwa lui-même s'élève sur une petite colline au pied de laquelle dorment deux de ces espèces de lagunes fluviales, d'où les moustiques, par nuées, font des sorties de nuit pour nous assiéger dans nos tentes. L'un de ces maramba est d'une étendue exceptionnelle : les bords en sont couverts de roseaux et autres plantes aquatiques, mais le milieu ressemble à un lac. De nombreux villages couronnent le contour, les hippopotames y soufflent dans les herbes épaisses, des bandes d'oiseaux pêcheurs s'y reposent sur les arbres desséchés qui s'y élèvent, les poules d'eau, les foulques et des espèces de jacanas s'y promènent légèrement sur les larges feuilles de nénuphar, et les hirondelles, vives et heureuses, s'y exercent, en avalant un moustique, à tremper dans l'eau tranquille le bout de leurs longues ailes. Et c'est un vrai plaisir, après la solitude du pori, d'assister à l'épanouissement de toute cette vie, moitié terrestre, moitié aquatique, de tant de plantes, de tant de bêtes et de tant d'hommes!

A côté de la population indigène, composée en grande partie de Wasagaras et qui se montre très sympathique, se trouvent ici deux villages de Wangwana. Ils sont dans ce pays ce qu'ils étaient partout : absolument méprisables. Musulmans perdus de dettes et ne pouvant rentrer à la côte qu'à la condition d'élire domicile en prison, ils restent à l'intérieur chez les Washenzi ou sauvages, comme ils disent, auxquels ils infiltrent peu à peu leurs maladies et leurs vices. Ils ne négligent cependant pas les affaires, loin de là. Sous prétexte de se libérer de ce qu'ils doivent, ils envoient des pillards, les

Mère de famille (Uruguru).
Tabatière en bambou (Uhéhé).

Tête de chef (Lungérengéré).
Cases du Pala Ulanga.
Pagnes en cordelettes de baobab (Uruhuru).

Coiffée de ses cheveux (Msua).
Lance des Wahéhé.

Croquis de voyage.

Maviti, les Wahéhé, les Wakamba, les Masay, ou autres particuliers se disant tels, percevoir de tous côtés des tributs arbitraires de grains, d'ivoire, de troupeaux et d'esclaves. Quelquefois, c'est-à-dire tous les ans au moins une ou deux fois, il y a guerre en règle, autrement dit pillage en grand. Le butin est vendu aux Wangwana à prix réduit, pour être en partie gardé et consommé par eux, en partie dispersé çà et là, en partie enfin expédié à la côte, et vendu au profit des Indiens et des Banyans qui ont prêté les fonds nécessaires pour ces honorables entreprises. Tout cela se fait du reste sans l'ombre d'un scrupule, car « Dieu n'a-t-il pas livré les païens à l'exploitation des fils de l'islam »? Sans doute à ce commerce les Wangwana ne s'enrichissent pas, mais ils peuvent du moins se payer tous les genres de satisfactions désirables, et c'est ce qu'ils demandent. Car il ne faut pas croire que, pour mettre en pratique les théories intéressantes de quelques philosophes en renom de la vieille Europe, on ait besoin de leurs livres roses et doux. Ce ne sont, quoi qu'ils disent, que ceux de plagiaires infidèles, et longtemps avant leurs auteurs Mahomet avait enseigné la même morale, avec du dogme en plus. Elle a du bon, cette morale : quand on est le plus fort ou le plus riche, on trouve dans son application des plaisirs considérables que ne connaissent point les misérables, les naïfs, les arriérés. Cela marche un temps; mais ce qu'elle a de désagréable dans tous les pays, c'est que le bourgeois qui en use et le peuple qui l'adopte ne tardent pas à finir souvent dans la pourriture, parfois dans le sang et toujours dans l'imbécillité. A tout prendre, l'ancien Évangile valait mieux.

Ces terribles Wahéhé, qui font passer à Mwangatwa tant de mauvaises nuits, ne tardent pas à venir nous faire visite.

Dès notre arrivée, ils ont eu la fantaisie d'arrêter sur le chemin un de nos porteurs malade, chargé de la batterie de cuisine, et qui n'avait pu suivre la caravane. Ils lui demandent

de payer le tribut, comme tout le monde. Heureusement il était accompagné d'un chrétien, portant du linge et bien armé.

« Quel tribut? leur demande-t-il. Une casserole? Cet homme n'a que cela. Adressez-vous plutôt à moi : moi j'ai du linge, toute une charge; mais j'ai aussi mon fusil. »

Et, comme ils trouvaient ces réflexions très drôles :

« Cette caravane est celle des blancs, ajouta notre homme, et les blancs ne payent pas de tribut. »

Jamais les Wahéhé n'avaient entendu de déclarations pareilles. Ils se retirent; mais, le soir même, nous les voyions arriver chez Mwangatwa, réclamant de notre part un présent.

Nous les faisons venir et leur expliquons qui nous sommes: les amis des noirs; ce que nous voulons : le bien de tout le monde; ce que nous accordons : des cadeaux à ceux qui en sont dignes; ce que nous refusons : des tributs à des insolents.

L'entrevue cesse sur quelques paroles un peu plus douces, et, le jour d'après, nous renouons les relations de la veille.

En réalité, ces Wahéhé se sentent forts, et ils le sont.

Leur pays, l'Uhéhé, n'est pas loin d'ici, huit à dix jours de marche tout au plus. Ce sont des montagnes bien arrosées, bien cultivées, couvertes de villages. On y élève de grands troupeaux de bœufs, et on y trouve encore une bonne quantité d'ivoire. Ce qui donne à cette tribu une physionomie à part, c'est qu'elle dépend tout entière d'un seul chef dont l'autorité est incontestée et souveraine. Ce monarque, auquel on donne le nom de sultan, est jeune encore; son nom ordinaire est celui d'une espèce de serpent : *Mkuru wa Nyika* (le Grand du désert); mais on lui prodigue une centaine d'autres surnoms hyperboliques dont son humilité s'arrange. La ville qu'il habite est très grande, coupée en deux par une rivière et bien tenue. Sa cour, dont il est toujours entouré, se compose de

quatre ou cinq cents jeunes gens choisis parmi les plus vaillants et les plus fidèles. L'armée comprend trois mille hommes armés de fusils et le reste de la population virile, portant, avec un bouclier, des lances forgées dans le pays et d'une forme particulière. Cette lance est l'arme nationale des Wahéhé, et celui qui nous donne ces détails nous montre avec fierté la sienne, déjà tout usée :

« C'est que, dit-il avec un air d'indifférence tout parfumé d'orgueil, elle a percé au moins deux cents hommes. »

Quand les Wahéhé vont en guerre et qu'ils gagnent la partie, la campagne est toujours couronnée par un festin offert à tous les combattants qui survivent : au centre d'un grand cercle, on fait cuire les chèvres, les moutons et les bœufs, et tout autour on dispose les cadavres des ennemis. C'est sur ces sièges d'un nouveau genre que l'on s'installe, et le repas commence.

Le comte Pfeil, voyageur allemand, ayant voulu dernièrement pénétrer dans l'Uhéhé et n'y ayant pas été accueilli, le sultan de Zanzibar, Séyid Bargash, a cru qu'il y serait plus heureux. Mais, une première fois, son envoyé reçut cette réponse :

« Pour être le représentant d'un sultan qui se dit riche, tu me parais bien misérable. Reviens avec une autre suite, et nous verrons. »

Revenu avec deux cents hommes, dont cent étaient chargés de cadeaux consistant surtout en étoffes brillantes, l'envoyé étale ces présents devant le monarque sauvage et toute sa cour.

« D'après ce que je vois, conclut celui-ci quand l'Arabe eut fini son exposition, ton maître est le sultan du linge, et je suis le sultan des lances. Lui et moi, restons ce que nous sommes, pas amis, pas ennemis. Et voilà ma réponse. »

Eh bien ! ces sauvages-là ne me déplaisent pas. Nous finis-

sons du reste par devenir amis, et Monseigneur conclut que, dès qu'il sera possible, nous irons voir leur Majesté africaine. Elle n'a peut-être pas la puissance du roi de l'Uganda, mais elle la rappelle en plus d'un point. Allons! des ressources et un compagnon de voyage. Y en a-t-il encore au pays des Français?

Pour cette vallée du Myombo, la décision est prise : elle ne convient décidément pas, en l'état actuel, à l'établissement d'un de nos villages. Du reste, le P. Auguste Gommenginger continuera à entretenir avec cette population, qui le mérite, des relations amicales et salutaires; mais nous, nous nous retirerons.

A l'étape suivante, un Arabe de Mascate, établi dans ce pays depuis longtemps pour le commerce de l'ivoire, nous donne l'hospitalité dans son village, une hospitalité rehaussée de cette bonne grâce et de cette générosité large qui rappelle les récits bibliques; car Abraham vit encore dans plus d'un Arabe.

Un chef indigène, *Kutukutu,* nous reçoit le jour suivant dans son village, assis dans la verdure au bord d'un véritable lac où, nous dit-on, le poisson abonde, les hippopotames aussi et les moustiques.

Toute cette partie de l'Usagara est, du reste, très belle. C'est une large plaine d'alluvions dont la terre noire produit, sans se lasser, le sorgho, le maïs, les citrouilles et tout ce qui alimente les nombreuses caravanes qui descendent, affamées, de l'*Unyamwézi* et de l'*Ugogo.* Çà et là, des bouquets de grands arbres verts, sur lesquels rampent des lianes gigantesques, restent pour attester qu'autrefois il y eut des forêts vierges de toute beauté; mais les défrichements s'étendent d'année en année, et c'est en passant sur les troncs abattus et livrés au feu que nous opérons tristement notre retraite vers la station de la Mkondogwa.

Non, dans tous ces pays, si vastes qu'ils paraissent, il n'est pas aussi facile qu'on le penserait d'abord de trouver l'emplacement d'une mission, dans les conditions du moins que nous recherchons, et qui nous sont présentement imposées par la nature des choses. Voici que nous sommes en marche depuis près de deux mois, la saison des pluies approche, le temps presse : les anges d'Afrique nous laisseront-ils rentrer à la côte sans nous avoir montré une place convenable pour y planter une croix, pour y élever un autel?

C'est en nous faisant intérieurement ces réflexions que nous arrivons fatigués en vue de la station remise autrefois, comme il a été dit, par le comité français de l'Association internationale africaine, et gardée en ce moment par trois familles chrétiennes.

Aujourd'hui, qu'en faire? L'abandonner?

L'abandonner? Oui. Car, hélas! depuis deux ans ce pays a complètement changé de physionomie : une rivière l'arrosait alors, et depuis, ce cours d'eau, qui n'était au reste qu'un bras de la Mkondogwa, s'est obstrué à sa naissance ; on n'y trouve plus que du sable et des débris de roseaux, et les indigènes eux-mêmes sont obligés d'aller très loin chercher l'eau dont ils ont besoin.

Le reste de la journée se passe à échanger mélancoliquement nos projets, à parler du passé joyeux de cette maison, de son présent désolé, de son avenir incertain, et le lendemain, après avoir tous les trois dit la messe pour le P. Riou et prié en passant sur sa tombe solitaire, nous nous remettons en route, toujours à la découverte.

Cherchons.

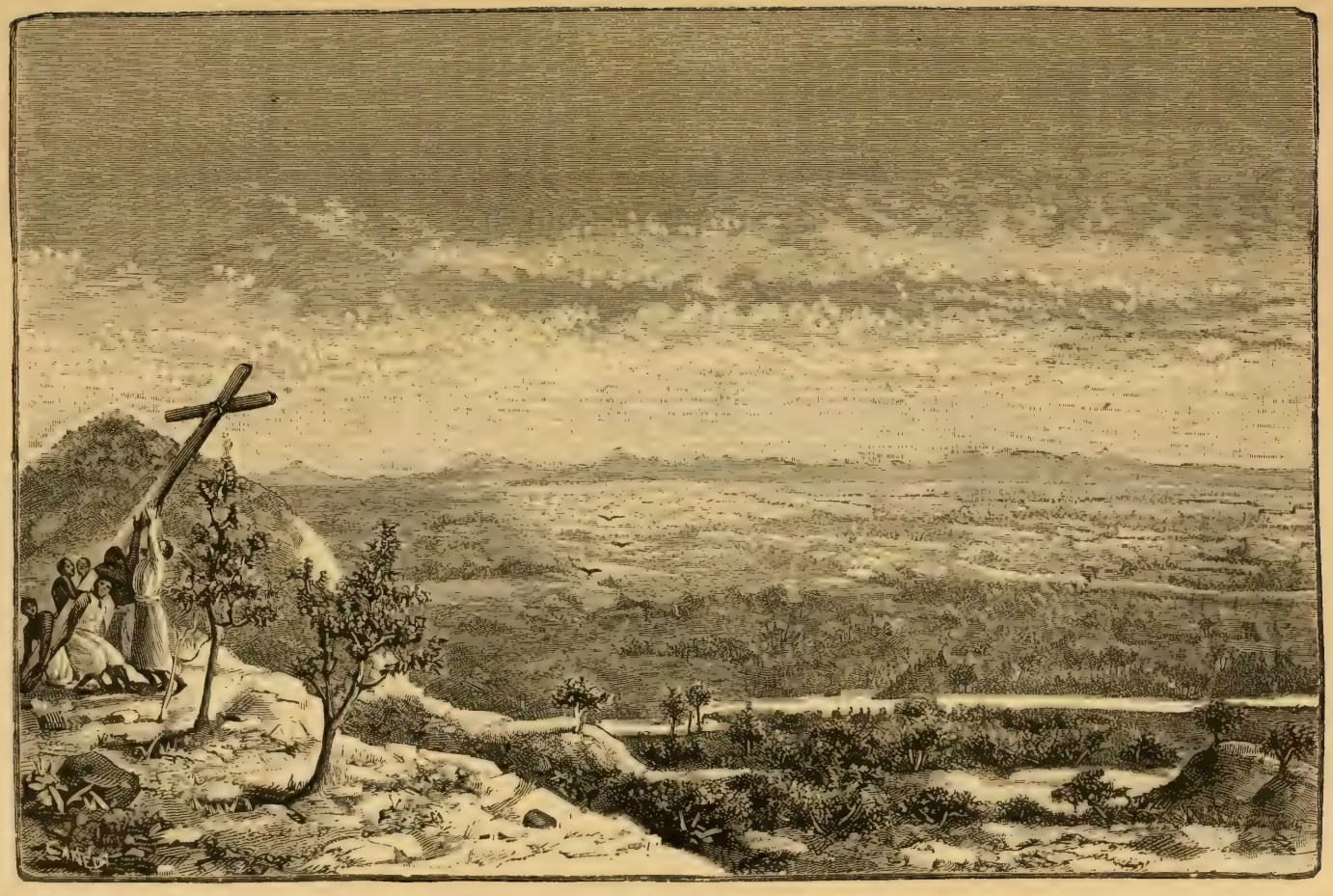
Deo gratias! Deux heures ne se sont pas écoulées, que, sans savoir où nous allons aboutir, nous entrons dans le courant d'une rivière, la *Longa,* qui débouche des hauteurs boisées de l'Usagara, et, au delà d'une colline qu'un village couronne,

nous nous trouvons tout à coup en face d'un emplacement magnifique.

Deo gratias! Voici la Longa roulant sur un lit de sable, et, sans s'arrêter nulle part en des marais malsains, des eaux claires et fraîches qui ne tarissent jamais : elle alimentera la communauté chrétienne. Voici des vallées succédant à des vallées : elles se transformeront en campagnes fertiles sous la hache et la pioche des familles qui se grouperont autour de nous. Voici une colline autrefois habitée, et d'où le regard s'étend au loin : elle conviendra pour l'église et pour l'établissement de la mission. Voici de grands arbres, et en voici de petits, de l'ébène, des bambous, des lianes : ils seront utilisés pour les constructions. Voici enfin, au nord, et près de l'ancienne station, des espaces immenses qui ne sont occupés que par les buffles et les lions, et qui pourront être distribués aux indigènes et aux étrangers, Wasungu, Wanyamwézi, Waruguru, qui demandaient et qui demanderont encore à se fixer près de l'homme blanc pour y vivre plus tranquilles, plus libres et plus éclairés.

Les chefs arrivent, les pourparlers commencent, l'entente se fait, les cadeaux s'échangent, l'accord est conclu, c'est fini. A côté de Saint-Raphaël de la Mkondogwa, où des familles anciennes resteront, nous aurons Saint-Benoît de la Longa, où le jeune essaim de Bagamoyo va venir se fixer.

Le lendemain 25 octobre, Mgr de Courmont, le P. Auguste et moi, suivis de tous les chrétiens de la caravane, nous montions sur une colline qui s'élève au-dessus de l'emplacement de la colonie future, et nous prenions possession de tout le pays qu'elle domine. Une croix énorme, faite de deux arbres coupés dans la journée, est étendue là. On creuse un trou pour l'y fixer, et, au signal donné, tout le monde est à l'œuvre : l'arbre est lourd, mais nous sommes dix, et, comme nous faiblissons, Monseigneur lui-même vient prêter l'appui de son



Prise de possession de la vallée de la Longa.

épaule et le secours de son bras. La croix se dresse dans l'azur infini du ciel, elle étend ses bras vers la plaine immense que ferme à l'horizon lointain la chaîne à peine visible de l'Uruguru; elle appuie son pied sur le roc au-dessous duquel, plus tard, surgira la mission : la voilà!

O Crux, ave, spes unica,
Mundi salus et gloria!

Telle est la destinée du missionnaire.

A l'âge où la conscience chrétienne presse l'enfant qui devient homme de se servir sérieusement de la vie, une voix — oh! qu'elle est douce, mais qu'elle est pressante! — l'appelle au loin sur des terres inconnues où il prévoit qu'il aura beaucoup à souffrir pour la gloire de son Dieu et le salut des plus abandonnés de ses frères. Il part. Parmi ceux qu'il connut et qu'il aima, quelques-uns, très rares, le félicitent, beaucoup le blâment, le plus grand nombre restent indifférents, quelques-uns le pleurent. C'est l'heure du premier sacrifice : elle est cruelle. Mais la grâce de Dieu est là. Il part.

Parfois, au pays lointain sur lequel on le dépose, la moisson mûre n'attend pour être recueillie que des ouvriers de bonne volonté. D'autres fois il faut rester longtemps, à côté des frères qui travaillent, à se préparer soi-même à les seconder et à les remplacer. Ailleurs, celui qui brûlait de se dévouer se trouve seul, sur une terre ingrate, malade peut-être, triste, pauvre, ne faisant rien et n'espérant rien. L'un fournit, au grand soleil de la foi, de longues années de labeur; il instruit, il console, il convertit, il baptise, il ouvre le ciel à une multitude d'élus; l'autre, dans la nuit, attend laborieusement et obscurément le lever de l'aurore. Il en est qui voyagent, il en est qui restent, il en est qui se montrent, il en est qui se cachent, il en est qui vivent, il en est qui meurent,

et, parmi ceux-là, les uns s'éteignent doucement sous le regard souriant des anges, et d'autres mêlent leur sang et leur nom au nom et au sang des martyrs.

Laissez-les. Dieu les voit tous, c'est Lui qui les conduit et c'est Lui qui les juge.

Ainsi, dans la foule de ceux qui partent, était parti le P. Yves Riou. Jeune et prêt à tout, il avait d'abord été appelé à Mrogoro, qui essayait alors à sortir des ruines de l'incendie. Peu après son évêque l'avait envoyé à la Mkondogwa, pour recevoir la station nouvelle et la garder. Et déjà il parlait la langue indigène, il se faisait connaître, il se faisait aimer, il promettait de fournir une longue carrière d'apôtre modèle, lorsque tout à coup il se sent arrêté par un mal sans importance; il se couche, il dit qu'il va mourir, et il meurt. C'était le soir de la fête du saint Cœur de Marie : son confrère, malade aussi, ayant recueilli son dernier soupir, essaya de trouver assez de forces dans ses mains tremblantes pour assembler quelques débris de vieilles caisses, y déposer les restes inanimés de son frère et les confier à cette terre abandonnée. Deux noirs inconnus, qui passaient, portèrent ce triste cercueil; un Arabe suivait, soutenant le survivant, que la fièvre et la douleur écrasaient; le sol se referma peu à peu sur la dépouille de ce missionnaire de tant d'espérances, et si tôt emporté par la mort. Mais la Providence veillait.

Et des montagnes superbes, des plaines fertiles, des cours d'eau que nous avions explorés et que nous regrettions tant de laisser derrière nous, nous nous étions trouvés constamment ramenés vers cette tombe abandonnée du sein de laquelle nous appelait un missionnaire.

En arrivant près d'elle, celui qui l'y avait conduit avait dit : « C'est là. » Et Mgr de Courmont s'y était dirigé. Nous l'y avions suivi. Un souvenir, avant tout, au frère d'armes tombé à l'avant-garde, au premier coup de feu, et dont les restes

reposent ici, seuls, sous les grandes herbes du désert et près de la maison silencieuse. Hélas! faudra-t-il que nous l'aban-

La tombe du missionnaire.

donnions ainsi, à la seule garde des bêtes sauvages dont nous apercevons les traces au pied de l'entourage de roseaux qui le protégeait et qui tombe?

Non. La prière finie, l'emplacement cherché partout et nulle part trouvé s'est révélé tout à coup.

Nous resterons ici.

Et ainsi, le missionnaire qui n'avait pu travailler pendant sa vie a travaillé dans sa mort : du fond de son cercueil misérable il a fondé une station nouvelle; du sein de la terre, il a rappelé l'ami qui l'y avait déposé; dans les conseils de la Providence, cette tombe devait être un berceau.

La tâche est donc finie. Il fallait trouver un emplacement favorable pour l'établissement d'un village chrétien : le voilà. Le P. Auguste Commenginger y reste avec une hutte en pailles sèches, deux jeunes chrétiens, trois chèvres, quatre canards, quelques provisions, sa croix, son bréviaire et son chapelet. Monseigneur le bénit, et nous partons. Dans quinze jours, il sera rejoint par le frère Acheul et une bande de jeunes travailleurs; dans un mois, le P. Dardenne, qui vient d'arriver de France, mettra la communauté au complet; dans un an enfin, il faut l'espérer, la colline sera transformée, les ménages seront constitués, et le village, le premier village autour duquel d'autres se grouperont, sera fondé.

La caravane allégée marche vite... Mais il y a de longues étapes à parcourir, et le soleil est implacable.

Nous voici à la Mkata. Comme les provisions se font rares, je vais en avant, le fusil sur l'épaule, pour essayer d'abattre une gazelle : Monseigneur suit de près, et au loin, derrière, la caravane se déroule.

Nous avançons : il y a là, dans les herbes, une bête qui remue... Attention !...

Ah! c'est un homme ou, plutôt, un reste d'homme qui achève de mourir, roulé en boule, nu, hébété, décharné, quelque chose comme un long squelette dans un sac de peau noire. Cela desserre un peu les dents et parle, mais on ne comprend rien. A la fin, un enfant de la caravane, Mnyam-

wézi d'origine, nous rejoint et peut nous servir d'interprète :

« Que fais-tu là?

— Je meurs.

Le porteur abandonné.

— D'où viens-tu?

— De la côte.

— Qui es-tu?

— Porteur... J'étais malade : l'Arabe m'a enlevé ma charge et m'a jeté là.

— Depuis quand?

— Dix jours.

— Et personne ne s'est arrêté près de toi ?

— Oui. Trois hommes qui viennent de passer m'ont enlevé le morceau de linge qui me restait et m'ont battu.

— Écoute : les blancs veulent te donner à manger.

— Ah! oui, que je puisse au moins rendre à ces trois sauvages les coups qu'ils m'ont donnés. »

Dans la bouche de ce sac d'ossements, la réflexion nous fait rire.

Heureusement nous avons un âne qui, ne nous ayant point servi, grâce à notre bonne santé constante, pourra du moins

être utilisé. Nous essayons d'y hisser le pauvre abandonné, et Mgr de Courmont se met de la partie ; mais le malade ne peut se cramponner à la bête, et force nous est ensuite de le des-

cendre. Nous le mettons dans un hamac, et deux de nos chrétiens le portent ainsi, comme un hareng saur dans un filet. Tous nos Wangwana rient ou murmurent :

« S'arrêter pour un Mnyamwézi ! Mais ne voyez-vous pas

que c'est un homme fini et que jamais vous ne pourrez en tirer parti? »

Ah! la charité!

Enfin nous l'emportons. Trois jours après, nous étions à Mrogoro; nous instruisons quelque peu notre homme, nous le

baptisons, nous lui montrons le ciel; il tourne les yeux, et le voilà mort. Raoul-Alexandre prie pour les missionnaires et pour leurs bienfaiteurs.

C'est à Mrogoro que, pour la première fois depuis deux mois,

nous recevons quelques nouvelles de la côte, de Zanzibar et de l'Europe.

Voici des lettres et même des journaux : lisons.

Des journaux au milieu de l'Afrique, cela fait un singulier effet. Sans transition, on se croit tout à coup obligé de traverser un monde pour se transporter sur ce théâtre si rempli et si mouvementé de la vieille Europe, d'où l'on entend à tra-

vers l'espace s'élever tant de cris discordants et craquer tant de planches usées!...

Hélas! c'est leur faute. La Providence ne laisse passer de la scène du monde que les peuples qui se suicident eux-mêmes, et c'est le caractère de la vengeance de Dieu : laisser faire.

Mais où m'entraîneraient les nouvelles d'Europe?

Nous voici en Afrique. Travaillons-y. Peut-être, pour ces peuples qui n'ont point connu l'Évangile, reste-t-il encore quelques jours de soleil, avant que la nuit se fasse sur le monde et que la vie s'éloigne.

Au reste, Dieu n'a besoin, pour vivre, ni d'Athènes, ni de

Sparte, ni de la race humaine si ridicule dans sa vanité, ni de rien, ni de personne. Mais nous, nous avons tous besoin de lui, prêtre ou laïque, noble ou roturier, athée ou extatique, libre penseur ou homme d'esprit, journaliste ou sacristain, empereur ou décrotteur, et c'est à chacun de nous, mes frères, à faire son possible pour connaître le vrai but de la vie, chercher à l'atteindre, et se ménager pour l'éternité une porte de sortie heureuse.

Car il y en a qui disent qu'un jour viendra où des docteurs, chargés de tous les diplômes, s'écrieront :

« Ah! si plutôt j'avais été le pauvre sauvage recueilli dans les grandes herbes de la Mkata ! »

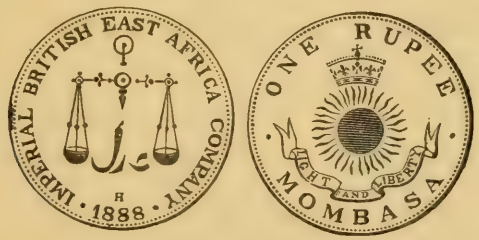
C'est tout.

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

I

Le partage de l'Afrique orientale. — Le sultanat de Zanzibar. — La part des nations européennes. — De Zanzibar à Lamu. — Histoire de Lamu : l'île, la ville, les rivages. — Wito : ses origines, ses espérances.

C'est un difficile travail que de dresser de nos jours une carte d'Afrique. Autrefois, sur la côte orientale du moins, il suffisait de ranger parallèlement à la mer, en grosses lettres,



Une roupie.
Nouvelle pièce d'argent (Zanguebar anglais). Valeur : environ 2 fr.

le Somal, le Zanguebar, le Mozambique, le Monomotapa [1], de planter quelque part les monts de la Lune et de faire déboucher dans l'Océan deux ou trois fleuves. Pour garnir les espaces vides, on écrivait en forme de renseignement : « Ces

[1] Pour la prononciation des noms propres, voir la carte. En résumé :

U se prononce comme *Ou* français : Lamu : Lamou ;
W — *W* anglais ;
G — *Gh* ou *Gue* français (toujours dur).

pays inhospitaliers produisent en abondance de l'ivoire, des éléphants, de la gomme, des zèbres, des esclaves, des tigres, des lions, des girafes, de l'encens, des hippopotames et divers autres parfums. »

Peu à peu nous avons changé tout cela. Et à mesure que de nouvelles œuvres sont sorties de sous presse, on a vu paraître en Afrique quantité de choses qu'on n'y avait point soupçonnées; de sorte que la carte éditée l'an dernier ne vaut déjà plus rien, et celle que l'on prépare en ce moment aura besoin l'an prochain d'un remaniement complet. Jamais, depuis les temps déjà lointains où notre planète prenait la forme d'un monde, on n'avait assisté à pareille danse de fleuves, de lacs et de montagnes.

En géographie politique il en est de même. Pour ne parler que du Zanguebar, où nous sommes, on croyait généralement, il y a peu d'années, qu'il appartenait au sultan de Zanzibar, et que, dans l'intérieur du continent noir, les diverses tribus qui l'habitent s'appartenaient à elles-mêmes. On se trompait.

Dès 1862, la France et l'Angleterre avaient signé un engagement par lequel elles se promettaient réciproquement de respecter les possessions de Saïd; c'est de là qu'on est parti pour se les partager. Suivez le procédé. En 1885, l'Allemagne offrit d'adhérer, pour lui donner plus de solidité, à cette déclaration, qui reconnaissait et garantissait l'indépendance du sultan. On accepta. Mais une question très intéressante se présenta aussitôt : Quelles étaient au juste les limites des possessions de ce souverain si bien protégé? Une commission de trois membres, un Anglais, un Allemand et un Français, fut chargée de le lui dire; et comme, après examen ou avant examen, chacun de ces triumvirs s'était fait de la situation une idée très différente, la France, qui aurait pu très aisément se faire une part comme les autres, ne fût-ce que pour

38 Greenwich
40
0
2
4
6
Kiluluma
MT. KENYA
Mumoni
Lorokoro
Odo Borcovo (Camp du Pères)
WAKAMBA
Malakote
Malalulu
(Station anglaise point d'arrêt du voyage)
Sukaki
Ndara
Kindkomba
Gudjo
Kozi
Nocka
Muina
Ngatana
Ngao
Witu
Kau
Kilindi
Qsi
Golbanti
Bekoni
Tana Fl.
Lamu
Manda
SPHÈRE ANGLAISE
UKAMBA
Arba Kundi
Sabaki Fl.
Makongeni
Malindi (Melinde)
KILIMA NDJARO
Taveta
WANYIKA
Mombasa
PARE
USAMBARA
SPHÈRE ALLEMANDE
Vanga
Pemba
Pungoni
Zanzibar
Mhonda
Mandéra
Wamu Fl.
Bagamoyo
VICARIAT APOST. du ZANGUEBAR

fournir à ses colonies quelques travailleurs, se tourna modestement vers les Comores. Restées seules, l'Angleterre et l'Allemagne conclurent à Londres que le sultan de Zanzibar serait maître des terres suivantes :

Les îles de Zanzibar, Mafia, Pemba et Lamu;

Une ligne de côtes comprises entre l'embouchure de la rivière Miningani au sud, et celle du fleuve Ozi au nord, avec Kipini et Kau, plus une bande de littoral de dix milles marins;

Enfin les ports somalis, dits benadirs, de Kisimayù, Brawa, Merka, Mogdishu, avec un rayon de territoire de dix milles, et Warsheik, avec un rayon de cinq milles.

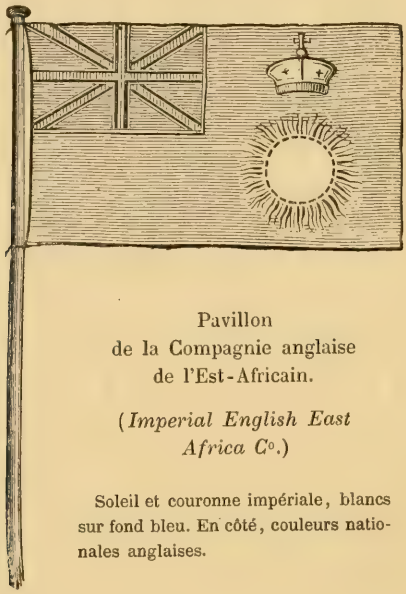
Au sultan de Wito qui, révolté contre celui de Zanzibar, avait précédemment fait un traité avec l'Allemagne, on reconnut la possession de la côte depuis Kipini et Kau exclusivement jusqu'à l'extrémité septentrionale de la baie de Manda. Plus tard, l'Allemagne elle-même devait demander à ajouter à son protectorat l'île de ce nom et la côte d'en face jusqu'à Ubushi.

Puis une ligne de démarcation fut établie pour marquer la sphère d'action des deux nations copartageantes. Cette ligne part de Vanga, rejoint le lac Dyipé, traverse la rivière Lumi, contourne la base septentrionale du Kilima-Ndjaro, et de là se dirige tout droit vers un point du rivage oriental du Victoria-Nyanza, correspondant à l'intersection du premier degré de latitude sud. Au nord de cette ligne, l'Angleterre; au sud, l'Allemagne.

Enfin l'Italie, qui depuis le commencement du festin s'était approchée pour y assister, ne fût-ce que du bout de la salle, est parvenue cette année (1890) à avoir sa petite part : deux degrés et demi de côtes à partir du fleuve Djuba exclusivement, au nord de Kisimayù, sans parler d'Hobbia, précédemment acquis, au nord de Warsheik.

Mais les choses n'en sont pas restées là.

Quelques mois après la convention de Londres (1er novembre 1886), des négociants et des hommes d'État anglais, ayant à leur tête sir W. Mackinnon, fondaient, au capital de 2 millions de livres (50 millions de francs), une association qui, bientôt couverte d'une charte de la couronne lui concédant la faculté d'exercer des droits de souveraineté, est devenue l'*Imperial British East African Company.*



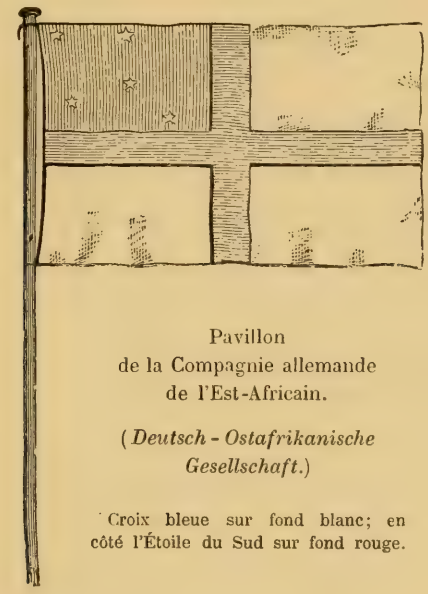
Pavillon
de la Compagnie anglaise
de l'Est-Africain.

(*Imperial English East Africa C°.*)

Soleil et couronne impériale, blancs sur fond bleu. En côté, couleurs nationales anglaises.

Le 24 mai 1887, ladite compagnie concluait avec le sultan de Zanzibar un contrat qui lui cédait pour cinquante ans l'administration, au nom et sous le pavillon de Sa Hautesse, de la zone littorale que la convention de Londres lui avait laissée dans la région réservée à l'influence britannique. Depuis la société a ajouté à son domaine Lamu et les différents ports du pays somali. Elle peut frapper monnaie, faire des lois et règlements, établir des impôts, organiser la force publique, créer des tribunaux, régler la navigation, nommer des juges, traiter avec les chefs indigènes. Elle dispose des terres, forts et bâtiments publics. Elle a l'administration des ports, fixe les tarifs

de douane et les autres taxes (sauf les droits des tiers garantis par les traités précédents) et en encaisse le produit, à condition de verser au trésor du sultan le montant total des droits d'entrée actuels et cinquante pour cent des produits de taxes nouvelles. La compagnie acquiert des privilèges exclusifs pour la vente et la location des terres, la recherche et l'exploitation des mines et forêts, la construction des routes, canaux,



Pavillon
de la Compagnie allemande
de l'Est-Africain.

(*Deutsch - Ostafrikanische Gesellschaft.*)

Croix bleue sur fond blanc; en côté l'Étoile du Sud sur fond rouge.

chemins de fer, etc. Elle se réserve la faculté de prohiber l'importation de certaines marchandises, telles que les armes, les munitions de guerre, les liqueurs fortes. A l'expiration des cinquante années de la concession, le sultan (s'il y en a encore) pourra (s'il en est capable) reprendre après expertise les établissements de la compagnie.

De leur côté, les Allemands formaient une autre compagnie qui obtenait du sultan, dans leur zone, des concessions à peu près pareilles ; mais la marche de ces deux sociétés devait être bien différente.

Les agents allemands, déjà peu sympathiques aux indigènes,

s'installent dans les ports concédés, annoncent par publication solennelle l'état de choses nouveau, déploient partout leur pavillon, parlent de leurs juges, de leurs gouverneurs, de leurs taxes, de leurs impôts, de leurs règlements, etc. La population assiste d'abord surprise, ahurie, à cette transformation inattendue et subite. Mais peu à peu le mécontentement grandit, s'étend, éclate : à Tanga, à Pangani, à Dar es Salam, à Kilwa, à Lindi, partout les Allemands sont attaqués, blessés, tués ou mis en fuite. A Bagamoyo et à Dar es Salam, où ils tiennent encore, grâce aux solides maisons dans lesquelles ils sont retranchés, Bushiri et les chefs indigènes de la côte viennent les assiéger et les harceler, jusqu'au jour où le major Wismann et le baron de Gravenreuth, à la tête d'un corps de Soudanais et de Zoulous, purent prendre l'offensive. Finalement Bushiri a la douleur d'être pris et pendu; Bwana Héri, qui lui succède, trouve après quelque temps des conditions de paix honorables; enfin Kilwa et Lindi cèdent à leur tour. Cette guerre aura occasionné des pertes, des dépenses, des mécontentements considérables; mais, malgré tout, le résultat final peut en être heureux. L'élément musulman, en effet, qui est dans ces pays la ruine de toute morale, de tout progrès et de toute civilisation digne de ce nom, aura reçu un coup terrible. Les indigènes païens, ne se sentant plus sous le joug arabe, viendront facilement à l'Européen, si toutefois l'Européen sait les traiter avec douceur et équité. Le noir est toujours du côté du maître; mais il faut que le maître soit bon, digne et sensé. Hélas! c'est ce que l'Européen, en Afrique et ailleurs, ne sait pas ou ne peut pas être trop souvent, et c'est ce qui fait sa ruine.

Pendant que les officiers allemands gagnaient des victoires, les agents anglais à côté faisaient des affaires.

A la fin de septembre 1888, le représentant de la société de l'Est-Africain, M. Georges Mackensie, qui a fait en Perse

un séjour de quinze ans et qui connaît son monde oriental, le même partout, débarque à Zanzibar, et après s'être muni des lettres nécessaires du sultan, parcourt la côte de Vanga à Lamu sous le pavillon de Sa Hautesse. Il vient, répondant aux instances de Saïd, pour essayer de ramener le commerce et la prospérité dans ces ports déserts de Mombasa, de Malindi, de toute la côte, et faire profiter tout le monde des bienfaits qui seront répandus. Pas un mot de pavillon nouveau, ni de taxes, ni de règlements, ni de déplacements de fonctionnaires, ni de juges, ni de rien. Seulement, en souvenir d'amitié, le gouverneur reçoit un cadeau, les anciens reçoivent des cadeaux, les gens influents reçoivent des cadeaux, et tout le monde dit : « Vive Mackensie! »

Après ces premières aventures, et les classes dirigeantes étant mises en bonne voie, M. Buchanan, un vieil Africain d'un tact parfait et d'une expérience consommée, commençait à Mombasa les travaux d'installation de la société, pendant que d'autres, MM. Jackson, Pigoth, Smith, etc., faisaient dans l'U-Kamba, vers le Kavirondo, sur le Sabaki et le long du Tana, des voyages d'exploration et des traités d'amitié. M. Mackensie, qui était allé en Angleterre, vient de rentrer à Mombasa, où une impulsion nouvelle est donnée aux travaux de la compagnie. Grâce à cette activité prudente, à ces largesses économiques, à cette marche progressive et sûre, la tranquillité la plus grande règne sur cette partie de la côte, et dans l'intérieur les routes s'ouvrent partout aux ouvriers de la civilisation. Le seul inconvénient à craindre est que l'élément arabe et musulman, étant ici largement employé, n'obtienne peu à peu auprès des indigènes une influence néfaste qu'il n'a pas même en ce moment. C'est à la compagnie de veiller à ses intérêts et aux missions d'agir.

Aussi, dès qu'il a entrevu une accalmie au sud, Mgr de Courmont, vivement encouragé d'ailleurs par M. le colonel

Evan Smith, consul général d'Angleterre, s'est-il empressé de se porter vers le Zanguebar anglais, qui jusqu'à présent n'avait pu recevoir aucune mission catholique.

Et c'est pourquoi nous voici rassemblés, Mgr de Courmont, le P. Ch. Gommenginger, le F. Acheul et moi, aujourd'hui 2 novembre 1889, à Zanzibar, prêts à nous embarquer avec une caravane de dix jeunes gens chrétiens, et décidés à trouver sur le Tana un endroit favorable pour la fondation d'une mission. Après l'avoir choisi, le P. Charles et le F. Acheul, qui devront plus tard être rejoints par un autre missionnaire, resteront là, pendant que Mgr de Courmont et moi reviendrons à Malindi pour explorer les bords du Sabaki, puis à Mombasa, à Pemba et à Zanzibar.

Voilà du moins nos plans.

Que « Dieu nous soyt en ayde »!

Il y a deux ans, nous avions fait le long de ces côtes, de Zanzibar à Lamu, un voyage d'exploration qu'on m'a dit de raconter aux lecteurs des *Missions catholiques,* puisque l'œuvre à laquelle nous travaillons est la leur autant que la nôtre. Nous avions alors le *Salama,* que commandait le capitaine Hamis, où Séliman nous faisait la cuisine, et sur lequel Engelbert, enfant de la mission, nous rendait toutes sortes de bons et loyaux services.

Depuis, le *Salama,* qui se faisait vieux, a été vendu. Mais le voici avantageusement remplacé par le *Saint-Joseph,* grand boutre récemment construit à Bombay, tout en bois de teck, et offert à la mission par un Indien généreux, en souvenir et en reconnaissance des services rendus par elle à la population de Bagamoyo pendant la guerre.

Le capitaine Hamis a pris sa retraite. A sa place commande un collègue plus jeune, très élégant, très intelligent, très éloquent, mais qui a le défaut grave de ne plus s'arrêter quand une fois il a cru utile de faire à l'un de ses matelots une *remon-*

trance paternelle; et comme il croit cette remontrance utile au moins tous les quarts d'heure, vous devinez le reste.

Séliman, lui, est toujours là, toujours le même : même tête en boule de jeu de quilles, avec trois trous représentant les yeux et la bouche, plus une aspérité figurant le nez; même

Le boutre *Saint-Joseph*.

buste penché et parcheminé, mêmes bras de gorille, mêmes pieds de gendarme et même fidélité. Et constatez en passant, pères et mères, et vous, éducateurs de la jeunesse, combien profonde peut être l'influence d'une bonne formation première. Il y a quelque cinquante ans, Séliman a été marmiton à bord d'un bâtiment français qui promenait le pavillon tricolore dans les eaux de Mayotte et de Nossi-Bé. De cette éducation, Séliman a retenu trois choses auxquelles il est resté constamment fidèle : toujours à même de dire « quelle heure qu'il est »,

toujours avoir « la langue droite », toujours se coucher à huit heures, se réveiller à minuit, et se lever à trois heures et demie « jusse ».

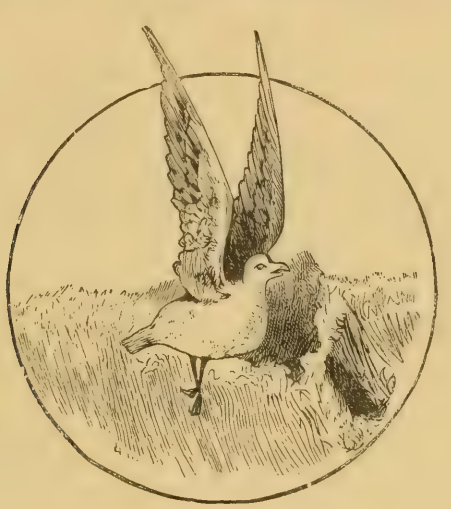
Inutile de faire le portrait d'Engelbert. C'est un « bon enfant » de dix-huit ans peut-être, racheté de l'esclavage à Zanzibar, et auquel son bienfaiteur donna ce nom gothique que Séliman transforme innocemment en celui d'*Ange-et-bête*, quoiqu'il ne soit ni l'un ni l'autre. Signe particulier : quand il rit, sa tête ressemble à un coco qui s'entr'ouvre.

Pour nous, nos préparatifs sont finis. Ces jours derniers, le P. Charles et le F. Acheul ont travaillé comme des « nègres » blancs à emballer leur mobilier dans des caisses. Autant que j'ai pu voir, ils ont des haches, des scies, des clous, des cordes, des marmites, des poêles, des tasses incassables, des assiettes de fer battu, du linge, etc. De mon côté, j'ai essayé de ne rien oublier en fait de provisions et d'articles d'échange. Il y a de la toile écrue, quatre espèces; du calicot, trois espèces; de l'indienne, de l'étoffe rouge, des linges de couleur, des mouchoirs. Il y a des perles de verre : asmani, doudyo, wadriyo, goulabyo, semsem et boubou-boubou... Il y a du fil de fer, du fil de cuivre jaune et rouge; il y a des pioches, des haches, des couteaux, des fers de lance, des clochettes, des miroirs, des chaînettes, des mirlitons, des parasols, treize cent quarante hameçons assortis et soixante livres d'ocre rouge, qu'on dit être sur le Tana un article très recherché par les dames. Que manque-t-il encore? Le P. Sacleux nous a préparé la pharmacie, et Séliman, qui passe avec six livres d'ail sous l'aisselle, affirme que ça relèvera les sauces.

Les choses en étant là, il ne reste plus qu'à s'embarquer. C'est ce que nous faisons le 2 novembre, à midi, après être une dernière fois montés à la chapelle pour recommander au Dieu des missionnaires de veiller un peu sur nous, à la sainte Vierge de nous conduire, à saint Joseph de nous trouver le

bon endroit que nous cherchons, avec invitation pour lui d'en être le parrain.

Le soir du 2 novembre, après avoir longé paisiblement le rivage, nous nous arrêtions au nord de Zanzibar, dans une jolie baie, tranquille et verte, où les méduses se promenaient par milliers à la surface des eaux. A l'arrière de notre boutre, protégés contre la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits par un système de tente légère, nous disposons nos couver-

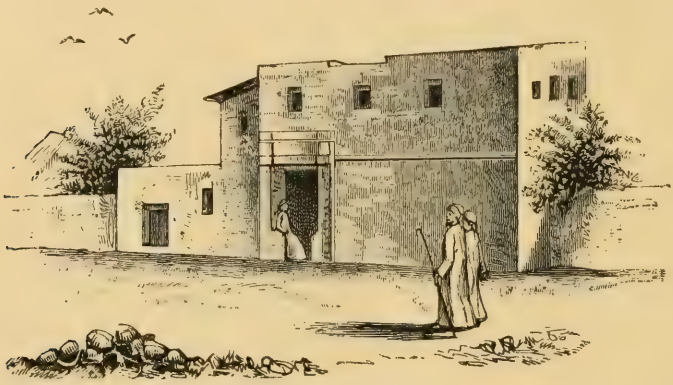


En mer.

tures, et c'est ainsi que durant trois semaines nous dormirons notre sommeil, pendant que la vague clapote en bas, que les cocotiers du rivage lèvent leurs têtes à l'horizon, que le vent passe en chantant dans les cordages, que les matelots ronflent en chœur, que les rats du bord mènent en promenade leurs petites familles, que les cancrelats viennent nous inspecter le nez de leurs longues antennes, que Séliman se réveille à minuit pour faire commencer à trois heures et demie la danse de ses casseroles, et que le grand ciel d'Afrique, là-haut, fait passer sur nos têtes la riche série de ses constellations.

Le lendemain, nous quittons l'extrémité de l'île et marchons toute la nuit suivante et le jour d'après dans la direction de

la Grande-Terre. La côte se voit là-bas; mais, désespérant d'y arriver avant le soir, nous jetons l'ancre par cent dix brasses de profondeur, sans trouver le fond! Vagues énormes, roulis impitoyable, nuit terrible. Mais, le matin, nous parvenions de bonne heure à Mombasa; le 6 novembre, nous entrions à Kilifi, le 8 à Malindi, et le 9 à Shéla. Le 10 était un dimanche; Mgr de Courmont dit sur le pont une messe basse très pontificale, et à midi nous faisions, avec la marée montante, notre entrée solennelle dans le port de Lamu.



Procure de la mission à Lamu.

Arrivés le 10 novembre à Lamu (prononcez *Lamou*), nous ne devions en partir que le 27. Pourquoi ce retard? Je suis obligé de le dire en quelques mots.

Peu de jours avant de quitter Zanzibar, nous y avions vu M. Kurt Tœppen, ancien agent de la maison Mayer, de Hambourg, pour le commerce de l'ivoire, et aujourd'hui fondé de pouvoirs de la Compagnie allemande de Wito, conseiller-ministre du sultan Fumo-Bakari, directeur de la poste et agent consulaire d'Allemagne. M. Tœppen, que la Mission connaît depuis longtemps, nous avait vivement engagés, lui aussi, à nous porter du côté du Tana, s'offrant gracieusement à nous rendre tous les services en son pouvoir : il nous pro-

curerait une maison à Lamu, des pirogues à Kau, des pagayeurs sur le fleuve. Que nous fallait-il de plus?

Malheureusement, en arrivant à Lamu, nous apprenons que M. Tœppen vient d'en partir, appelé chez son sultan de

Wito pour des affaires urgentes. Il nous a bien acheté une maison conditionnellement; mais cet énorme bâtiment, sans fenêtre, sans lumière, sans air, perdu derrière la ville, ne saurait convenir qu'à des gens décidés à se retirer complètetement de ce monde pervers. Par ailleurs la guerre, que nous croyions avoir laissée à Bagamoyo, nous la retrouvons ici, prête à éclater à cause des droits de douane dans lesquels le sultan de Wito vient d'enfermer tout le pays de Lamu. Plus

loin, là où nous devons passer, la situation est pire encore : la Compagnie anglaise et ledit sultan se disputent le Bélizo ou canal qui relie le Tana à l'Ozi. Enfin, d'après les bruits persistants venant du haut fleuve, de Gallas, de Somalis, de Swahilis, de je ne sais qui, le docteur Peters aurait été massacré, avec sa caravane, dans la région de Korokoro.

On sait que le docteur Peters est ce voyageur allemand qui, il y a cinq ou six ans, découvrit l'Afrique orientale et en fit cadeau à sa patrie. Mais dernièrement, à la tête d'une expédition pour « voler au secours » d'Émin-Pacha et le décider à faire, par testament, bon usage de « ses provinces », il a pu, avec des Somalis d'Aden et des Manywéma de Bagamoyo, tromper la vigilance des Anglais, se porter, avec le *Nœra,* au-dessus de Lamu, débarquer son monde et partir en conquête. Maintenant on dit qu'il est mort : nous n'en croyons rien. Mais ce qui paraît plus probable et ce que tout le monde répète, c'est que « le capitaine Rust, envoyé à la recherche du docteur, revient malade, affamé, altéré et exaspéré, après avoir tué ses gardes. Et les Wapokomo du fleuve sont effrayés à tel point des hauts faits de ces blancs extraordinaires, que tous ont abandonné leurs villages et se sont cachés dans les broussailles... ».

Un autre voyageur allemand, M. Barchert, veut à son tour remonter le fleuve et rejoindre Peters, mort ou vif; mais il ne trouve personne pour le suivre, excepté trois ou quatre chameaux, et encore!...

Voilà la situation.

De Wito, où il se trouve, très occupé avec son sultan, ses douanes, ses guerres, son commerce et son expédition Peters-Rust-Barchert, M. Tœppen nous conseille d'attendre. Nous attendons.

Nos loisirs trouvent d'ailleurs aisément leur emploi. Seuls ou accompagnés de quelques-uns de nos enfants, nous circu-

lons en ville ou dans la baie, nous cherchons une maison, nous allons à la campagne, nous faisons des visites et nous en recevons, nous étudions les îles voisines, nous ramassons des huîtres, des insectes, des fleurs, des graines et des boutures; nous parlons, nous prions, et, le soir venu, il se trouve que nous sommes tout disposés à faire bon accueil au sommeil de la nuit.

Les matelots, eux aussi, s'occupent à leur manière. Par exemple, c'était hier la chasse aux rats. Les rongeurs ayant été vaillamment traqués de tous côtés, le capitaine, un long bâton en main, regardait avec satisfaction son œuvre lorsque, sous un morceau de vieille bâche, il aperçoit quelque chose qui remue : « Encore un! » Il s'approche doucement, doucement, et... pan! Holà! là! C'était le pauvre vieux Séliman qui se livrait aux douceurs d'un sommeil bienfaisant, et dont l'orteil faisait inconsciemment sous la toile ce mouvement inopportun.

Que dire de Lamu?

Déjà il en a été question dans les *Missions catholiques*. Mais comme les lecteurs ont le droit de ne plus s'en souvenir, autant vaut répéter que Amu, disent les Swahilis de l'endroit, Lamu, prononcent les étrangers, est une île très basse et séparée du continent par un bras de mer d'un mille environ. Un rebord de hautes dunes d'un sable fin lui donne, du côté de la mer, un aspect désolé. Mais quand on monte sur l'une de ces collines, où ne poussent que quelques touffes d'arbustes rabougris, on reste étonné du spectacle qu'on a : une immense forêt de cocotiers élancés, couvrant tout de sa verdure à perte de vue. Ici et là des manguiers dressent leurs têtes arrondies et puissantes, et de nombreux acajous à pommes offrent à qui les veut leurs fruits, qu'on suce, et leur noix, qu'on rôtit. Le sol est sablonneux; mais l'eau douce se rencontre à une très faible profondeur, et plus d'un Arabe, en creusant des puits

et en établissant de petits canaux d'irrigation, s'est fait des jardins où prospèrent les pastèques, les citrouilles, les aubergines, les gombos, sans parler des dattiers, des figuiers, des roses et du jasmin. Les cocotiers fournissent un *tombo* ou vin de palme qu'on boit avant la fermentation; on le recueille trois fois par jour, le matin, à midi, le soir. La récolte de midi est à l'esclave, qui doit en vivre; les deux autres appartiennent aux maîtres.

L'île renferme la ville de Lamu et les villages moins importants de Khéla, de Kipungani et de Matondoni.

C'est une tradition commune, confirmée d'ailleurs par les relations des navigateurs portugais du XVIe siècle, que tous ces pays ont autrefois été riches et prospères. De vieilles poteries, des porcelaines, des bronzes, attestent de leur côté que Lamu, comme beaucoup d'autres villes du pays somali et du Zanguebar, se trouvait en relations non seulement avec l'Arabie, mais encore avec la Perse, l'Inde, Java et la Chine. Qu'est-ce donc qu'on exportait? Probablement des esclaves, dont le commerce se faisait alors en grand et devait rapporter des bénéfices considérables.

En ce temps-là, chacune de ces îles et même de ces villes, ayant eu son origine propre, possédait son gouvernement indépendant : une famille d'aventuriers arabes arrivait, s'établissait, faisait fortune, groupait autour d'elle ce qu'elle pouvait ramasser de ses partisans, et la « nation » était constituée. Entre ces petites colonies les rivalités étaient perpétuelles, et Lamu, en particulier, n'a cessé d'être en lutte avec Paté : c'est son destin, et il faut qu'il se continue de nos jours, sous la direction des races européennes.

Mais, il y a cinquante ans à peine, les choses faillirent tourner à mal. Le sultan de Paté, qui se sentait fort, fit alliance avec ses voisins de Siyu et de Paza, et l'on résolut de forcer Lamu à payer tribut. Lamu refusa, et la guerre fut déclarée.

Une rencontre à Manda.

De Mombasa même on envoya des secours à Paté, et les forces alliées se rencontrèrent sur le rivage de Shéla. Mais les gens de Lamu, qui occupaient le haut des collines, finirent par triompher de leurs adversaires, dont les uns furent tués là même, et les autres achevés à Kipungani. Aujourd'hui encore, malgré les nombreuses collections de crânes qu'ont faites sur ce point les voyageurs européens et qu'ils ont adressées aux musées, comme provenant de l'Afrique centrale, on rencontre quantité d'ossements qui blanchissent dans les sables de Shéla.

Repoussés par la force, les gens de Paté essayèrent de rentrer à Lamu par la ruse. Un de leurs alliés secrets de Mombasa, appartenant à la puissante famille des Mazruis, vint donc un jour trouver les anciens de Lamu, qui gouvernaient alors la ville au nombre de trois, et qui depuis sont montés au chiffre de douze, leur proposant de leur bâtir un fort pour les protéger contre leurs désagréables voisins. On accepta, et les travaux commencèrent. Mais, comme le mystérieux ingénieur avait soin d'aller chaque soir dormir en mer, sur son boutre, on finit par avoir des soupçons. Il fallait jouer au plus malin : une nuit donc un messager arrive à son bord, apportant une chèvre magnifique et un petit billet, l'un et l'autre, dit-il, de la part du sultan de Paté, qui lui demandait secrètement des nouvelles de l'entreprise. Il répondit sans malice : L'ouvrage avançait, et bientôt on pourrait de là dominer ces imbéciles de Lamu. Le lendemain matin, les anciens le reçoivent comme de coutume, lui demandent des nouvelles de la nuit, et lui montrent son écriture ! L'infortuné dut avouer ses desseins et s'estimer heureux de regagner Mombasa le visage confus, mais la tête sur les épaules.

Les habitants de la ville étaient avertis. Mais, estimant qu'ils finiraient par avoir le dessous, ils firent appel à l'iman de Mascate, Saïd-Seïd, qui leur envoya quatre cents hommes

pour terminer le fort et les protéger. Plus tard lui-même, passant de Mascate à Zanzibar, où il allait s'établir, vint à Lamu, et Lamu se donna à lui. C'est ainsi que cette ville, autrefois indépendante, est passée aux Bou-Saïd, à Saïd-Seïd, et à ses successeurs de Zanzibar, Saïd-Meggid, Saïd-Bargash, Saïd-Halifa et Saïd-Ali, glorieusement régnant. Son autorité y est représentée par un gouverneur arabe, assisté de deux cadis pour rendre la justice, et de douze anciens, représentant à ses côtés l'ancienne population swahilie. Il dispose du fort et d'une centaine de soldats; mais, en cas de danger, tous les hommes valides prennent les armes, s'il y en a là.

L'Allemagne, qui a le protectorat de Wito, dont le sultan est originaire de Paté, avait des vues sur Lamu : toujours les mêmes tentatives! Mais, cette fois encore, l'île et la ville ont été attribuées au sultan de Zanzibar et à la compagnie anglaise de l'Est-Africain, à la suite d'un arbitrage confié à M. le comte de Lambermont.

Wito et l'Allemagne voulaient cependant un port. On vient de le leur donner, dit-on, en leur cédant Manda, à côté de Lamu; la baie nord est belle et profonde, on va l'utiliser. Mais par ailleurs cette île, entourée de palétuviers, est sans eau et couverte seulement de maigres broussailles et de divers acacias que dominent ici et là d'énormes baobabs. Les seuls habitants sont des esclaves occupés à paître des troupeaux, à faire de la chaux avec les madrépores sur lesquels repose l'îlot, et à cultiver quelques coins moins dépourvus de sol végétal. Un jour cependant que nous nous y promenions sans malice, nous y avons fait une autre rencontre : un superbe léopard dévorant un porc-épic sur un gros baobab. Par discrétion, nous nous sommes retirés, et l'incident n'a pas eu d'autres suites.

Un mot maintenant des villes et villages.

Shéla se dresse à l'entrée de la baie intérieure, au pied des dunes de sables qui l'envahissent peu à peu. La vue en est

intéressante avec le minaret élancé de sa mosquée, son fort, ses maisons, ses ruines. On dit qu'autrefois il y eut là une chapelle portugaise, et que des inscriptions latines l'attestent encore. Avertis trop tard de ces détails intéressants, nous n'avons pu en vérifier l'exactitude. Shéla est formé d'une population spéciale de mariniers et de pêcheurs, qui a fondé à Malindi une petite colonie.

Matondoni est un village de planteurs swahilis, situé à l'ouest de l'île et en face du continent.

Lamu.

Kipungani mérite une mention spéciale. Cette localité est, paraît-il, composée de descendants de naufragés des Maledives (*Mala-Diba*), qui vinrent échouer là et qui, ne trouvant pas moyen de rentrer chez eux, s'y fixèrent. Ce qui est certain, c'est que leur type confirme cette tradition. D'ailleurs, il y a peu d'années, d'autres naufragés de ces mêmes îles furent apportés sur ces côtes, montant de misérables embarcations en bois de cocotier. Or des Maledives à Lamu il y a moins loin que du cap Vert au Brésil, pas beaucoup plus loin que des îles malaises à Madagascar : c'est un exemple de la manière dont les peuples ont pu, volontairement ou accidentellement, être dispersés sur le globe.

Quant à la ville même de Lamu, vue de loin, elle n'est pas sans intérêt.

C'est d'abord une colline de sables recouvrant d'anciennes maisons en ruines, puis des cocotiers, et enfin deux groupes de cases en terre, bâties sur des hauteurs qui se font face et au pied desquelles se dresse la citadelle, servant à la fois de fort et de prison. Par-devant, le débarcadère et la douane; à droite et à gauche, deux longues rues avec des maisons en pierres presque exclusivement habitées par des commerçants en gros et en détail, Indiens musulmans de Bombay, Banyans boudhistes de Katch, Arabes du Shéher.

La population peut être de quinze mille âmes, en comptant, comme disait ce géographe circonspect, à peu près une âme par habitant : Arabes de Mascate et du Hadramaut, Béloutchis, Swahilis, noirs esclaves, Somalis de passage, Indiens et Banyans, cinq ou six Européens.

L'islamisme est la religion officielle de tous ceux qui, de près ou de loin, tiennent à l'Arabe par l'origine, le sang ou la servitude.

Deux agents consulaires, l'un anglais, l'autre allemand, se disputent l'influence; mais, aujourd'hui que les compagnies se sont fait leurs parts, Lamu peut être considéré comme anglais.

Quant à nous, nous désirions, en vue des missions du Tana, avoir ici une maison qui pût au moins nous servir de pied-à-terre ou de procure. Après quelques recherches, nous sommes servis à souhait par la Providence. Un ancien ministre protestant de l'Église méthodiste libre vient précisément de se brouiller avec sa société et d'en sortir. C'est un noir de Sierra-Leone, appréciant fort ses « confrères » catholiques, intelligent, énergique et débrouillard, qui a fondé la station de Golbanti, sur le Tana. Il nous propose sa résidence; les conditions sont bonnes, le marché se conclut. Et voilà le premier succès de l'expédition : la conversion d'une maison.

Au nord de Lamu et de Manda, se trouve une île plus grande à elle seule que ces deux réunies, et qui est connue généralement sous le nom de Pata. En réalité elle n'a point de nom générique, étant habitée par trois groupes de populations indépendantes l'une de l'autre dans trois centres distincts : Paté, Siyu et Paza.

Les habitants du Siyu swahili, — car il y a un Siyu d'origine somalie, — passent pour être la souche primitive du peuple swahili et de sa langue. Ceux de Paza, appelés *Wa-gunya* ou *Wa-nti-kuu* (gens de la Grande-Terre), seraient venus du continent à une date postérieure.

Quant à Paté, la plus importante de ces villes aujourd'hui misérables et presque abandonnées, les traditions indigènes en attribuent la fondation à un Arabe nommé Bin-Arusi. Plus tard ses descendants furent dépossédés par d'autres aventuriers de Mascate appartenant à la famille des Nabahani, dont un nommé Séfu paraît avoir été le chef.

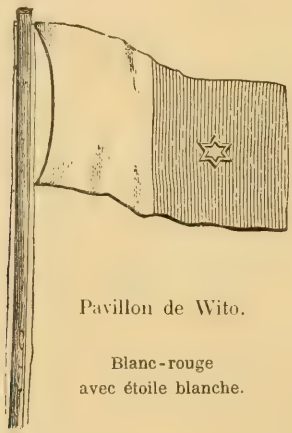
En son temps, Paté a connu la prospérité. Au XVIe siècle, les Portugais y bâtirent une chapelle desservie par les religieux augustins, et les nombreuses maisons en pierres qui constituent la ville actuelle témoignent de son passé glorieux.

La décadence date d'une cinquantaine d'années, c'est-à-dire du jour où, pour avoir voulu trop embrasser, on étreignit mal. Comme on l'a vu précédemment, Paté et Lamu formaient deux colonies rivales : la première ayant recherché l'appui des Arabes Mazruis de Mombasa, la seconde se donna aux Bou-Saïd, qui s'étaient emparés de l'imanat de Mascate et cherchaient à étendre leur domination sur toute la côte ou *sahel* du Zanguebar. Dès lors la lutte s'agrandit; Paté fut battu, et ses « sultans » obligés de chercher un refuge sur le continent d'en face. Telle est l'origine de Wito.

C'est là qu'en 1878 les frères Denhardt, voyageurs allemands, rencontrèrent Ahmed bin Fumo-Luti, dit *Simba* ou

le *Lion*, représentant de l'ancienne famille des Nabahani et chef des Swahilis de Paté. Simba conta ses peines aux étrangers, qui le consolèrent. On devint amis, et pour que cette sympathie ne vécût pas seulement « ce que vivent les roses », on la coucha sur un morceau de papier où l'on se promettait aide et protection dans la bonne et la mauvaise fortune. Après quoi les frères Denhardt rentrèrent au pays.

Riche de son écriture, Simba voulut en voir la vertu et rappela au sultan de Zanzibar qu'il se moquait de lui. Saïd se fâcha et envoya aussitôt contre Wito ses soldats, dirigés



Pavillon de Wito.

Blanc-rouge
avec étoile blanche.

par le général Matthews, officier anglais mis déjà depuis longtemps à son service par l'obligeance de sir John Kirk, consul de Sa Majesté britannique. Simba fut battu, abandonna Paté à Zanzibar, et se retira de nouveau dans ses terres. Le papier restait sans effet.

Cependant peu après, en 1885, une compagnie de colonisation allemande se forma, qui délégua le docteur Peters pour lui trouver des terres en Afrique orientale. L'année suivante, le consul général d'Allemagne, M. Gerhard-Rohlfs, appuyé par le contre-amiral Knorr, força Saïd-Bargash à céder à la compagnie plusieurs provinces du Zanguebar.

Entre temps, une autre compagnie s'était formée pour exploiter Wito, et par la même occasion, par l'effet du même *ultimatum*, l'indépendance de Simba fut reconnue et sa personne placée sous le protectorat de l'Allemagne. Le papier

Falaises madréporiques.

cette fois avait tellement réussi, que, au jugement de son détenteur, il avait même un peu dépassé le but. Mais qu'y faire ?

A partir de cette époque, un résident allemand fut envoyé à Simba, lequel, étant mort sur ces entrefaites, a été remplacé par son fils Fumo-Bakari. Le village de Wito, où il réside,

a environ deux cents cases. La maison du souverain est la seule qui soit en pierre. De là on l'aide à faire rayonner son influence aussi loin que possible, du Tana au Djuba, ce qu'il gagne étant du même coup gagné pour l'empire. Or, en ce moment même, *fervet opus :* Bakari vient de recevoir cinq mille livres de poudre, cinq cents fusils et quantité de bons conseils. Sur la rive gauche du Tana il a fait planter son pavillon aussi loin qu'on l'a reçu sans trop de résistance, — comment résister? — c'est-à-dire jusqu'au Mouina exclusivement : il a fait occuper les deux extrémités du Canal ou Bélézo qui, par l'Ozi, donne accès dans le Tana; il perçoit là un droit de cinq pour cent sur tout ce qui sort de la rivière, sans compter les tributs qu'il impose aux villages obligés par lui de quitter la rive droite pour venir s'établir « chez lui » ; enfin il établit en ce moment des douanes dans tous les petits ports de la côte qui alimentent Lamu et les îles voisines; et le voilà défiant de son palais de Wito tous les mécontents, les anciens, les gouverneurs, le sultan de Zanzibar, la compagnie anglaise, le consul de Sa Majesté britannique, la reine Victoria... Quoi encore? Apprenant que nous désirions voir les eaux du Tana, nous aussi, il a dit qu'elles ont été vues par bien assez d'Européens déjà, et que nous lui ferions plaisir d'aller ailleurs. C'est au milieu de cette ruche en colère que nous sommes tombés.

Personnellement, Fumo-Bakari n'est pourtant point, dit-on, un si méchant homme. Mais, outre les Swahilis qui l'entourent et qui sont une assez vilaine engeance, son empire est devenu peu à peu le refuge de nombre de particuliers ayant eu des embarras avec la justice : collection variée de voleurs, d'escrocs, de filous, d'insolvables, de rôdeurs, d'aventuriers, de négriers, de tarés de toutes sortes, dont nous verrons plus tard sur le Tana des échantillons authentiques. Il y a aussi les *Watoro* ou esclaves marrons, qui se sont établis en assez bon nombre dans les fourrés d'alentour, et qui, eux non plus,

ne jouissent pas d'une réputation immaculée. Il va sans dire que tout ce monde est musulman.

Ailleurs, on rencontre çà et là quelques villages de Gallas qui, fuyant les Somalis, sont venus s'établir ici, faute de trouver mieux, et qui, moyennant tribut, élèvent quelques troupeaux.

Dispersés un peu partout, sans résidence fixe, errent les Wa-twa, appelés aussi Wa-dahalo, Wa-boni ou Wa-sanyé, une tribu de chasseurs et de mendiants que nous rencontrerons ailleurs et dont nous parlerons.

Ce territoire de Wito ne manque pas au reste de fertilité. Quelques colons allemands y ont essayé la culture du tabac : les produits sont beaux, mais les bras manquent pour la main-d'œuvre. Le sol est sablonneux, reposant sur une couche d'anciens madrépores que, par endroits, on trouve à moins d'un mètre. Le climat est relativement sain.

Sur la côte, au delà de cette bordure de dunes et de falaises qu'on aperçoit de la mer, s'étendent de belles propriétés appartenant pour la plupart aux Arabes et aux Swahilis de Lamu, mais que ceux-ci tendent de plus en plus à abandonner à cause des difficultés suscitées par Fumo-Bakari et son entourage. On y cultive du riz, du sorgho, du maïs, du sésame. Beaucoup de cocotiers aussi, de manguiers, d'orangers, d'ananas, etc. Les troupeaux réussissent. A mesure qu'on s'éloigne des endroits habités, on trouve dans les fleuves et les étangs nombre d'hippopotames et de crocodiles; dans les plaines du nord errent des troupeaux d'antilopes, de zèbres, de girafes, même des buffles, des rhinocéros et des éléphants.

Malheureusement, il n'y a pas de port convenable pour les débouchés : on essayera d'utiliser Kimbo et la baie de Manda. Mkunumbi est également fréquenté, et Mpékétoni, sur l'étang de ce nom, est un village assez important.

La côte est aujourd'hui déserte et d'un affreux aspect. Ce ne sont, de Lamu à Kipini, que dunes de sables ou falaises madré-

poriques coupées de dentelures étranges, taillées en aiguilles, travaillées de toutes manières, creusées enfin en cavités régulières et profondes, comme ces « marmites de géants » qu'on voit aussi sur les côtes du Finistère. Évidemment ce pays a été soumis, — et peut-être l'est-il encore, — à des mouvements géologiques plus ou moins lents : les madrépores ne peuvent se former que sous la mer, et, pendant que la baie Ungama s'abaissait au sud, ce dont on conserve encore le souvenir transmis à travers les générations passées, ici la terre se soulevait et mettait à nu cet empire de Fumo-Bakari. A vrai dire, vu du dehors, il est peu attrayant avec cette bordure de sables et de madrépores couverts d'un fouillis de broussailles, de buissons, d'épines, que surmontent quelques tristes palmiers branchus, et où de temps à autre circulent les lions à la recherche des sangliers.

Et pourtant ce rivage n'a pas toujours eu l'aspect désolé d'aujourd'hui. On retrouve, en effet, dans les fourrés qui le recouvrent, les ruines parfois imposantes de trois villes dont on cite les noms : Tcha-Mwana, Shaka et Mashaha. Cette dernière fut la patrie du géant Liogo, dont on raconte aux enfants les mirifiques prouesses et dont on montre dans les environs le tombeau, long de trois brasses.

Quand et comment ces îles ont-elles été détruites? Un Swahili, que nous avons rencontré à Kau, nous l'a dit.

Je donne son récit pour ce qu'il vaut :

« Il y avait, dans le temps passé, une tribu de Somalis, appelée Wa-kilio. Les Somalis sont de rudes pillards; mais les Wa-kilio les surpassaient tous. Existent-ils encore? Je ne sais. Mais sûrement leur pays doit se trouver quelque part, même maintenant. Or le sultan de Paté, qui en voulait aux gens de la côte, appela les Wa-kilio, et ils vinrent. Ils vinrent même si nombreux et si sauvages, que le sultan se dit : « Après « avoir détruit les villes ennemies, ils détruiront aussi ma

« ville. Il y en a par trop. » Et il fit faire de ces petits bonbons sucrés, en forme de boule, qu'on appelle *ladu;* il mit dedans de la mort-aux-rats, il en remplit cinquante grandes jarres, il les donna aux chefs de l'armée et il leur dit : « Quand « vous aurez détruit Malindi, partagez-vous ces bonbons, car « vous serez fatigués, et cela vous reposera. Mais n'en prenez « pas avant. » Les chefs dirent : « Merci, » et ils partirent, et ils ruinèrent les villes et les villages de la côte, et ils pillèrent Malindi, qui ne résista point, car elle n'était habitée que par des savants, et ils se distribuèrent les petits ladu, et tous ceux qui en mangèrent se reposèrent, en effet : ils reposent encore.

« Beaucoup moins nombreux, les Wa-kilio continuèrent leur chemin, ravageant, tuant, pillant, volant, et ils arrivèrent ainsi, un soir, devant Kilwa. Or, au matin, comme ils allaient attaquer la ville, voilà que la voix d'un muezzin retentit, appelant les hommes à la prière, puis celle d'un autre, puis celle d'un autre encore, car c'est l'habitude pour la prière, il y en a qui avancent et il y en a qui retardent; enfin on en compta trois cent soixante-cinq. Et on se dit : « Trois cent soixante-cinq « muezzins, cela fait trois cent soixante-cinq mosquées. En « comptant seulement cinquante hommes par mosquée, com- « bien cela fait-il d'hommes? Et les étrangers? Et les esclaves? « Et ceux qui prient chez eux? Et ceux qui ne prient pas? « Jamais nous ne viendrons à bout de cette ville-là! »

« Et ils décampèrent.

« Voilà pourquoi, depuis Paté jusqu'à Kilwa, tu vois maintenant tant de restes de murailles, de puits et de tombeaux. Les arbres croissent dessus, les racines de figuiers les embrassent, les hyènes y habitent, et quant à ceux qui y vécurent, leurs esprits seuls y reviennent de temps à autre, la nuit, pour y pleurer dans les branches. »

II

Les Swahilis. — La grande espérance de l'islam. — Le fleuve Ozi. — Sur la rivière Noire. — Une attaque. — La fin d'un pistolet. — Sur le canal. — Bomani. — Au bord du fleuve. — Sur le Tana.

Dans les pages qui précèdent comme dans celles qui suivent, dans la plupart des écrits relatifs à cette partie de l'Afrique, il est souvent question des Wa-swahili, orthographe indigène; des Swahilis, orthographe française. Qu'est-ce donc que les Swahilis?

Longtemps avant que Mahomet fût apparu pour donner aux fils d'Ismaël cet essor qui devait les porter si loin, la côte orientale d'Afrique avait été reconnue et fréquentée par plus d'un navigateur étranger. Sans remonter en effet jusqu'aux temps où les flottes d'Hiram allaient chercher l'or d'Ophir, et où les Phéniciens s'abandonnaient aux moussons périodiques de l'océan Indien, on peut rappeler néanmoins que les Perses, aux jours de leur splendeur, ont connu ces parages, et si les traces laissées par eux sur le sol, comme dans les usages de la langue, sont encore visibles à ce point dans ce pays et parmi ce peuple, où toute empreinte pénètre si lentement et s'efface si tôt, c'est que leur influence n'a été ni sans durée ni sans éclat. Mais les Arabes les ont pourtant et de beaucoup dépassés. Portés sur ces grosses embarcations que les Français de la mer des Indes connaissent sous le nom de boutres, et les

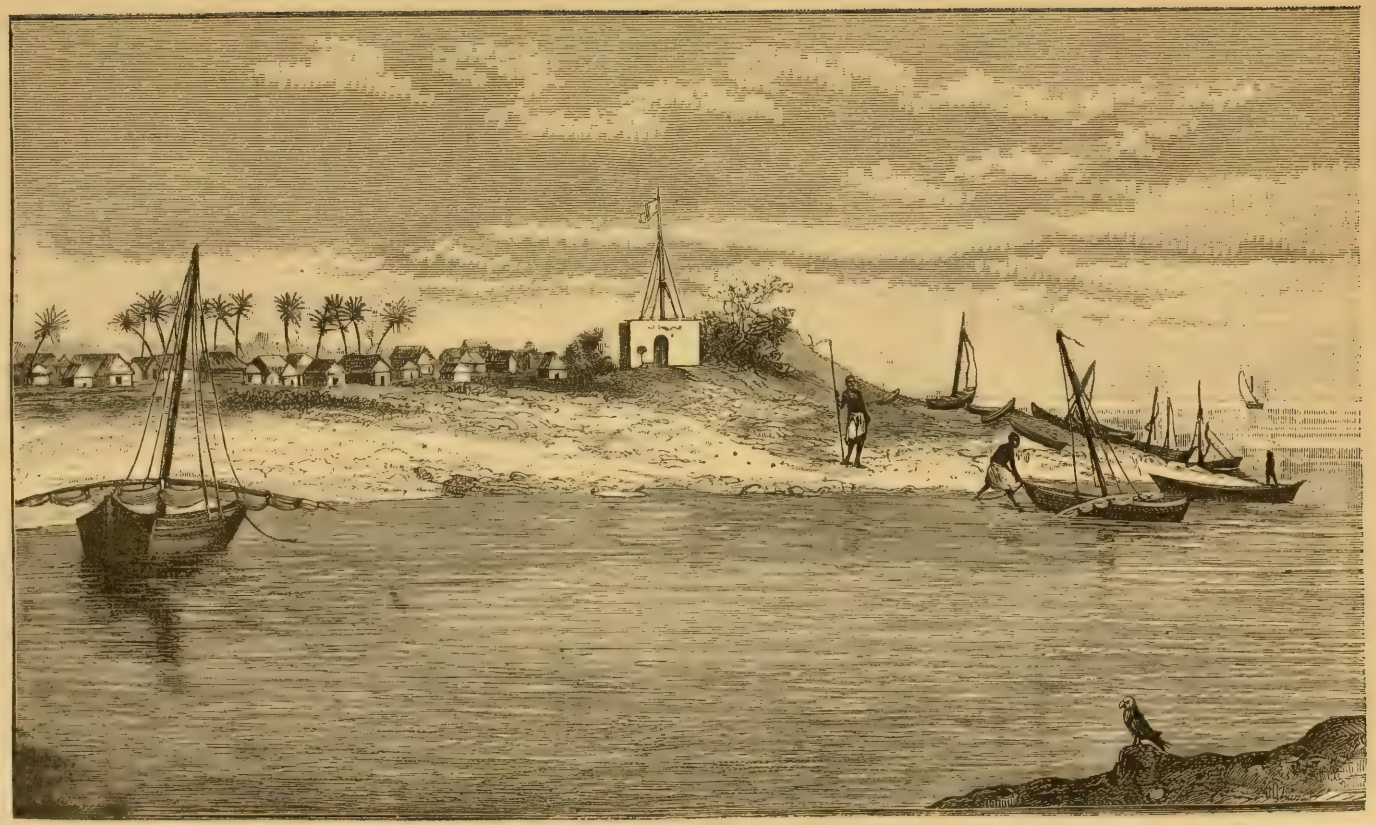
Anglais sous celui de *dows* (des deux mots indigènes *buti* et *dau*), ils n'avaient, pour ainsi dire, qu'à se laisser aller aux souffles des deux moussons du nord-est et du sud-ouest pour se rendre aux côtes d'Afrique et pour en revenir.

Peu à peu des colonies se formèrent, dues surtout aux Arabes du golfe Persique, et la tradition veut que ces établissements aient commencé dans les îles situées au-dessus du pays somali, à Paté et Siyu, à Manda, à Lamu. Les navigateurs et colons arabes rencontrèrent là une population indigène appartenant à cette race des Bantu qui couvre, d'un océan à l'autre, une si grande partie du continent noir : une fusion eut lieu, et c'est elle qui a produit les Wa-swahili, ou Gens de la côte (de l'arabe *sahel*).

Il est probable que cette colonisation se fit lentement et, jusqu'à un certain point, pacifiquement. Car ce n'est point l'Arabe qui a imposé sa langue à la population africaine, comme la chose aurait dû se faire en un cas d'invasion; c'est cette population qui a prêté la sienne à ces étrangers, leur empruntant des mots, mais gardant sa grammaire.

Quelle était cette tribu? Il est difficile de l'établir d'une manière certaine, car si le swahili a de nombreux rapports avec toutes les langues d'origine bantu, il n'est strictement identique avec aucune d'elles. On sait néanmoins que les Wa-ségédyu, qui depuis se sont dispersés vers le sud, habitaient autrefois la côte qui fait face à Paté, à Siyu et à Lamu; c'est cette tribu peut-être, qui plus que toute autre, a contribué à la formation du type et de la langue swahilis; c'est la seule aussi qui soit complètement ou presque complètement devenue musulmane.

Cependant, des îles où elles s'étaient primitivement établies, ces petites colonies ne tardèrent pas à porter plus loin leurs représentants, leurs usages, leur religion, leur langue, et c'est ainsi que se fondèrent tout le long de la côte ces établisse-



Kipini — Vue prise du fleuve Ozi.

ments dont quelques-uns ont complètement disparu, dont d'autres ne présentent plus que des ruines, et d'autres enfin ont subsisté jusqu'aujourd'hui : Malindi, Mombasa, Tanga, Pemba, Zanzibar, Mafia, Kilwa, Ngazidya ou la Grande-Comore, dont les premiers habitants sont venus de Lamu.

Ce métissage successif a d'ailleurs été perpétuellement entretenu, comme il l'est encore, d'une part par les Arabes, surtout ceux de Mascate, du Hadramaut, de Shéher, attirés dans ce pays par la réputation de richesse qu'il s'est acquise, et, d'autre part, par les nombreux esclaves qui de tout temps ont afflué sur ces côtes et qui, entrant peu à peu dans la famille de leurs maîtres, ont versé dans la population métisse des premiers jours de nouveaux représentants qui tendent à se confondre avec elle.

Le type swahili proprement dit est donc celui du métis, se rapprochant plus ou moins de l'Arabe ou de l'Africain, plus ou moins jaune, plus ou moins rouge, plus ou moins noir, variable enfin non seulement d'un pays à un autre, mais présentant souvent dans une même famille des divergences étonnantes.

Il en a été de la langue comme de la race. Confinée d'abord dans les petites villes de Siyu, de Paté, de Lamu, elle est aujourd'hui entendue à plus de mille lieues de son berceau. De sorte que M. R.-N. Cust a pu dire dans son ouvrage sur les langues modernes d'Afrique : « Le swahili est, et il est destiné à le devenir encore davantage, l'une des douze langues les plus importantes du monde, eu égard à l'aire immense sur laquelle il sert de *lingua franca,* à la position principale qu'il occupe parmi des idiomes congénères moins cultivés, et à la puissance qu'il a de s'assimiler des éléments étrangers, surtout l'arabe, qui a fait pour lui ce qu'il a fait pour le turc, le persan, l'indoustani, le hausa et le malais. »

Pendant, en effet, que des divers points du Zanguebar les marins et les marchands, sur leurs boutres, portent cette langue

aux divers ports du pays somali, à Aden, à Mkellé, à Shéher, à Mascate, dans tout le golfe Persique, jusqu'à Bombay, pendant que d'autres la propagent au sud, vers Mozambique, Natal, les Comores et Madagascar, de hardis trafiquants partent de Lamu, de Mombasa, de Pangani, de Bagamoyo, de Dar-es-Salam, de Kilwa, de Lindi, sillonnent l'intérieur du grand continent de chemins sur lesquels on les entend, remontent les fleuves, fondent des colonies lointaines, appellent à la côte des caravanes de porteurs; et ce mouvement perpétuel, qui s'accroît chaque année, fait que le swahili est compris aujourd'hui sur les bords du Djuba, du Tana et du Rufidyi, comme sur ceux du Haut-Congo, comme aux rives du Nyassa, du Tanganyika et du Nyanza, comme aux pieds du Kilima-Ndjaro et du Kénya : avec lui on traverse l'Afrique.

L'enfant swahili, on le comprend, est élevé dans une liberté grande. Cependant, dès que l'intelligence a suffisamment percé, l'école, qui n'est ni gratuite ni laïque, devient à peu près obligatoire. On y enseigne d'ailleurs peu de chose : lire quelques pages du Koran, écrire le swahili en caractères arabes, compter un peu... Les coups de triques n'y sont pas épargnés; mais tout le monde est convaincu qu'ils sont aussi nécessaires que le magister lui-même. Le matin et à midi, avant la classe, on voit chaque jour les petits *escholiers* passer à la course le long des rues, une planche d'écriture à la main, un coquillage plein d'encre suspendu au cou et débordant sur la robe. Où vont-ils ainsi tous ensemble, gambadant, sautant, criant, et suivis d'un moniteur qui, un fouet à la main, accélère le mouvement? Ils vont à la mer laver leur tableau. De retour en classe, on s'assied par terre, tout près l'un de l'autre, afin de pouvoir se donner des coups de coude, et le vacarme commence, épouvantable. La manœuvre se continue ainsi deux ou trois ans; après quoi, s'il y a un résultat, les parents payent le maître d'école, et les études sont faites.

L'enfant alors se trouve libre, commence à fréquenter la mosquée, où le soir il apprend des textes et fait des lectures, se glisse peu à peu dans la société ambiante, se marie quand il peut, vers quinze ou vingt ans, selon l'état des finances paternelles, et s'applique à pratiquer ce qui paraît être la devise de ses semblables : *otium cum dignitate.*

Un fumeur.

Personne n'exerce ce que nous appelons un métier, excepté peut-être, et en toute dernière extrémité, celui de tailleur; tous les autres sont indignes... Mais on peut faire du commerce, commerce de bois, de grains, de bestiaux, d'esclaves. La plupart vivent petitement du produit de leurs champs, qu'ils font travailler. Quelques-uns voyagent. D'autres se font les courtiers des commerçants indous ou européens. Mais ce n'est pas là qu'est la vie heureuse : la vie heureuse consiste à se lever tard et à se coucher de même, à prendre un bain, à se parfumer, à mâcher une feuille de bétel avec chaux et tabac et à cracher de grandes plaques rouges sur les murs

blancs, à fumer le narguilé en ayant soin de s'emplir la bouche de fumée pour la faire ensuite sortir comme d'un four, à se promener rasé de frais, habillé de neuf et chaussé de belles sandales. Alors on circule lentement, langoureusement; on jette ci et là quelques paroles en passant, on s'arrête à la porte des amis, on parle un peu, on sirote sa petite tasse de café, on se rend à la mosquée et l'on rentre à la maison. Pendant ce temps, les esclaves ont dû travailler et gagner de quoi faire vivre la famille. Voilà le bonheur : le bonheur consiste à ne rien faire.

Les Swahilis sont musulmans orthodoxes. Mais, étant connu l'esprit de prosélytisme qui anime en général les clients de Mahomet, il est remarquable autant qu'heureux que leur religion ne dépasse pas au Zanguebar anglais la légère bande de côtes récemment attribuées au sultan de Zanzibar. Les populations de l'intérieur ne sont point allées d'elles-mêmes à l'islamisme, et l'islamisme, afin de pouvoir les exploiter plus librement, ne les a point entamées. On ne trouve donc pas, dans ces régions, de ces colonies musulmanes, comme Tobora, Udyidyi, Nyangwé et autres, dont l'importance a frappé l'esprit et touché le cœur de certains voyageurs. Et c'est un bien. Car que sont-elles, ces colonies, sinon des entrepôts où viennent s'approvisionner les esclavagistes, et d'où ils rayonnent au loin?

Mais c'est ici une croyance universellement répandue que prochainement l'islam verra de grands jours : l'avènement du Mahdi n'est pas éloigné. Il s'appellera Mohammed, lui aussi, et naîtra à la Mecque. Aussitôt qu'il se sera révélé, — et la chose, encore une fois, ne saurait tarder longtemps, — tous les musulmans se rassembleront autour de lui, tous, du levant au ponant, du midi au septentrion, et l'on s'en ira à la conquête de tous les pays mécréants qui restent à la surface du monde. On n'aura que des épées, cette épée droite qui porte le nom « d'épée de la foi ». De la Mecque, on se dirigera sur Constan-

tinople, et les grandes choses commenceront. Malheur aux infidèles! Celui qui embrassera l'islam grossira l'armée de Dieu; celui qui refusera sera égorgé. L'Europe a des vaisseaux; mais, en ces jours, les vaisseaux tourneront sur place, sans pouvoir avancer; elle a des canons, mais les boulets se changeront en fumée. Ce sera le triomphe de l'islam, et c'est pourquoi, si les chrétiens paraissent en ce moment s'étendre et gagner du terrain, que les fidèles ne s'en effrayent pas outre mesure. Mohammed aura son tour. Cependant, lorsque la race humaine aura été de la sorte détruite ou convertie, la fin du monde ne tardera guère. Ce jour-là, le soleil et la lune perdront leur chemin, les étoiles danseront dans le ciel, la mer envahira la terre, tout sera détruit, excepté les mosquées, qui se détacheront du sol, et qu'on verra portées sur les eaux. L'œuvre faite, l'Océan rentrera dans son lit, et alors, sur toute la terre, on verra les hommes repousser comme repoussent les brins d'herbe. Et Dieu les jugera. Et il y aura l'enfer, immense brasier brûlant au-dessous du monde; par-dessus, d'un bout à l'autre, s'étend un pont, étroit comme un cheveu, tranchant comme le fil d'un rasoir. C'est là que devront passer tous les hommes. Les musulmans parfaitement purs arriveront d'un trait d'un bout à l'autre, en ce paradis où le Prophète fut transporté de son vivant et où des multitudes de houris attendent impatiemment les fidèles; les autres, moins heureux, tomberont dans la fournaise épouvantable; mais Mohammed sera là qui leur tendra les franges de son manteau, et, s'y accrochant, ils seront sauvés. Quant aux infidèles, quant à vous, quant à moi, nous tomberons, hélas! dès le premier pas, et nous ne serons pas relevés.

Aujourd'hui, 26 novembre, c'est-à-dire seize jours bien comptés depuis notre arrivée à Lamu, l'horizon n'a guère changé que pour s'assombrir davantage. Le sénat de la ville,

composé de douze vieilles barbes blanches pendant d'autant de mâchoires branlantes, est venu nous prendre à témoins des vexations du sultan de Wito. De son côté, le gouverneur nous envoie un homme de Kau qui s'offre à nous conduire au Tana, sous la protection du sultan de Zanzibar. Mais d'autres nous affirment avec autant de conviction que cette dernière estampille suffira amplement pour nous faire arrêter. L'agent consulaire anglais, M. Simons, nous offre ses services avec une loyauté et une bonne grâce parfaites; mais lui aussi, voulant aller au fleuve, s'est vu barrer le passage par les hommes de Fumo-Bakari. Enfin M. Tœppen, qui revient de Wito, tient à remplir sa promesse; mais il ne croit pas non plus devoir nous cacher que la situation est critique à cause de la guerre imminente entre Wito et Lamu, à cause aussi et surtout de la terreur qu'inspirent maintenant aux populations du Tana les voyageurs européens.

Que faire? Nous ne pouvons pourtant pas rester indéfiniment à manger des huîtres de Lamu, quoiqu'elles soient délicieuses, et le départ est résolu.

Mais tout à coup une autre difficulté se présente. Notre boutre est trop grand, paraît-il, pour franchir la passe de Kipini. Nous en louons un autre plus petit, nous transbordons, nous donnons à notre capitaine l'ordre de nous attendre jusqu'à notre retour, et le 27, à huit heures du matin, l'expédition quittait la rade de Lamu. Outre deux nouveaux engagés, dont l'un, Omari, est un de nos anciens matelots, et dont l'autre, Dyuma, nous a été fourni par le ministre méthodiste qui nous a vendu sa maison, nous avons avec nous M. Tœppen et son ami M. Velskow. M. Velskow est un jeune voyageur allemand qui vient d'être reçu docteur en philosophie et qui, après avoir étudié là-bas « la quadruple racine du principe de la raison suffisante », après avoir sondé les abîmes de Feuerbach, Schleiermacher et Schopenhauer, vient maintenant

en Afrique chercher des œufs de crocodiles pour y trouver, je crois, « la chose en soi. » C'est un excellent compagnon de voyage.

Kau.

Toujours est-il que ce petit boutre ne laisse pas que d'avoir à son bord un personnel de choix. Ni plus ni moins que dans l'arche de Noé, on y trouve Sem, Cham et Japhet, en la per-

sonne de leurs descendants. Voilà pour les races. Et que dire des religions? Il y a un philosophe et quelques païens, plusieurs musulmans et un juif, un protestant et quinze catholiques, dont un évêque, deux prêtres, un frère, onze fidèles, toute la hiérarchie en un mot, excepté le pape. Hélas! c'est l'image de ce bas monde où sont rapprochés tant de corps dont les âmes sont si loin!

Enfin, nous voilà partis. Nous passons à Shéla, nous longeons le rivage désolé de Wito, et à cinq heures du soir nous faisons à Kipini notre entrée modeste.

Kipini a été fondé, paraît-il, ainsi que Kau, par des gens venus de Malindi. Le sultan de Zanzibar conquit ces deux villes sur son adversaire de Paté et Wito, et la commission européenne de délimitation a bien voulu les lui laisser avec un lopin de sables et de broussailles tout autour. C'est un mauvais port où les grands boutres ne peuvent entrer à cause des bancs de coraux, et qui devient impraticable même aux petits pendant la mousson du sud (avril-août).

Une longue plage de sable, un fortin à la porte vermoulue, mais fier tout de même de porter le pavillon rouge de Zanzibar, des cases en terre, quelques vertes têtes de cocotiers, ailleurs des broussailles grises, sur la plage un troupeau de chèvres et de moutons, près de la mer quelques embarcations de pêcheurs, et en ville bon nombre de figures musulmanes et malpropres, voilà Kipini. Le mot signifie manche, poignée; car, disent les savants du lieu, la ville a été conquise à « la poignée du sabre ».

A la nuit tombante nous descendons, prenons dans une maison de M. Tœppen notre part d'une poule qu'il a eu beaucoup de mérite à se procurer, regagnons le boutre, et à deux heures et demie du matin, profitant de la marée montante, nous levons l'ancre et entrons dans l'Ozi.

Chacun s'est fait de son mieux un gîte parmi les caisses. Le

sommeil pèse sur les paupières, les fronts s'inclinent doucement, les têtes frappent de temps en temps les bastingages, pendant que les rames tombent en cadence sur les eaux, et que les oiseaux réveillés passent en lançant un cri strident qui va se perdre au loin dans les profondeurs des forêts boueuses. Cependant peu à peu le ciel s'éclaire, on s'éveille, on se voit,

Sur l'Ozi. — Nos rameurs.

on fait sa petite prière en son cœur et l'on médite. Mais le trajet est long, la marée faiblit, et le capitaine a commandé d'y aller vivement. Alors les rames s'abattent avec énergie, les six matelots se démènent comme des possédés, leurs grands corps se renversent, leurs têtes font craindre qu'elles ne se détachent, leurs yeux flamboient, leurs mâchoires s'ouvrent énormes, et des profondeurs de leurs intruments sort une barcarolle qui doit sûremement jeter l'épouvante parmi les plus féroces habitants du fleuve.

Et c'est ainsi que tout doucement nous remontons l'Ozi,

beau fleuve où la marée s'écoule tous les jours et dont les rives inhabitées sont couvertes de forêts de palétuviers, auxquels les lianes et les dattiers sauvages viennent se mêler, plus nombreux à mesure qu'on s'éloigne de l'embouchure. Sur les branches desséchées des arbres, des aigles pêcheurs veillent gravement; des massifs de lianes quelques singes nous font des grimaces, et du fond de l'eau les hippopotames soulèvent la tête, secouent leurs petites oreilles pointues et nous envoient de loin un reniflement de mépris.

A sept heures et demie nous étions à Kau, de *kauka*, « sécher, » disent toujours les savants, car en ce lieu les hommes *sèchent*.

Kau ne serait pas un vilain paysage, sur le papier, s'il était bien rendu. Ces quatre rivières qui se rencontrent là, ce fort où logent une centaine de soldats arabes, jaunes et huileux, ce groupe de cases rustiques, cette verdure, ce grand cocotier qui, seul en son coin, a l'air de se hausser tout exprès par-dessus tout le reste, ce mât de pavillon dressé sur la place, ces pirogues amarrées en avant, ces Gallas qui attendent à droite l'occasion de passer pour apporter au marché le lait de leurs vaches, ces pêcheurs qui, à gauche, filent doucement sur l'eau, l'un dirigeant la pirogue, et l'autre armé d'une longue pique pour frapper le poisson qui remonte à la surface quand descend la marée, tout cet ensemble enfin n'est pas sans intérêt, et cependant tout cet ensemble nous préoccupe peu. C'est que, ici, il faut oublier l'art pour penser aux affaires.

Ici, nous a dit M. Tœppen, se trouvera Shahib-Shal, le grand vizir du sultan de Wito, pour les affaires du Tana : nul ne peut arriver au fleuve sans lui, et avec lui nul ne peut manquer le fleuve. Deux choses surtout nous font défaut : des pirogues et des pagayeurs. Nous les trouverons chez lui ou par lui.

Nous descendons.

Hélas! malheureux que nous sommes! Shahib-Shal n'est pas ici, et les pagayeurs fuient les Européens, et leurs pirogues sont cachées. Et puis le gouverneur de la place nous reçoit mal en nous voyant patronés par Wito, et les vivres sont rares, et les gens nous font des figures longues, et la maison coule, et la pluie tombe...

Les hippopotames.

Notre excellent guide, M. Tœppen, ne perd cependant pas courage. Il avait écrit au vizir Shahib-Shal de nous préparer pirogues et pagayeurs : pirogues et pagayeurs nous attendent sans doute au Bélézo ou Canal. Dormons en espérant.

Après avoir parcouru la ville et l'île de Kau, car Kau se trouve être une île, *Odo* en galla, circonscrite qu'elle est de tous côtés par des cours d'eau ombragés et encombrés de palétuviers, chacun se cherche en conséquence un coin dans la vaste maison du ministre de Wito, lequel possède ici une résidence à portée du Tana ; et le lendemain, à trois heures du

matin, nous prenions de nouveau place sur le petit boutre qui porte au Bélézo nos personnes et notre fortune.

L'Ozi, que nous avons remonté hier, est formé de trois rivières qui ont ici leur confluent : le Shungi, espèce de petit marigot boueux qui communique avec la rivière de Wito; le Magogoni, plus important, qui vient du nord et qui recevait autrefois l'eau du Tana par un canal naturel, aujourd'hui bouché, venant de Ngaro; enfin le Mto-mkuu (litt. : *Rivière grande*), grossie du Kwazi, qui débouche à gauche et sort du lac Mbililo. En réalité ces cours d'eau, à l'exception du premier, paraissent dus aux débordements et aux infiltrations du Tana. Le cours en est lent, le lit large et profond, l'eau chargée de matières végétales prises aux marais d'où elle sort, les rives couvertes d'une boue noire et épaisse où s'ébattent en famille les crocodiles et les hippopotames.

Maintenant nous avons à remonter la « Rivière Grande », que nous prenons la liberté de dénommer la « Rivière Noire », à cause de la couleur de ses eaux, pareilles à de l'encre et absolument nauséabondes. Le paysage est plus intéressant que sur l'Ozi. A droite et à gauche s'étendent de vastes plaines, d'un côté Kalindi, de l'autre Kitumbi, ce dernier occupé par quelques Gallas; elles sont presque entièrement inondées pendant les grandes pluies et les grandes crues; mais, habitées et cultivées, elles seraient d'une fertilité prodigieuse. Sur les bords du fleuve, ce sont d'énormes paquets de lianes en fleurs d'où s'élancent les dattiers sauvages avec leurs têtes en désordre élégant; plus loin, de vieux troncs d'arbres blancs se détachent sur la sombre verdure; ailleurs un échassier noir, que je crois être l'ombrette, veille sur sa maison : un nid énorme qui ferait la charge d'un homme et que les naturalistes disent divisé en trois compartiments, antichambre, chambre à loger, chambre à coucher. Plus loin, quand le terrain est sec, des palmiers branchus d'Éthiopie, deux ou trois espèces, nous reportent

aux paysages désertiques; de grands échassiers sortent des herbes en balançant leurs pattes invraisemblables, un crocodile dérangé se glisse dans l'eau, des familles d'hippopotames prennent devant nous leurs ébats, et ici, tout près, sur une branche d'arbre légère, deux petits singes qui ont passé la nuit côte à côte, car il faisait un peu froid, nous regardent ramer

Les deux frères.

avec cette indifférence de gens qui viennent de se réveiller et que la paresse empêche de changer de place.

Il est dix heures et demie lorsque nous arrivons à ce qu'on appelle Bélézoni (litt. : *Au canal*). C'est une petite rivière large d'environ un mètre cinquante, creusée moitié par le Tana lui-même et moitié par les gens de Kau aidés des Wa-Pokomo, faisant des coudes sans nombre, et au moyen de laquelle le « Fleuve Rouge » déverse un peu de ses eaux dans la « Rivière Noire ». Il n'est praticable que pour les pirogues, et seulement pendant les deux saisons correspondant aux crues principales du Tana.

Mais, comme ce dernier fleuve a une embouchure très resserrée et très dangereuse, on n'y peut guère arriver que par ce canal, et voilà pourquoi sultan de Zanzibar et sultan de Wito, ayant chacun derrière eux impératrice et empereur, se le disputent aujourd'hui fermement. Pensant trancher la question, Wito a arboré son pavillon aux deux extrémités, mis un poste sur le Tana et établi une douane où toute pirogue qui passe est obligée de donner la valeur d'environ cinq pour cent, souvent plus, jamais moins. Wa-pokomo, Swahilis et Arabes murmurent, mais ils payent : et c'est l'essentiel.

Au Bélézo nous devions donc trouver des pirogues.

Nous ne trouvons rien du tout, rien qu'une immense solitude au-dessus de laquelle se dresse un long stipe de dattier sauvage orné du pavillon rouge et blanc de Son Altesse le sultan de Wito. Hélas! c'est beaucoup; mais c'est trop peu pour nous consoler.

Cependant les pirogues se trouvent peut-être à la station douanière, sur le Tana. La marche est d'une heure environ; pendant que les uns présideront au déchargement des caisses, les autres iront à pied chercher les pirogues et recruter les pagayeurs.

Les autres, ce sont M. Tœppen, le Dr Velskow et moi. Nous partons. Mais nous avions compté sans les grandes herbes, sans l'eau, la vase et les marais, sans le soleil. Au bout d'un quart d'heure nous nous trouvons engagés dans des fondrières perfides où nous enfonçons, où nous tombons, où nous perdons nos chaussures et nos habits, où nous nous épuisons, pendant trois heures, en efforts désespérés. Passe encore pour les vieux Africains; mais ce jeune et bon docteur qui ne connaissait encore que les fondrières de la philosophie!

Enfin voici le poste, voici Bomani (litt. : *Au fort*). Nous

Sur la rivière Noire.

entrons couverts de boue et de sueur, les habits en pièces, les figures congestionnées, les membres tombants. Mais la station, elle aussi, est sous l'eau et sans vivres. Les quelques soldats qui la gardent sont réfugiés sur des espèces de perchoirs où nous allons les rejoindre, et où ils nous font l'aumône de quelques pièces d'indienne dont nous enveloppons nos tristes personnes.

Mais tout cela n'est rien en comparaison des déceptions qui nous attendent : pas de pirogues! pas de pagayeurs! On ajoute que sur le fleuve tous les villages sont déserts, que les habitants sont réfugiés dans les broussailles et que l'apparition de l'un de nous, d'un Européen, ne peut qu'augmenter la panique de ces pauvres sauvages. Conclusion : « Vous feriez sagement d'abandonner la partie, d'attendre, de vous porter ailleurs... »

On me donne une pirogue et deux enfants de la station pour porter ces nouvelles au camp. J'arrive ; on délibère.

La situation est triste, mais notre devoir est de ne reculer que s'il est absolument impossible d'avancer. Or nous avons ici même une grande pirogue de mer, que M. Tœppen nous a achetée à Lamu; nous avons deux engagés qui peuvent se transformer en pagayeurs; nous avons de plus espoir de nous procurer une autre pirogue à Kau d'après les renseignements reçus au poste. En confiant à la garde du P. Charles et de cinq ou six enfants tout le matériel destiné à la fondation de la mission nouvelle, et en n'emportant que les provisions et les objets d'échange strictement nécessaires, ne pourrions-nous pas, Mgr de Courmont, le F. Acheul et moi, plus les enfants qui restent, essayer de pousser en avant, de nous aboucher avec les indigènes, de nous faire connaître, de rassurer tout ce monde, d'explorer le fleuve et de choisir un emplacement ?

C'est le parti qui est pris à l'unanimité, et lorsque MM. Tœp-

pen et Velskow nous rejoignent au camp, ils nous trouvent plus que jamais décidés à tenter l'entreprise.

Cependant la nuit approche. Les tentes sont dressées, le repas du soir est prêt, et les feux de nos hommes éclairent joyeusement la solitude.

Après les fatigues de cette journée extraordinaire, chacun se promettait de dormir consciencieusement son sommeil lorsque, à six heures et demie, une demi-heure après le coucher du soleil, un bruit singulier s'élève des grandes herbes : ensemble de millions de voix, symphonie d'innombrables trompettes, chanson étrange se fondant en un seul et harmonieux concert. Qu'est-ce? — Des légions de moustiques qui montent comme des nuages animés, qui s'en vont, qui reviennent, qui descendent, qui se dispersent, qui se réunissent, traversés de temps en temps par de gros névroptères paraissant en faire un grand carnage. Mais, à mesure que la nuit se fait plus sombre, ces bataillons descendent des régions supérieures où ils sonnaient la charge; ils se répandent en tirailleurs, et chacun opère alors pour son propre compte en face de l'ennemi. Hélas! l'ennemi, c'est nous.

Nous résistons vaillamment. Rien qu'en passant la main sur nos bras, rien qu'en nous essuyant la figure, nous tuons des centaines de ces misérables anthropophages. Mais à quoi bon ces massacres? Les morts sont tout de suite remplacés par autant de vivants, et c'est une perspective affreuse que celle d'une nuit à passer dans de pareilles conditions, quand d'ailleurs on est accablé de fatigue et que depuis trois jours on n'a pas dormi. Nous avons bien des moustiquaires; mais la moindre porte laissée libre donne accès à une foule de ces hôtes, qui, ne trouvant pas où sortir, n'en deviennent que plus enragés.

Chacun crie, tapage, se plaint, rit, s'arrange, se couche, se lève, se promène, fait du feu, cause, saute, crie, s'assied, s'em-

mitouffle, se fâche, se résigne, chante, parle tout seul, conte des histoires, et quand on a répété ces divers rôles depuis sept heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, l'aurore paraît et les moustiques s'en vont.

Brisés de fatigue, M. Tœppen et le docteur se jettent à six heures dans la pirogue qu'ils ont amenée la veille de Bomani, nous souhaitent bon courage et regagnent Kau, Wito et Lamu.

Immédiatement, de notre côté, nous faisons le triage des caisses; nous parlementons avec le capitaine du petit boutre, qui, nous voyant dans l'embarras, trouve l'occasion bonne pour nous exploiter et change quatre fois de parole. Nous rembarquons tout ce qui n'est pas nécessaire pour l'exploration et, à dix heures, le P. Charles et moi nous nous mettons en boutre pour Kau.

Cette fois, nous nous adressons directement au gouverneur de la part du sultan de Zanzibar. Il nous reçoit mieux, et cède au Père et à ses jeunes gens une maison assez confortable où ils attendront le résultat de notre exploration. D'un autre côté, la pirogue en question m'est assurée, grâce au concours de M. Tœppen, et le lendemain, à midi, j'étais de nouveau au camp, où déjà l'on prenait des mesures en vue de l'attaque des moustiques.

Ce n'était pas précaution vaine. En effet, une demi-heure après le coucher du soleil, la symphonie recommence, la fantasia la suit. Mais, cette fois, nous étions prêts. Au commandement les torches s'allument, et de tous côtés on met le feu aux grandes herbes, aux broussailles, aux arbustes. Tout brûle, craque et flamboie. Nous sommes, comme des salamandres, au milieu d'un cercle de feu; la fumée tourbillonne dans l'air, et les moustiques, grillés et épouvantés, nous laissaient une paix relative, lorsque tout à coup se produit un incident grave.

Séliman était allongé près de son feu, tranquille et heureux. Mais la nuit s'avançait, et malgré notre procédé renouvelé de la campagne de Russie, où Moscou s'alluma,

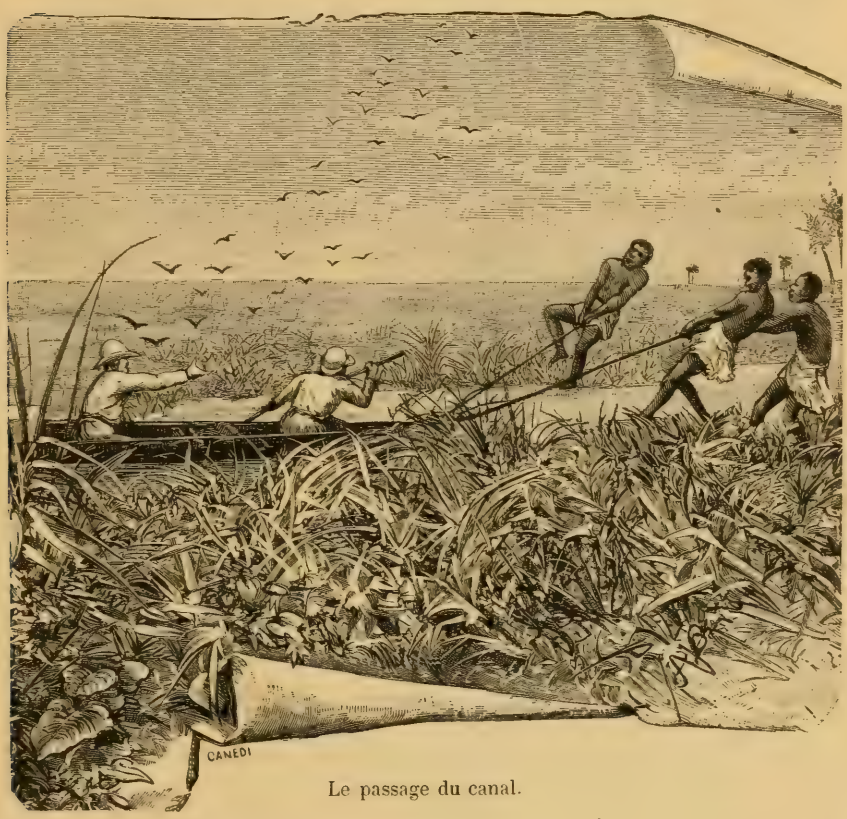
La nuit, comme un flambeau,

les moustiques commençaient à revenir à la charge. D'un bond, Séliman se lève, ramasse de l'herbe, de la terre, du bois, des cailloux, tout ce qui lui tombe sous la main, le jette au feu pour le ranimer, et se recouche. Moins de trois minutes après, le pauvre vieux ronflait déjà comme un garde national, lorsque soudain, là, dans son feu qu'il disperse, un coup de fusil retentit. Tout le monde bondit. L'alarme est au camp. Hélas! c'était l'antique pistolet de notre cuisinier, l'arme invincible, que lui-même avait prise pour un morceau de bois de chauffage, et qui rendait maintenant son dernier et bruyant soupir!

Nous sommes tous malades. Mais une pensée nous guérit presque : c'est aujourd'hui que l'expédition doit voir le Tana!

Nous avons deux pirogues : la petite, que j'ai ramenée de Kau et dont se chargent Omari et Dyuma, qui prennent les devants; la grande, que nous essayerons de conduire nous-mêmes.

Rude journée, celle-là aussi. Cette embarcation, bonne sans doute pour tenir la mer, mais trop grande, trop lourde, trop longue surtout pour ce canal étroit et brisé de coudes sans nombre, au courant très fort, cette embarcation nous rend



Le passage du canal.

actuellement service; mais que d'efforts elle exige! que de sueurs elle fait verser! Armés chacun d'une perche solide avec fourche au bout, le F. Acheul et moi poussons de toutes nos forces; les enfants halent sur les bords à travers la boue et les herbes. Séliman, muni d'une pagaye, — nul ne sut jamais pourquoi, — se perd dans les fondrières, et Mgr de Courmont, au milieu de nous, commande le mouvement, essayant en vain tout le temps de l'opération de faire comprendre aux travailleurs de la berge ce principe de mécanique élémentaire que,

lorsque deux forces égales agissent dans des directions opposées, leur résultante est nulle. Rien n'y fait : chacun tire de son côté, l'un sur l'autre; chacun pousse, se dégage, tombe et se relève comme il peut. Enfin c'est comme à Paris : *Fluctuat, nec mergitur.*

Courage quand même!

Voici la station de douane de gens de Wito : nous sommes arrivés. Salut au Tana!

Autrefois le sultan de Zanzibar, tout doucement, avait mis des postes sur ce fleuve. Mais à la suite de l'enquête des trois commissaires européens, qui limitaient ses possessions à dix milles de côte, il dut les retirer. Tout aussitôt le sultan de Wito se mit à sa place, et comme déjà le bruit circulait que la rive gauche serait attribuée à l'Allemagne, l'autre restant à l'Angleterre, ledit sultan envoya ses Swahilis faire déguerpir tous les Wa-pokomo de la rive droite et les contraignit de s'installer sur la rive gauche jusqu'à Muina exclusivement, malgré les débordements du fleuve et les incursions des Somalis, auxquels ils se trouveraient ainsi plus particulièrement exposés. C'est de cette époque que date l'installation du poste, Boma, où nous venons d'aborder. Il est gardé par quelques soldats valeureux et se compose de quatre cases misérables abritant le gouverneur et son personnel, en plus d'un hangar destiné à recevoir les contributions forcées de tous ceux qui passent; il y a du riz, du maïs, du sorgho, des patates, des haricots, des cocos, des noix d'arec, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des têtes de buffles, etc. On dit que c'est le cinq pour cent. Ces douaniers sont évidemment très forts; pour moi, je n'arriverais jamais à découvrir le cinq pour cent dans une tête de buffle, dans une poule, et je reste plein d'admiration pour ces gens qui trouvent l'opération si aisée.

En ce moment, tout l'établissement, entouré de hautes palissades garnies d'épines, est dans l'eau et la boue, et c'est à

Tchara sur le Tana.

grand'peine que nous pouvons trouver un endroit un peu plus ferme où nous établissons nos tentes. Quant à sortir à pied, il n'y faut pas songer : partout le fleuve a débordé, et ces grandes herbes qui s'étendent à perte de vue, ces cocotiers, ces arêquiers, ces manguiers qui bordent les deux rives, ces maisons elles-mêmes qu'on aperçoit ici et là, tout est dans l'eau. Ce district est celui de Tchara, — car chaque région du fleuve a son nom particulier, — il n'est guère habité que par les esclaves des Swahilis et des Arabes de Kau; mais avec plus de monde et de travail on pourrait y avoir des rizières magnifiques.

Pour nous, nous sommes bien reçus à Bomani, grâce surtout aux bienveillantes recommandations de M. Tœppen. Mais il est clair pourtant qu'on préférerait nous voir ailleurs, et l'on ne cesse de nous répéter que maintenant il n'y a rien à faire avec les Wa-pokomo : pas un ne voudra entrer à notre service.

A tout cela nous répondons simplement : « C'est juste. Mais nous voulons absolument, nous aussi, faire une petite promenade sur ce fleuve. Nous savons que vous pouvez avoir des pagayeurs tant que vous voulez : un mot de vous suffit. Trouvez-nous-en deux ou trois, comme M. Tœppen vous l'a dit... » Et nous promettons récompense, et nous faisons entendre que nous sommes puissants, si nous voulons, et nous affirmons du reste que nous resterons ici jusqu'à ce que nous trouvions des hommes.

Un jour se passe : personne. Un deuxième jour succède au premier : personne encore. Combien de temps faudra-t-il que notre patience soit mise à l'épreuve ?

Écoutez... Des voix s'élèvent sur le fleuve; peu après des pirogues paraissent, et bientôt six solides gaillards débarquent à la station, conduits par un soldat. Il est vrai, cette escouade n'est pas pour nous. Tout simplement le poste avait besoin de bois de chauffage, et comme ces messieurs les Swahilis sont

trop distingués pour couper du bois, ils se font servir et entretenir par les Wa-pokomo, qui, n'étant pas musulmans, doivent aux fils du Prophète tout ce que les fils du Prophète en exigent, sans rémunération et sans réplique.

A peine les six hommes ont-ils mis pied à terre, que nous en prenons immédiatement deux à part, avec un grand air d'in-

Un échassier.

nocence naturellement, et nous les engageons. Nos excellents douaniers n'osent pas réclamer devant le fait accompli; mais de leur côté les Wa-pokomo, craignant vraiment que nous tirions sur eux comme on tire sur des canards, refusent de nous accompagner plus de deux jours. Enfin c'est toujours cela d'acquis. En avant sur le Tana!

Cher Tana! Comme nous en jouissons malgré nos infortunes, assis ensemble sur une vieille pirogue renversée, le soir, à cette heure où le soleil s'enfonce tout grand derrière les masses de verdure qui bornent l'horizon, où les ombres s'allongent, où les frêles arêquiers de l'autre rive semblent s'élever

plus haut dans un ciel plus pur, où les oiseaux aux formes étranges regagnent la branche où ils dormiront, où le silence se fait dans la nature plantureuse, où tout se tait!... Alors écoutez : rien. Pas un bruit, pas un souffle. Et là, devant vous, silencieux aussi, calme et puissant, le fleuve passe, roulant ses flots jaunes entre deux forêts de grandes herbes et nous appor-

Un héron.

tant comme une invitation mystérieuse de remonter jusqu'aux profondeurs inconnues où il a trouvé ses sources. Sous nos yeux, un îlot flottant succède à l'autre. C'est une masse de verdure, où parfois un oiseau se pose, qui vient on ne sait d'où, que le fleuve a prise au passage, dont il s'amuse en ses tourbillons innombrables, et que, tout en la caressant, il emporte vers l'abîme insondable où lui-même se perdra tout à l'heure, dans les profondeurs de l'Océan.

Et c'est ainsi qu'il passe depuis les siècles : silencieusement, sans autre souci que de fertiliser ses rives et de reculer toujours plus loin son embouchure. Et nous sommes les premiers missionnaires envoyés par l'Église catholique pour porter la bonne

nouvelle de leur rédemption aux hommes inconnus qu'il nourrit sur ses bords. Mon Dieu ! donnez-nous de réussir ; car cette œuvre est la vôtre, et c'est pour parler de vous que nous sommes venus !

Nous voici au 4 décembre. A six heures du matin tout est prêt, et nous partons : nous dans la petite pirogue, avec deux pagayeurs, Séliman et un enfant; les autres dans la grosse embarcation.

Mais nous avons bientôt pris les devants, et vers dix heures, arrivés à un village de Mramba (*Mrambani :* lieu où l'eau s'épanche), nous jugeons prudent d'attendre le reste du convoi. Nous sommes d'ailleurs fort bien reçus par le chef du lieu, un nommé Kombo. Nous restons ainsi jusqu'au soir, et c'est alors seulement qu'apparaît la grosse pirogue, avec les hommes exténués, harassés, découragés, et jurant que jamais ils ne consentiront à rentrer dans ce chien de bâtiment. Un marin de l'équipage, Omari, donne la raison du retard, raison qui en même temps est une leçon :

« Une pirogue, dit-il, faite pour tenir la mer, ne vaut rien pour glisser sur un fleuve. La cause ? C'est que c'est cela, et c'est cela. A preuve que l'eau de mer est lourde, et que l'eau de fleuve, au contraire, se casse sous la pirogue... »

Chacun ouvre les yeux avec sourcils en accent circonflexe pour mieux comprendre la démonstration pas très lumineuse ; mais enfin on tombe d'accord sur un point : c'est que force nous est d'abandonner ici la pirogue de mer. Seulement où trouver, pour porter son chargement, assez de pirogues d'eau douce et assez de pagayeurs ?

Le lendemain de grand matin, pendant que Mgr de Courmont et le F. Acheul travailleront à établir notre réputation, je suis député pour aller chercher dans le fleuve les moyens de transport nécessaires.

A Simikaro, rien; à Tcha-Zoro, rien encore; à Golbanti, siège d'une mission méthodiste anglaise, rien non plus; et j'arrive à Ngao, où s'établit aussi une entreprise luthérienne allemande, et qui est le plus fort village du bas fleuve. Là j'ai vite fait de m'aboucher avec quelques jeunes gens, qui, contrairement à ce qu'on nous a dit, ne se sauvent pas du tout dans les broussailles à mon approche. Habitués jusqu'ici à pagayer pour rien les Arabes et les Swahilis, ils paraissent au contraire enchantés de faire maintenant le même travail pour une rétribution convenable. Peut-être même trouverais-je ici des pirogues, et je me rends à cet effet chez les anciens du lieu, rassemblés sous un arbre derrière le village, au seul endroit qui ne soit pas complètement enfoncé sous l'eau ou dans la boue.

Hélas! pour mon malheur arrive en même temps un Swahili de Wito, un de ces traitants de la côte qui emploient leur existence à exploiter les indigènes de l'intérieur, à les tromper, à les voler, à les séduire, à les corrompre, enfin à ce qui s'appelle, dit-on, les « civiliser ». Ce monsieur, d'un air empressé et doucereux, se jette sur mes mains qu'il baise presque, se confond en politesses, se met à mon service, et, sans attendre même que je l'accepte, fait mon éloge à la vénérable assemblée, un éloge qui se termine ainsi :

« Malheureusement, Shahib Shal et le sultan de Wito, votre maître, ayant défendu aux Wa-pokomo de fournir maintenant des pirogues et des pagayeurs aux Européens, à cause des affaires que vous connaissez, vous ne pouvez permettre à personne de suivre mon ami... »

Et dire que son ami c'était moi! J'étais perdu.

Mais au moment où je me retire pour courir après un autre expédient, Faruki, mon obligeant avocat, me prend à part et me dit que, « puisque c'est moi, » il me vendra sa pirogue, qu'il a précisément laissée dans les parages de Mrambani, et que, au reste, il nous trouvera des pagayeurs.

Évidemment Faruki veut nous exploiter; mais que faire? Je descends avec lui le jour même, après avoir partagé avec ses hôtes les restes mortels d'un poisson sur un plat de riz. Le soir, nous arrivions chez Kombo.

Brisé de fatigue, j'entre dans la tente et m'étends sur mon lit de camp, en attendant la soupe de Séliman. Déjà les yeux se ferment et les oreilles s'engourdissent, lorsque je distingue vaguement le bruit d'un attroupement qui se forme, et que tout à coup, à ma porte, des voix entonnent ce chant patriotique, en excellent alsacien :

Hil hétait d'un' bedid' nafire,
Hil hétait d'un' bedid nafire,
Qui n'afait cha-cha-chamais nafigué,
Qui n'afait cha-cha-chamais nafigué!

C'était le F. Acheul, que Thann vit naître et Mulhouse grandir; c'était lui qui, pendant mes deux jours d'absence, avait tout simplement formé ce chœur de musiciens et préludé à son apostolat, en enseignant à une dizaine de grands jeunes gens cette chanson de la patrie.

Mais il y a mieux encore. A la manière dont on cause, dont on rit, dont on nous entoure, il est clair que ces excellents Wa-pokomo, à nous dépeints sous des couleurs si peu encourageantes, savent distinguer entre les diverses tribus des blancs et qu'ils paraissent nous regarder maintenant comme leurs meilleurs amis.

Bientôt nous apprenons que ce village où nous nous sommes arrêtés par hasard, ou plutôt par force, est celui d'un homme de Ndéra, le plus beau pays du moyen Tana, dit-on. Kombo s'est établi ici pour la culture du riz; il rassemble autour de lui toute une petite colonie de ses compatriotes, et chaque année, en cette saison, on vient du pays faire les semailles pour rentrer ensuite. Or, ces jours passés, un grand sorcier

de Ndéra est venu voir ici ses champs de riz, et après une enquête minutieuse qu'il nous fait subir sans en avoir trop l'air, le brave homme reste convaincu qu'il a mis la main sur de « bons blancs », et qu'il y aurait pour lui grand honneur et grand profit à nous introduire en son pays. Il va rentrer; il a une pirogue et quatre pagayeurs, dont deux sont ses fils.

Nous convenons des prix, le tout est mis à notre disposition, l'accord est fait, nous partons demain.

Et voilà comme quoi le vieux Babuya, grand sorcier du diable, introduira au pays de Ndéra Mgr de Courmont, grand prêtre du bon Dieu!

Il y a de ces méprises.

III

En avant! — Notre flotte. — Golbanti et Ngao. — L'action de l'islam. — Ngatana. — La vie primitive. — Muina. — Entretiens philosophiques. — Ndéra : le pays et la population.

Maintenant nos forces se composent de cinq pirogues et d'un nombre suffisant de pagayeurs. Nous pouvons donc désormais nous passer des services de Shahib-Shal, Faruki et compagnie, et c'est avec un très sensible plaisir que nous le constatons.

Tout est prêt : en avant!

Mais qu'est-ce donc que ce nouveau mode de transport, si commun sur la côte occidentale, si rare en nos parages? La pirogue en question est simplement un tronc d'arbre plus ou moins léger, que les indigènes du moyen et du haut Tana abattent, qu'ils débitent, qu'ils creusent avec de petites hachettes et qu'ils mettent à l'eau. S'il y a des fentes, on les bouche avec de la boue qui se durcit contre le bois; on met au besoin à fond de cale des feuilles de palmier ou des herbes sèches, et l'on prend position. Se coucher, s'asseoir, se lever, dormir, rêver, lire, écrire, dessiner, parler, chanter, prier, regarder le paysage, tirer des oiseaux, bâiller, s'ennuyer, on peut tout faire en pirogue, même chavirer, quoique de ce dernier exercice on s'abstienne généralement.

A l'avant, un pagayeur est debout, muni d'une perche fourchue pour lui permettre de prendre appui sur les herbes

de la rive, sur les branches ou sur la boue; à l'arrière, un autre est assis, armé d'une pagaye et d'une perche de réserve. Le premier donne le mouvement, l'autre le dirige.

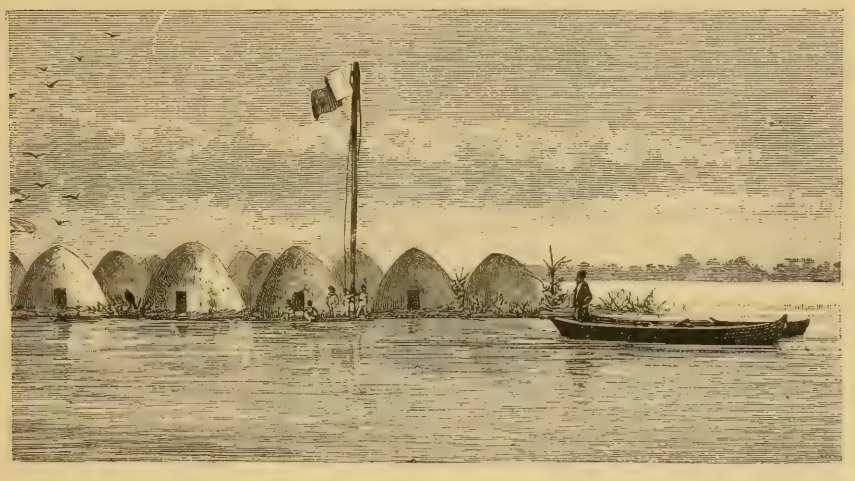
Pour remonter le fleuve, on en suit toujours les rives, en ayant soin de prendre celle où le courant est le plus faible et en passant au besoin d'un bord à l'autre pour éviter les tourbillons, les embarras d'arbres et les passes difficiles. En descendant, un seul homme à l'arrière suffit pour diriger une pirogue vide ou peu chargée : il veillera à suivre le courant

En pirogue.

partout où il donne avec le plus de force, soit sur les rives, soit au milieu du fleuve, en évitant toutefois de se jeter sur les îles flottantes, les bancs de sable et les troncs d'arbres visibles ou cachés qui forment parfois de véritables écueils. Et l'on chante, cela va sans dire, on chante à tue-tête, on chante modérément, on chante doucement, en chœur ou en solos : le tout dépend des dispositions, de la fatigue, du soleil, de l'heure, des personnages. Que si d'autres pirogues viennent à passer, la chanson s'interrompt, on se salue, on se demande des nouvelles, on s'insulte aussi s'il y a lieu, et le dialogue continue encore quand depuis longtemps déjà on ne s'entend plus. Même procédé vis-à-vis de ceux qui, des bords du fleuve, des villages ou des champs, vous regardent passer.

Ces pirogues sont de diverses dimensions : il y en a de

petites, de toutes petites, pour se promener d'un village à l'autre ou s'en aller aux champs; il y en a de moyennes, pouvant contenir vingt ou trente sacs; les plus grandes en portent cinquante, soixante, quatre-vingts, cent. Au reste on peut, surtout pour descendre, en lier deux ensemble et les charger davantage. Chose curieuse! la pirogue de fleuve s'appelle ici *mwao* et au Gabon *o-mwaro,* le même mot, sauf l'article qui



Simikaro (bas Tana).

a disparu chez nous; d'un autre côté, la pirogue de mer porte au Zanzibar le nom de *ngalawa,* et en Sénégambie, où l'on aime les mots courts et même écourtés, celui de *ngal,* le même mot encore, excepté la terminaison. Est-ce donc en pirogue que le père de la race noire est passé en Afrique?

Quoi qu'il en soit, nous voilà donc en pirogues, nous aussi, et nous avançons.

Depuis le Boma, la vue est la même, sauf que les cocotiers et les manguiers ont disparu : un fleuve, large un peu plus que la Seine, coulant au plein de son lit, débordant des deux côtés, fertilisant de ses eaux limoneuses les plaines où il se déverse, jaune à faire honte au *flavus Tiberis,* silencieux, puis-

sant, passant sans un murmure entre deux rives plantureuses qui s'étendent à perte de vue sans montagne, sans colline, sans accident de terrain, plates en un mot, remarque le F. Acheul, comme une omelette de Séliman. Seulement, à l'horizon, des forêts où les buffles se vautrent dans la boue et où les singes se régalent tranquillement des fruits du dattier sauvage. Mais ici, près du fleuve, les arbres sont rares : quelques palmiers à éventails, quelques sycomores, et c'est tout. Le reste est pour les grosses et larges graminées, pour les bananiers, les cannes à sucre, le riz.

Le riz, c'est la principale culture de cette région, et il se trouve qu'en ce moment tout le monde est aux champs. Quand nous passons, on suspend le travail, on se dresse sur une motte de terre, et, la pioche en main, on regarde. Je ne sais quelles réflexions intérieures inspire à ces braves gens la vue de tant de peaux blanches, trois d'un coup. Quant à nous, leur aspect nous reporte tout de suite plusieurs mille ans en arrière, jusqu'au jour où le malheureux Adam et son Ève infortunée, suant sur le premier riz jeté dans le premier sillon, étaient couverts de boue et habillés de feuilles sèches de bananier : c'est la tenue de travail au Tana, et la preuve que rien ne se perd. Du reste, nous faisons assaut de politesses, nous saluons dans la langue du pays, nous dispersons sur les deux rives nos plus agréables sourires, essayant de rétablir le bon renom de l'Européen, fortement compromis.

Jusqu'ici, dans ce bas fleuve, nous n'avons vu aucun village important. A Kalindi, à Mrambani, à Tchara et au-dessous, ce ne sont guère que quelques maisons isolées ou peu nombreuses, de style swahili, où habitent les esclaves des gens de Kau ou quelques indigènes plus ou moins musulmanisés, ceux qu'on appelle ici les *Rasés,* parce que, en entrant dans les rangs de l'islam, ils sont obligés de faire le sacrifice de leur

belle chevelure tressée : c'est, du reste, le seul sacrifice qui leur soit demandé.

Le premier village authentique de Wa-Pokomo est celui de Simikaro, où nous passons et où le mât de pavillon du sultan de Wito, planté récemment, domine trente ou quarante cases

rondes, petites, pressées l'une contre l'autre, tout au bord du fleuve, et pleines de pauvres gens auxquels il semble dire : « Travaillez et payez. »

Plus loin, apparaît Tcha-Zoro, plus important, mais du même style.

Après, plus rien, rien que de grandes plaines incultes et inondées, couvertes de graminées et dont la monotonie n'est rompue ici et là que par quelques bouquets d'arbres.

Il est midi. La brise est nulle, la chaleur suffocante, la

réverbération sur l'eau très vive. Plus de chants, plus de conversations :

« C'est ici, dit Dyuma après un long silence, que sombrèrent une fois les pirogues de la mission anglaise de Golbani. »

Ces mots paraissent une évocation magique. Subitement un coup de tonnerre retentit, strident, prolongé, épouvantable. Les grandes herbes s'agitent, le vent souffle, le fleuve est pris d'un frisson étrange, l'eau clapote sous nos pirogues, tout frémit. Bientôt un bruit de charge de cavalerie se distingue au loin, il approche, il fond sur nous, et une pluie torrentielle, dense, lourde, tombant en paquets, nous inonde, remplit les pirogues et fait la nuit sur le fleuve, pendant que le tonnerre continue là-haut à rouler sa grande voix par le ciel qui s'étend sur nos têtes et qui semble prêt à nous écraser...

Une demi-heure, une heure peut-être se passe ainsi. Nous avançons toujours un peu quand même, serrant la rive de très près. Car où s'arrêter? Il n'y a d'abri nulle part. A la fin, quand la pluie cesse et que le tonnerre sonne au loin la retraite, nous nous retrouvons tous, mais dans quel état! Trempés jusqu'aux moelles, les pirogues pleines d'eau, et nos charges peut-être abîmées pour toujours! Les moins impressionnés de tous sont nos pagayeurs, qui trouvent immédiatement un remède à la situation : ils s'arrêtent, quittent leurs habits, font une pirouette fort élégante, et les voilà tous à l'eau! *Similia similibus curantur.* Ce remède à la Gribouille nous paraît fort intéressant, d'autant que nos hommes sont unanimes à affirmer que ça les réchauffe; mais l'idée ne nous vient pas néanmoins de l'essayer pour nos personnes, non plus que pour nos étoffes. Adieu donc nos toiles immaculées, nos luisantes couleurs bleues, nos flamboyants mouchoirs rouges! adieu nos succès!

« Et le vermichelle pour la shoupe! » ajoute Séliman en soupirant.

Bonne pêche.

Ainsi mouillés, transis et fiévreux, à quatre heures et demie nous apercevons à notre gauche une maison de forme européenne, blanchie à la chaux et couverte en feuilles de tôle galvanisée : c'est la mission anglaise de Golbanti ou Bora-Bini. Nous descendons.

Le directeur de la station, M. Howe, est en ce moment à Lamu. En son absence, j'avais été reçu l'autre jour et nous sommes tous accueillis de même aujourd'hui avec la meilleure grâce par le catéchiste Tchakalla.

Cette mission, œuvre des Méthodistes libres, dont le premier envoyé fut en ces pays le révérend Wakefield, en 1862, a été établie par le révérend Houghton en 1885. Il y avait alors à Golbanti un nombre assez considérable de Gallas, chasseurs et surtout pasteurs. Mais bientôt les terribles Massaï, qui regardent comme devant leur appartenir tout le bétail de leurs voisins, fondirent sur ces Gallas, en tuèrent une cinquantaine, dispersèrent les autres, enlevèrent les bœufs, brûlèrent les cases, et dans une seconde incursion massacrèrent M. Houghton et sa femme. Plus tard, la mission a été reprise par le révérend During, un noir de Sierra-Leone, énergique et intelligent, qui a bâti la maison actuelle, mais qui n'a pu réunir de nouveau qu'un nombre fort restreint de Gallas.

Nous dressons nos tentes près du village, très heureux de trouver du moins un endroit où le fleuve ne s'épanche pas et où nous pourrons sécher nos malheureuses étoffes. Le lendemain, en effet, nous les étendons toutes : on dirait une lessive générale. Hélas! l'orage les a singulièrement éprouvées, mais pas au point cependant de les mettre hors d'usage, et deux ou trois heures passées au grand soleil d'Afrique ont en partie réparé les outrages de la veille.

Nous sommes au 8 décembre, un dimanche, fête de l'Immaculée Conception. Et si quelque méthodiste libre s'était ren-

contré là vers six heures du matin pour nous demander ce que nous y trouvions de plus remarquable, Mgr de Courmont aurait pu répondre à son tour : « C'est de m'y voir. C'est d'y avoir été appelé à offrir à Dieu, sous l'invocation de l'Immaculée, le sacrifice que Jésus a fait, que les Apôtres nous ont transmis, que les évêques ont gardé, que les prêtres, selon la parole antique de Malachie, ont partout répandu dans le monde, et que vous n'avez plus. »

Eh bien! oui, c'est là une des grandes tristesses du missionnaire catholique. Partout où il va porter le nom de Jésus-Christ, dans les cinq parties du globe, comme c'est l'ordre, il faut qu'il trouve un autre envoyé, qui dit parler au nom du même Sauveur, et qui *proteste!*

Voici devant nous, chrétiens de Rome, de Londres et de Moscou, voici un peu plus de huit cent millions d'hommes qui ne connaissent rien, après dix-huit siècles passés, du plus grand fait qui se soit accompli sur la terre, du fait en comparaison duquel tous les autres ne sont que des jeux d'enfants, du fait qui intéresse au plus haut point non pas leurs vies, ce qui serait déjà beaucoup, mais leur éternité. Nous sommes d'accord sur ce point que le Rédempteur est venu pour eux comme pour nous et que nous avons le strict devoir de les en avertir. Eh bien! pourquoi faut-il que, partant de là, il y ait ensuite parmi nous tant de voix discordantes, tant d'efforts perdus, tant de méprises entretenues volontairement, tant de mouvement, tant d'énergie, tant de souffrances, de voyages, de privations, de travaux, d'intelligence, de zèle et d'argent dépensés en dehors de l'Unité contre l'Unité? Les Apôtres étaient catholiques, leurs successeurs l'étaient comme eux; les évêques de Rome, dit-on, le sont encore. C'est à ceux qui ont commencé à ne plus l'être de commencer à le redevenir : ne le verront-ils donc jamais, ou, l'ayant vu, persisteront-ils toujours à ne pas l'avouer?

Hélas! lecteurs, mon petit sermon ne vous dira rien de nouveau, n'est-ce pas? Et puisqu'il est inutile, autant vaut partir ensemble pour Ngao.

C'est ce que nous faisons le lendemain, par un temps chargé de nuages gros comme des montagnes, mais qui se contentent de nous effrayer sans nous écraser de leurs masses.

Le paysage n'est plus le même.

D'abord, à Golbanti, le terrain s'élève un peu, et les arbres qui entourent la mission ont un aspect rigide et désolé qui surprend. De là à Malindi on peut en effet aller à pied sur le sol ferme et souvent desséché au point que le manque d'eau est l'un des inconvénients de ce trajet, qui demande quatre journées de caravane.

Sur les bords du fleuve, les grandes herbes ont disparu pour faire place à des forêts où tous les tons du vert sont disposés comme dans des bouquets énormes, rehaussés de convolvulus à fleurs rouges. Ici et là un arbre sec sort ses pauvres grands bras par-dessous les draperies des lianes; plus bas, des branches baignent dans l'eau leur richesse exubérante, et au-dessous le fleuve s'épanche. Par endroits, on distingue un courant : c'est l'eau du Shaka-Babu, situé près d'ici, un lac qui sort du Tana et qui y retourne.

Voici Ngao.

Laissant le village à gauche et en face, nous allons nous établir sur la rive droite qui est abandonnée et où nous recevons bientôt la visite de M. Weber, chef de la mission luthérienne allemande fondée ici sous la protection équivoque du sultan de Wito; visite aussi de plusieurs Wa-Pokomo de Ngao et de quelques Gallas résidant sur la rive droite, près du Shaka-Babu. C'est parmi eux que se trouve le chef actuel de toute leur tribu, Dadi-abba-Dada : il possède encore de beaux troupeaux, malgré les pertes qu'il a eu à subir de la part des

Massaï et des Somalis. Mais ce pauvre peuple, si intéressant pourtant, est bien tombé, et on ne voit guère comment il se relèvera.

La journée est bonne, bonne surtout pour le F. Acheul, qui se fait pêcheur à la ligne et qui réussit à sortir de l'eau trois gros poissons noirs et barbus, du genre silure. Mais combien son succès est éclipsé par celui d'un enfant de Ngao, qui s'est contenté de fouiller les marais voisins avec une perche armée d'une pointe de fer, et qui rentre courbé sous le poids de sa capture!

Quant à ce village de Ngao, il paraît fort d'au moins deux cent cinquante ou de trois cents cases.

Dernièrement encore il était établi sur la rive droite, là où nous avons planté nos tentes, dans une position excellente, relativement élevée, saine, et que les crues n'atteignent jamais. Mais aussitôt que le fameux sultan de Wito put se croire libre de pressurer toutes les populations qui l'environnent, il contraignit ces pauvres Wa-Pokomo, timides et sans armes, à quitter la colline où ils étaient établis de temps immémorial, et à transporter leurs personnes, leurs cases et leurs cultures dans les boues de l'autre rive. Ils y sont, les malheureux, et ils y font pitié : de l'eau partout, dans leurs maisons, dans leurs rues, dans leurs champs, de l'eau et de la fange jusqu'à mi-jambe! Mais c'est là encore, à leur avis, le moindre des inconvénients.

A chaque récolte qu'ils font, il leur faut livrer aux agents du sultan de Wito deux cents sacs de riz, trente sacs de maïs, trente de sorgho, etc. etc., sans compter les corvées, les réquisitions, les exactions, les injustices, les friponneries, les vols et les abus immoraux, ceux qu'on ne peut nommer ici, et qu'exercent tous les Swahilis qui passent. Encore si on les protégeait contre les Somalis, ces malheureux!

Mais précisément, toutes les fois qu'on veut des esclaves,

c'est contre eux qu'on arme les Somalis, c'est contre eux qu'on les lance.

On parle beaucoup en Europe d'interdire en Afrique l'introduction des armes à feu. L'intention est excellente; seulement voici un fait qu'on oublie de remarquer : les tribus pacifiques sont généralement privées de fusils pour se défendre, mais les musulmans ne le sont et ne le seront jamais pour attaquer, voler et exterminer les tribus pacifiques.

Pourquoi?

C'est qu'il faut être plein d'égards pour ces messieurs les musulmans, qui ont planté sur une si large portion du noir continent le vert drapeau du Prophète!

Ah! « l'action civilisatrice de l'islam, » dans cette partie de l'Afrique surtout, où il se trouve en face d'une race simple, faible et désarmée, j'invite à venir la voir de leurs yeux tous ces grands penseurs d'Europe qui, fatigués du christianisme, se tournent avec affection vers la morale de Mohammed!

Au-dessus du Ngao, la végétation plantureuse que nous avions déjà remarquée depuis Golbanti continue : bois de sycomores et d'acacias, où la nature est abandonnée à son inspiration; champs de cannes et de bananiers, où la main de l'homme a travaillé.

Mais voici qui est superbe : l'entrée du Tana dans le lac Shaka-Babu.

Pas de trace d'habitants : rien que de l'eau, de grandes herbes, des arbres, des palmiers, des oiseaux, des buffles, une série de paysages tout africains qu'on esquisse en passant, mais dont il n'est pas possible de rendre la sauvage grandeur. Ce borassus, en particulier, qui forme ici des forêts entières, est splendide avec sa colonne droite et renflée vers le haut, qui se détache en blanc sur la sombre verdure des sous-bois, avec sa tête puissante, avec le bruit éclatant comme

une fanfare que la brise soulève dans l'énorme éventail de ses feuilles.

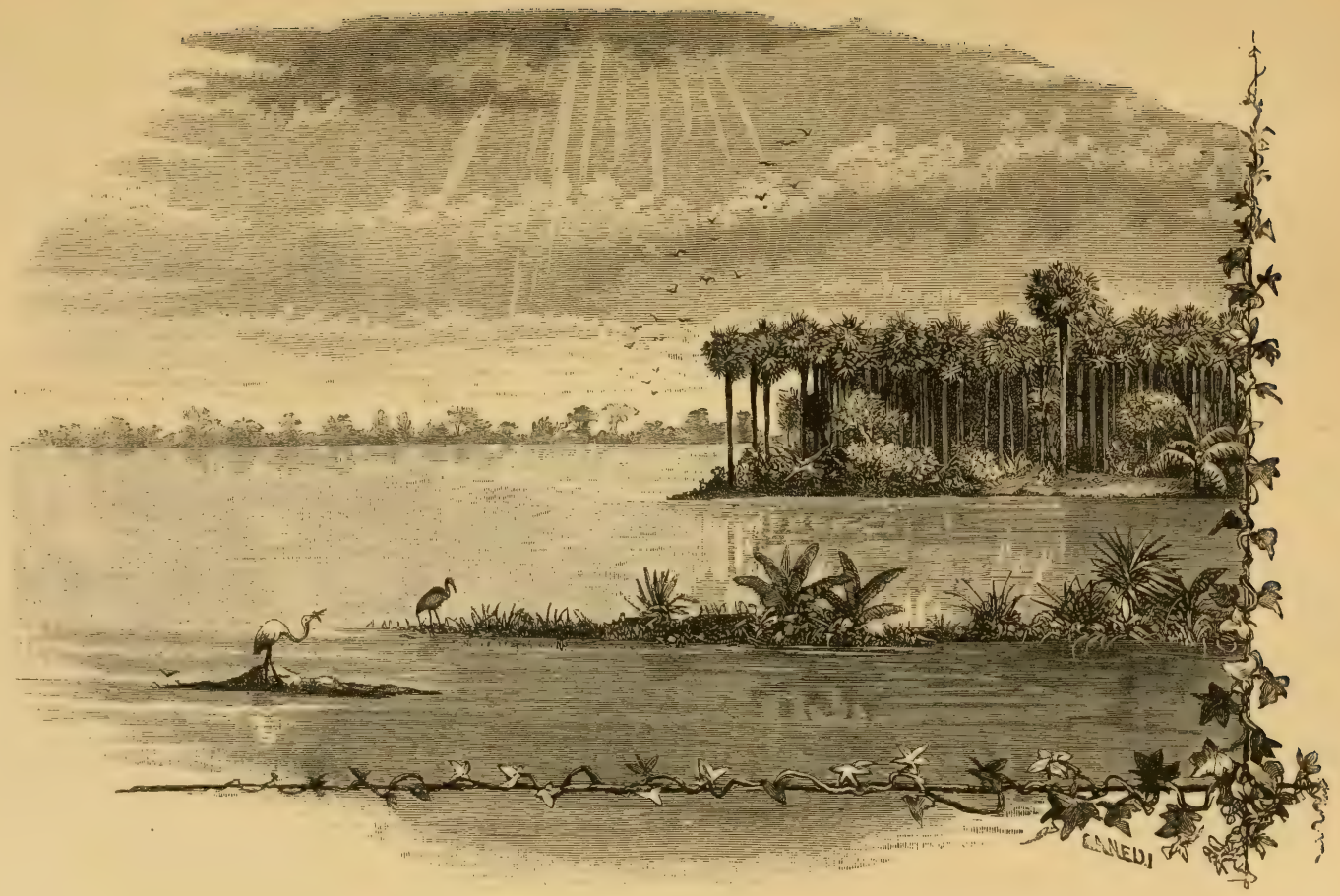
Plus haut reparaissent les bois de sycomores, et c'est sous l'un d'eux que tout à coup se révèle à nous le frais village de Marfano.

Nous y couchons, et le lendemain nous reprenons notre voyage.

Mais ici l'aspect n'est plus le même : des deux côtés, c'est le désert, c'est-à-dire des steppes immenses inhabitées et sans eau, mais couvertes d'herbes plus ou moins hautes, plantées d'arbres trop espacés généralement pour former des forêts, peuplées de gibier et parcourues par quelques nomades, Somalis, Gallas et Waboni, chasseurs ou voleurs.

Là, dans une halte que nous nous accordons pour courir après un troupeau d'antilopes, nous faisons la rencontre de deux Somalis du docteur Peters, deux courriers qu'il envoie à la côte. Déjà, à Golbanti, un chasseur galla, qui revenait des parages où se trouvait le voyageur allemand, nous avait dit qu'il avait dû se battre à cause d'un différend survenu entre sa caravane et ses voisins, mais qu'il était sorti de l'affaire sain et sauf. Ces deux hommes confirment la nouvelle et ajoutent que l'expédition a quitté Odo Boro-Rova, sur le fleuve, pour se porter à l'ouest, vers une direction lointaine et inconnue. Le but est évidemment d'atteindre le Nyanza et les pays qu'il baigne.

Voici Mikohéni, le premier village de Ngatana, pays fertile, cultivé et peuplé. Rien d'intéressant comme ces petits villages qui s'étalent librement à l'ombre des sycomores et des bananiers, et comme la vie y paraît simple, bonne, primitive, exempte de ce surmenage énervant qu'amènent les excès de notre civilisation faussée! Ici personne ne se pend, quoiqu'on ne manque point de cordes; personne ne se noie, quoique l'eau coule à pleins bords; personne ne devient fou furieux,



L'entrée du Tana dans le lac Shaka-Babu.

personne ne découpe le cadavre de son prochain pour en cacher les restes dans une malle, personne ne meurt de faim, personne ne souffre du *delirium tremens*. Une chose manque : la vérité religieuse. Mais que ces pauvres bonnes gens gardent le reste, ils sont heureux!

A Mikohéni par exemple, où nous venons de descendre,

Deux hérons.

que voulez-vous de mieux que ces visages largement épanouis? Aujourd'hui tout le monde est en fête, et il est visible que la question sociale ne préoccupe ici personne. Quand nous demandons la cause de tout ce mouvement : « C'est que mon plus petit se marie, » répond une vieille, toute luisante d'huile et de bonheur. En Europe, quand on procède à cet acte important, on danse. Eh bien! il en est de même en Asie, en Amérique et en Océanie, il en est de même en Afrique : ce qui suffirait déjà pour établir une différence remarquable entre l'homme et le singe, lequel se marie sans danser.

Mais, avant tout, il faut se mettre en grande toilette, et dans

ce Bas et Moyen Fleuve il n'y a pas de grande toilette sans ocre rouge. Cet article est importé par les Swahilis, et nous-mêmes, si vous vous en souvenez, en avons soixante livres en réserve, non pour notre toilette, mais pour celle de nos paroissiens. On prend donc cet ocre, on le délaye avec de l'huile dans de petits vases en terre, on le broie, on le mêle, on lui donne la consistance voulue. Ce sont des femmes qui font cette préparation ; mais pendant qu'elles opèrent, d'autres se tiennent autour d'elles, chantant des refrains spéciaux et battant la terre en mesure avec une calebasse. La fête venue, hommes, femmes et enfants, de la plante des pieds à la pointe des cheveux, tout le monde se peint ; et c'est vraiment une vue étrange que celle d'un être humain ainsi transfiguré, rouge, reluisant, flambant. Mais que dire de toute une troupe se trémoussant au grand soleil dans une ronde homérique ?

Chacun pour la circonstance s'est mis autour des reins ce qu'il a de mieux en fait de linge, aux pieds des anneaux de cuivre rouge, aux poignets des bracelets, au cou des ornements de toute sorte : colliers de perles fines, colliers de coquillages, colliers de menue monnaie, insignes, broderies, pandeloques. Quand tout est prêt, il ne reste plus qu'à danser.

Alors les femmes se réunissent en un groupe compact, debout, les mains levées au-dessus de la tête, frappant en cadence et chantant, pendant que deux ou trois autres, accroupies, battent la mesure contre terre avec d'énormes calebasses vides. Au centre du groupe, la mariée. De leur côté, les hommes, conduits par un chorège et se tenant l'un l'autre par un bout de leur pagne, la tête ornée de plumes ou de fleurs plantées dans les tresses de leurs cheveux, un long bâton en main, se mettent en mouvement, décrivent un long cercle et passent en file l'un derrière l'autre devant les groupes des chanteuses, frappant du pied la terre avec un ensemble et une énergie formidables, renversant la tête, jetant en avant

une poitrine énorme, luttant à qui fera, sans perdre la mesure et, j'ajouterai, la décence, les contorsions les plus extraordi-

Dame pokomote en toilette.

naires. Un troisième groupe est là. Hélas! c'est celui de la toute petite jeunesse et de l'extrême décrépitude, qui, ne pouvant pas encore ou ne pouvant déjà plus, regarde, bouche

ouverte et regards mouillés, avec une expression étrange de bonheur et de mélancolie!

Voilà la danse du Tana : si elle vous va, lecteurs, nous avons encore du rouge...

Mais n'en rions pas. Nous aussi, gens à peau blanche, n'avons-nous pas passé par là? Le goût de la parure et des ornements est universel. On le constate à toutes les époques, sous toutes les latitudes, dans toute la famille humaine, en tout sexe et à tout âge, parmi les contemporains du mammouth comme au pied de la tour Eiffel. Dans les tombeaux et les cavernes où dorment depuis des siècles les hommes qui nous ont précédés sur le sol européen, on retrouve des pandeloques en ivoire, des colliers de coquillages, des incisives d'ours, de tigres, d'hyènes, des griffes de fauves qu'on enfilait et qu'on portait au cou : c'était la mode alors au pays d'Europe, c'est la mode au pays d'Afrique.

Aussi nous avait-on bien recommandé, puisqu'on ne pouvait absolument pas nous empêcher de faire ce voyage, de prendre de force, et sans jamais rien donner, pirogues et pagayeurs. C'était l'usage. Inutile de dire que nous nous sommes bien gardé de suivre ce procédé, aussi peu commode du reste que peu honnête, et c'est pourquoi nous passons partout en ne distribuant que des sourires, des poignées de mains et des bonjours affectueux, où d'autres se sont crus obligés d'employer les gros mots, les menaces, les coups de pied, le bâton et le revolver. Mais il est juste de dire aussi que nous avons d'excellents avocats : le vieux sorcier Babuya, par exemple, son oncle et ses deux garçons. Ainsi nous avons trouvé, je ne sais plus où, un individu nommé Iribay, qui a voulu se mettre à notre service et que nous avons engagé. A Muina, nous passons par son village. Aussitôt qu'il est signalé, son père accourt, sa mère aussi, son grand frère, ses petites sœurs, ses oncles, ses tantes, ses neveux, ses nièces,

ses cousins, ses cousines, sa malheureuse fiancée, dont les pleurs, gros comme des pois, glissent sur la teinture rouge dont toute sa personne est ornée :

« Ah! pauvre Iribay, où es-tu tombé? »

A cette exclamation lamentable, de nos cinq pirogues sort en réponse un formidable éclat de rire. Et quand le calme s'est à peu près rétabli, nos hommes expliquent tous ensemble comme quoi il faut être bête à manger de l'herbe pour ne pas savoir que l'Europe est un grand village, dont les différents quartiers sont habités par différentes tribus. Et de même qu'ici il y a, par exemple, les Somalis qui sont des brigands, et les Wa-Pokomo qui sont de braves gens, de même en Europe il y a des civilisés et des sauvages.

« Quant à ceux-ci, ajoute solennellement Babuya en nous montrant d'un air protecteur, sauf leur peau qui est très belle, leur linge qui est beaucoup trop long, et leur coiffure qui est ridicule, on dirait de vrais Pokomos... Votre Iribay? Mais ne voyez-vous pas qu'il est déjà devenu gros et gras comme un bourdon? De sorte que... »

Ce dernier argument est une allusion bienveillante aux longues conservations que nous avons tous les jours avec le vieux sorcier et aux interrogatoires malins qu'il nous fait subir. Il est évident que nous sommes étudiés : nous le sentons, et agissons en conséquence.

Nos ancêtres, eux aussi, aimaient à peindre leur corps et à se tatouer. « Mettez-lui dans la main ces couleurs pour se peindre, afin qu'il brille d'un beau rouge au pays des âmes, » dit Schiller dans le chant funèbre de Nadœsis[1]. Et c'est la seule manière d'expliquer la présence dans les cavernes anciennement habitées de matières colorantes, comme l'ocre et le bleu. En d'autres termes, quelle différence y a-t-il entre les tribus de

[1] Cité par M. de Nadaillac.

la Seine et celles du Tana? C'est sans doute, répondraient nos Wa-Pokomo, que chez les Séquanais les bons usages s'en vont. Mais attendez : ils ont commencé par le rouge, ils y reviendront.

Il nous faut un jour entier pour remonter tout le Ngatana : c'est le dernier pays qui ait accepté autrefois le pavillon du sultan de Zanzibar, et aujourd'hui celui du sultan de Wito.

Au-dessus, c'est-à-dire à partir du Muina, plus de drapeau flottant sur les villages, plus de tributs, plus de réquisitions, plus de corvées, liberté pour les indigènes d'habiter où ils veulent, quoique en fait ils demeurent presque toujours sur la rive droite afin de mettre le fleuve entre eux et les Somalis. Dès lors aussi le caractère n'est plus le même, et tandis que les *Malatini* (habitants d'en bas) paraissent de longue date façonnés à toutes les servitudes, les indigènes du Moyen et du Haut Fleuve savent se défendre contre l'invasion et l'oppression.

Quant au pays même de Muina, il offre un autre contraste avec ceux que nous venons de quitter : les rives, plus élevées, sont aussi plus désertes ; les arbres ont une plus maigre apparence ; les habitants sont plus rares. A onze heures, nous arrivons à Munyuni (au sel), où nous sommes bien reçus par le chef du pays, homme sans prétention, que nous trouvons occupé à faire un panier de pêche à l'ombre d'un arbre.

Du reste, il devient de plus en plus clair que tous les épouvantails qu'agitaient devant nous les Swahilis de Wito, de Kau et d'ailleurs, étaient destinés à nous empêcher de remonter le fleuve. Ils ne veulent pas, — l'un d'eux nous le disait d'ailleurs naïvement, — que les Européens voient de trop près ce qui se passe par là.

« Autrefois, ajoutait-il, nous pouvions faire chez les Wa-Pokomo tout ce que nous voulions. Eh bien! aujourd'hui, si l'on veut des pirogues, des pagayeurs, des guides, des vivres, savez-vous que ces sauvages commencent à demander qu'on les paye? »

Danse pokomote.

« Manges-tu du cochon? me demandait hier Babuya.

— Certainement.

— Alors tu n'es pas musulman?

— Non.

— Ah! tant mieux. Car si tu avais été musulman... Mais comme cela tu manges du cochon?

— Mais oui.

— Alors le musulman t'appelle *Kafiri,* tout comme moi?

— C'est possible. Mais je réponds au musulman que le *Kafiri,* c'est lui. Car, Babuya, en disant que Dieu a créé de mauvaises bêtes, le musulman insulte Dieu. En disant que Dieu lui permet de voler les hommes de l'intérieur, de les faire travailler comme des ânes et de les vendre comme des chèvres, le musulman insulte Dieu. En disant que Dieu l'autorise à vivre comme un vieux buffle avec son troupeau de bufflonnes, le musulman insulte Dieu.

— C'est exactement ce que nous disons : la viande est la la viande... Tu manges aussi de l'hippopotame?

— Oui.

— Et du crocodile?

— Il n'y a pas de mal à cela.

— Et si la bête est égorgée, tu la manges?

— Oui.

— Si elle est tuée sans avoir été égorgée, tu la manges?

— Oui.

— Et si elle est crevée de crevaison, tu la manges?

— Hum!... Dame... Si elle sent fort... fort...

— C'est curieux comme vous êtes déjà civilisés! Vous mangez tout comme nous, Wa-Pokomo : le cochon, le crocodile, les lézards, la viande égorgée, la viande tuée, la viande morte. Tout comme nous!... Et dans ton pays il y a aussi un fleuve?

— Il y en a plus de cent.

— Est-ce que ta mère a une pirogue? »

Ici je deviens tout perplexe; car enfin, il n'y a pas à dire, ma mère n'a pas de pirogue. J'avise Séliman et lui dis bien haut de veiller à ce que le bouillon ne sente pas la fumée; ce qui détermine Babuya, oubliant la pirogue, à me faire une autre question :

« On plante beaucoup de riz chez toi?

— Non.

— Ah! c'est un triste pays. Qu'est-ce qu'on peut manger? du maïs?

— Ni riz, ni maïs. Il y en a bien; mais on n'en veut pas. On a d'autres grains bien meilleurs, et des légumes, et des fruits, et du lait, et de grands troupeaux de toutes sortes de bêtes...

— C'est égal, quand on n'a pas de riz... A propos, est-ce que le sultan des blancs est encore un Arabe?

— Un Arabe?

— Oui. Ce sont les musulmans qui nous l'ont dit.

— Jamais le sultan des blancs ne fut un Arabe! D'abord, chez les blancs, il y a plusieurs sultans; chaque tribu a le sien. Et le moindre de tous, s'il voulait, se ferait laver les pieds par tous les sultans des blancs.

— Vrai?... Mais d'où viennent les Arabes? »

Excellente question qui me permet d'entamer un long monologue où j'explique l'existence de Dieu, la création du monde, l'origine de l'homme, la dispersion des peuples qui ne furent d'abord qu'une famille ayant la même croyance et le même culte, mais dont plusieurs descendants, en s'éloignant peu à peu de leur berceau, ont oublié bien des choses.

« Et c'est précisément pour les rappeler, dis-je en finissant, que nous, nous venons aujourd'hui sur ton fleuve. »

Le vieux sorcier a écouté avec beaucoup d'intérêt. J'attends sa réplique.

« C'est bien aimable à toi, dit-il, d'avouer que ta mère et la mienne, au fond, sont deux sœurs. Moi, je n'en sais rien. Quant

à Dieu, qui existe et qui nous voit, ceci est vrai. Maintenant pour ce qui est de mourir, les Wa-Pokomo meurent aussi ; et sous ce rapport, c'est encore exactement comme vous. Seulement nous, Dieu nous aime beaucoup : une fois morts, il nous laisse complètement tranquilles, et nous ne revenons jamais...

— Mais, dis-je, si un Pokomo fait de grands crimes et meurt en cet état, qu'est-ce que Dieu en fait?

— Je n'en sais rien : que veux-tu qu'il en fasse?

— Ainsi après la mort il n'y a pas de différence entre un Pokomo qui n'a jamais fait que du bien et un Pokomo qui a tué son père et sa mère?

— Ah! fait le vieux Babuya en me lançant un regard de ses petits yeux pointus, je voudrais voir un de mes enfants qui tuerait son père et sa mère ! »

Et la conversation continue ainsi, à travers la philosophie, l'économie politique et sociale, la théologie, c'est-à-dire à travers le catéchisme, qui est tout cela.

Nous en étions là de notre conversation, lorsque soudain Séliman vient y couper court.

« Mon frère Acheul l'a tué grosse *canaille !*

— Comment! fait Monseigneur épouvanté.

— Ah! ma Seigneu, reprend le vieux cuisinier tout triste, moi n'a pas conné que vous mange point la canaille,... et moi l'a fait soupe avec. »

On court à la marmite, où l'on découvre aussitôt les formes d'un magnifique canard. Et comme Séliman avait trouvé des œufs dans le corps de la bête, il avait jugé que c'était une « féminelle », et par conséquent une « canaille » !

Aujourd'hui samedi, 14 décembre, Babuya se lève tout rayonnant : c'est que nous devons arriver à Ndéra, son illustre pays. Mais il pense que l'on ne peut y paraître décemment sans nous faire annoncer au préalable aux deux chefs qui le gouvernent et qu'il appelle modestement sultans. Il demande en

conséquence à prendre les devants pour les prévenir de notre arrivée, leur dire qui nous sommes et « leur mettre en tête de bonnes pensées ». L'idée n'est pas mauvaise, et Babuya s'en va.

Ce pays de Ndéra, dont on nous a beaucoup parlé sur le fleuve, présente en effet un aspect caractéristique : il est plus fertile que les autres, plus travaillé et plus habité ; la population paraît industrieuse, devient facilement familière, a visiblement une haute idée d'elle-même, professe un mépris profond pour les Malatini, ou Wa-Pokomo d'en bas, avec lesquels elle ne s'allie jamais par mariages, se déclare indépendante et professe ne rien craindre ni des Somalis, ni des Swahilis, ni des Arabes. Hommes et femmes sont bien habillés, usent peu de rouge, portent des ornements de bon goût. On devine partout un air d'aisance. Les enfants, hardis comme des pierrots, mais beaucoup moins vêtus, nous entourent toute la journée, pendant que se renouvelle la foule des jeunes, des entre-deux et des vieux. Nous nous sommes promis de pousser la patience jusqu'aux limites extrêmes, et jamais résolution ne fut plus pratique. Qu'on se figure une procession de petits enfants venant l'un après l'autre, après révérence, nous prendre par le menton et nous débiter ce discours soigneusement préparé :

« Mon vieux, je te dis ceci, que je désire une chaînette, une clochette et un miroir. »

Le pire de l'affaire, c'est qu'il est presque impossible de résister à tant de gentillesses; on se sent touché, on donne, et la provision s'épuise. Mais il faut ajouter que chacun revient bientôt après apporter aussi son cadeau : une mangue un ananas, un peu de farine, un poulet...

Quant aux cultures régulières, on trouve du maïs, des haricots, des patates, la canne à sucre, la banane, des citrouilles, de grosses calebasses, un peu de riz, presque pas de sorgho ni de manioc. Quelques manguiers commencent à ombrager les champs. On plante aussi du tabac qu'on prépare, qu'on chique,

qu'on prise, et un peu de ricin dont on extrait l'huile pour se frotter la peau. Toutes ces plantations bordent le fleuve; mais comme les détours en sont ici particulièrement nombreux, les terres cultivables sont en grande quantité, et beaucoup restent encore inoccupées.

Çà et là, dans la plaine, s'élancent des arbres élégants, qui rappellent à s'y méprendre, par le port et le feuillage, nos trembles d'Europe. Ailleurs se dressent des forêts vierges aux arbres droits, pressés l'un contre l'autre, superbes : on a ici l'esprit de les respecter dans le but d'utiliser les plus belles pièces pour en faire des pirogues. En dessous, c'est ici un tapis d'herbes vertes; là, un sol couvert de feuilles sèches que jamais ne touchent les rayons du soleil; plus loin, un sous-bois épais formé d'arbustes ou de jeunes dattiers sauvages. Une ombre intense, une fraîcheur pénétrante, un silence mystérieux, une solitude immense. On s'engage sous ce couvert d'épaisse verdure, on marche, on avance, on s'oublie; mais bientôt des cris d'oiseaux inconnus qu'on ne voit pas, mais qui, eux, vous ont aperçus, des bandes de singes qui se poursuivent, parfois un troupeau de buffles qui passent en froissant les broussailles, des traces d'éléphants ou de rhinocéros vous rappellent tout à coup que vous êtes au centre de l'Afrique et que, si vous n'avez pas à craindre les pièges à loups des chasses gardées de votre pays, vous pourriez courir en vos promenades solitaires d'autres dangers qui les valent.

Ces forêts, ou restes de forêts, s'élèvent au bord du fleuve, au nombre de cinq ou six peut-être, dans le Ndéra. Mais à mesure qu'on avance dans les terres, à droite comme à gauche, les arbres deviennent plus petits, plus maigres, plus tordus, plus rares, et bientôt vous vous retrouvez dans ces grandes solitudes herbeuses, entrecoupées de bois, où les troupeaux de bêtes paissent librement comme en leurs domaines réservés.

La tentation est trop forte pour le F. Acheul, et, dès le pre-

mier jour, guidés par les deux fils de Babuya, ses amis, il part en expédition et rentre quelques heures après avec deux grandes antilopes, quatre pélicans, et je ne sais combien de « canailles ». Quel coup! Rien que cela suffirait pour nous gagner les faveurs populaires; car il est bien entendu que ces victuailles sont immédiatement débitées au camp et distribuées à tout le village de Toloni (littéralement : « Aux grandes herbes »), près duquel nous avons dressé nos tentes, et dont le grand sorcier Babuya est le chef respecté.

La viande! la viande! On ne peut imaginer quelle faim de viande ont tous ces Wa-Pokomo. Avez-vous assisté, dans les jours d'automne, à ces foires populaires de certaines villes de France? C'est le soir. Les tentes, les cirques, les baraques des marchands, les étalages de toutes sortes, en pleins champs; une foule compacte d'hommes, de femmes et d'enfants causant, riant, discutant, circulant; des types étranges venus de partout; de grands feux, tout pleins de joie, près desquels grillent, rôtissent et brûlent des monceaux de viande sur des monceaux de bois; une odeur immense de cuisine en plein air; des rondes ici, là des concerts, et plus loin des cris; des éclats de voix, des rires prolongés, des aspirations gloutonnes, un débordement de vie sauvage où l'atavisme reprend ses droits : c'est la foire populaire, et c'est notre campement, avec cette différence seulement que les paysans d'alentour ce sont eux, et les bohémiens c'est nous.

Le lendemain, changement de scène. Nous apprenons que le premier sultan de Ndéra, Nifé, est parti depuis quelques jours : il a pris sa pirogue, son fusil, sa femme et son fils, et s'en est allé dans le haut fleuve chercher de l'ivoire. Quand reviendra-t-il? Nul ne le sait.

Que faire? A sa place nous avons le vice-président Balisawa-Didda : on dit qu'il est loin de valoir son illustre premier; mais, tel qu'il est, il faut le prendre. Voici donc qu'il nous

Les canards.

arrive, drapé sans prétention dans un linge sale, l'air souriant, la bouche de travers, une chique de tabac contre l'unique molaire qui orne sa mâchoire de gauche. Saluts, compliments et cadeaux réciproques. Mais lorsque nous cherchons à parler affaires, tous les arguments de Balisa reviennent à ce refrain :

« On ne traite pas chose sérieuse aux champs; venez à la capitale du Ndéra, venez à Kozi, et nous parlerons. »

En conséquence, nous nous transportons le jour suivant à Kozi, les uns par terre à travers champs cultivés et forêt vierge, les autres par eau en suivant les longs détours du fleuve, où cinq ou six villages les saluent gracieusement au passage. Et nous voilà dans la capitale.

C'est un village d'environ cent cinquante ou deux cents cases, important pour ces pays peu habités, sur la rive droite, adossé à une forêt et fortifié d'une estacade solide en vue des attaques des Somalis. Tout au bout, une grande case sert de dortoir aux enfants; une sorte de hangar, près duquel on creuse en ce moment une longue pirogue, réunit les jeunes gens et les hommes; sous un autre toit de feuilles de palmier, supporté par des poteaux, s'assemblent les anciens : c'est un endroit réservé. Enfin, devant le fleuve, un espace assez large, où sèchent depuis plusieurs mois une dizaine de têtes de buffles, nous est offert pour dresser nos tentes et établir notre campement. La population, travaillée par Babuya et sous l'influence de la renommée conquise par les clochettes, les chaînettes, les miroirs, les hameçons, les boutons, les mouchoirs et les quartiers d'antilopes, la population nous est visiblement sympathique. Toute la journée, les visites se renouvellent, les cadeaux affluent, les invitations se succèdent; soir et matin les enfants viennent nous chercher pour faire la tournée du village et voir les malades. Les jeunes gens composent surtout la compagnie du F. Acheul, qu'ils pressent d'aller tuer des antilopes aux beaux endroits qu'ils lui montreront. Pour moi,

on m'a fait l'honneur de m'admettre au conseil des anciens, au sénat : ce qui jamais ne me serait arrivé dans ma patrie. Et quant à Mgr de Courmont, considéré comme le grand des grands, il réunit de son côté une société choisie qui ne le quitte jamais. C'est à lui que cette confidence est faite :

« A Ndéra, la loi ne permet à aucun étranger de se fixer dans le pays. Autrefois les Arabes sont venus pour mettre ici leur pavillon, les Swahilis sont venus, des Européens même sont venus : on n'a voulu de personne. Mais maintenant voilà que vous venez, et tous les avis sont changés. Restez avec nous. »

Le soir de ces ouvertures, Balisa vient me prendre, me conduit dans sa case, me présente Mme Balisa, introduit son confident Komoro, me fait asseoir, prend une chique, tousse, crache, se gratte le bout du nez : signes adoptés par toute l'espèce humaine pour annoncer qu'on va produire quelque chose de peu commun.

« C'est ici la grande ville de Kozi, » soupire à la fin Balisa.

Je réponds que là-dessus je suis de son avis.

« Et c'est moi le chef, ajoute-t-il, puisque l'autre n'est pas là. Tout ce que tu veux, il faut me le demander; tout ce que tu pénses, il faut me le dire. De quelle tribu es-tu?

— Nous sommes Français.

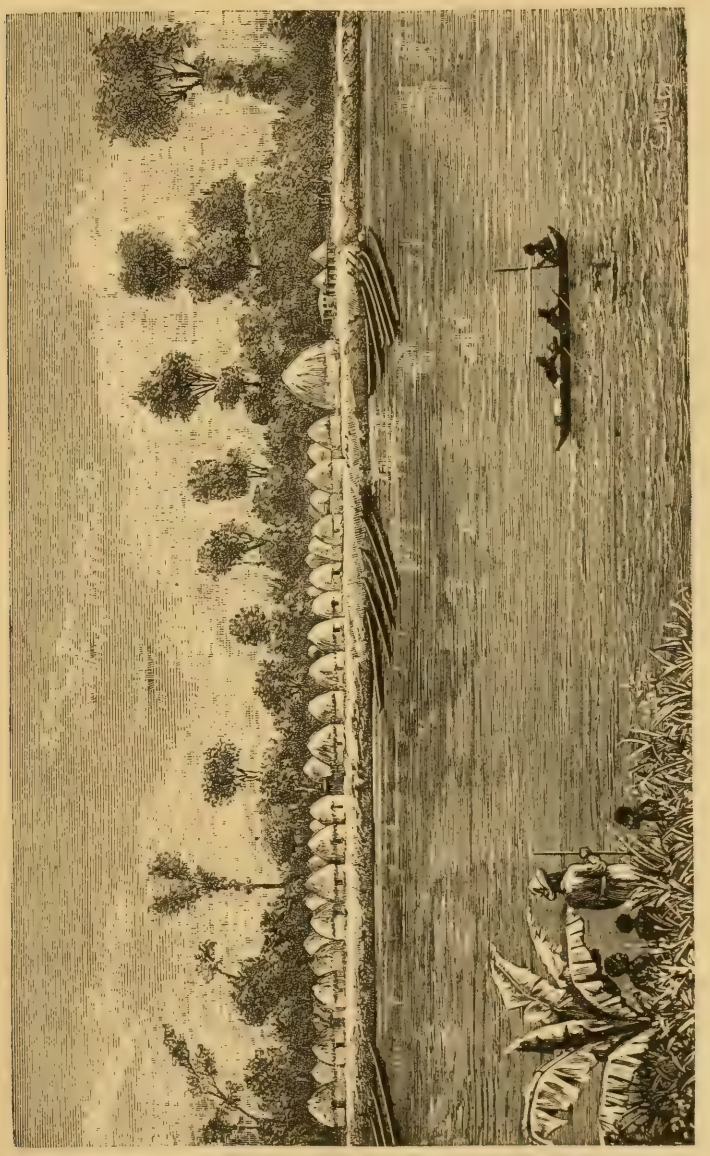
— Farança. Jusqu'à présent, nous n'avions vu que deux Datchi (Allemands), qui nous ont envoyé des coups de pistolet qui tourne, et un Ngreza (Anglais), qui nous a donné de l'argent. Toi, qu'est-ce que tu apportes?

— Nous, nous voyageons. Figure-toi que des Wa-Pokomo viennent chez nous pour nous voir et nous montrer ce qu'ils ont de bon, comme des bananes, par exemple; eh bien! c'est ainsi que nous, nous venons chez les Wa-Pokomo.

— C'est ton gouvernement qui t'envoie?

— Non. Nous sommes venus de nous-mêmes. Nous avons

lu que sur un fleuve de ce pays il y a de braves gens, et nous nous sommes dit : « Allons les voir, et s'ils veulent que



Kozi.

« nous leur apprenions tout ce que nous savons, nous reste-
« rons chez eux. »

— Tu as un pavillon ?

— Notre tribu a certainement un pavillon, et pour un pavillon, c'est un beau pavillon. Mais nous, ce n'est pas notre affaire de planter des drapeaux dans le monde.

— Écoute. Nous apprenons tous les jours du nouveau. Une année on nous dit : Cette eau qui coule est aux Arabes; une autre année on nous dit : Non, elle est aux Swahilis. Dernièrement on a dit : Maintenant elle est aux Allemands; d'autres ont dit : Elle est aux Anglais. Et vous, qu'est-ce que vous en pensez, de cette eau; car, nous, pauvres Wa-Pokomo, nous ne savons à quoi nous en tenir : d'autant que les Gallas disent aussi que cette eau leur appartient, et les Somalis, à leur tour, affirment qu'elle est à eux... Et vous?

— Nous, nous pensons que cette eau qui coule est un chemin que Dieu a fait; c'est lui qui l'a ouvert, et tous ses enfants ont le droit d'y passer. Quant aux rives, elles appartiennent à celui qui les cultive.

— Et si moi j'allais dans ton pays?

— Ah! si tu venais! Ma mère tuerait un bœuf et ferait une poêle de bouillie grande comme ta case.

— Tu achètes de l'ivoire?

— Non.

— Ah! tu n'as pas de quoi?

— Ce n'est pas notre affaire. Notre affaire à nous, — écoute-moi bien, Balisa, car je ne suis ni Arabe, ni Swahili, ni Somali : ce que je dis, c'est juste ce que je pense. Mon cœur est ouvert tout grand, et je veux que tu voies ce qu'il y a au fond. — Notre affaire à nous, la voici. Nous sommes des blancs, mais il y a des blancs de plus d'une sorte : il y en a qui voyagent pour voir et raconter ensuite à leurs frères ce qu'ils ont vu, cela les amuse; il y en a qui voyagent pour chasser, cela les intéresse; il y en a qui voyagent pour faire du commerce, cela les enrichit; et il y en a enfin qui voyagent pour instruire les noirs et leur faire du bien : or ceci, Balisa, c'est notre métier.

« Les Wa-Pokomo sont bons et intelligents, mais il y a beaucoup de choses qu'ils ne connaissent pas et que nous connaissons; s'ils les savaient, ils seraient encore meilleurs. Nous venons les leur apprendre. S'ils nous désirent, nous resterons avec eux; s'ils ne nous veulent pas, nous irons ailleurs, et ils

Deux pélicans.

ne nous auront point, et ils n'apprendront rien, et leur pays deviendra ce qu'il pourra. Regarde au sud. Toutes les tribus de par là nous connaissent; nous avons bâti dans bien des endroits, mais non partout, et celles où ne sommes point encore établis nous appellent à grands cris. Nous soignons leurs malades, nous leur apprenons à écrire leurs pensées et à lire celles des autres, nous instruisons tout le monde, nous montrons la manière de faire toutes sortes de travaux; par-dessus tout, nous enseignons le moyen d'être heureux pendant

la vie, et d'aller au ciel après la mort. Voilà notre affaire, voilà le fond de mon cœur.

— Tout ce que tu viens de dire, reprit Balisa, on me l'avait dit. Tes discours se suivent bien; on n'y voit ni contradiction, ni différence, ni embarras. C'est une preuve que tu penses comme tu parles. Eh bien! écoute-moi à mon tour, car je ne suis ni Arabe, ni Swahili, ni Somali : ce que je dis, c'est ce que je crois. Mon cœur est ouvert tout grand, et je veux que tu voies ce qu'il y a au fond. Nous sommes tous comme cela, nous autres, Wa-Pokomo. Eh bien! tu devrais rester avec nous pour planter des bananiers. Tu bâtirais ta case, tu ferais partie du conseil, tu nous aiderais à repousser les Somalis, tu ferais venir de beaux linges, et quand tu tuerais une antilope, tu m'en donnerais la moitié.

« Ainsi chaque chose resterait à sa place. Car n'as-tu pas remarqué que les poissons n'habitent que dans l'eau; que les oiseaux gagnent leur nourriture par les champs; que les singes friponnent partout; que les Swahilis font le commerce; que les Gallas ont des troupeaux; que les Waboni vivent de chasse? Dieu l'a voulu ainsi. Eh bien! nous, Wa-Pokomo, Dieu nous a faits pour travailler la terre. Vous, Dieu vous a faits pour lire, as-tu dit, c'est bien; mais moi, jamais je ne pourrai lire : Dieu ne l'a pas voulu. Jamais! jamais! »

Voilà en effet le fond du sac de Balisa, ou, si l'on veut, voilà le fond de son cœur : « Jamais je ne pourrai lire! » Aussi, dès qu'il a lâché cette grosse difficulté, éprouve-t-il le besoin de s'essuyer le front et de cracher par-dessus l'épaule de Mme Balisa, qui, accroupie en travers de la porte, prodigue ses soins maternels à son petit dernier. Je mets en mouvement tous les ressorts de l'art oratoire à ma disposition pour convaincre et persuader mon honorable préopinant que nous ne voulons rien imposer; que ceux qui désirent venir à notre tente ou à notre case pour travailler, causer, rire, jouer, lire

A Ndéra.

et apprendre tout ce que nous savons, peuvent y venir en toute liberté et s'en aller de même.

C'est ce que les enfants et les jeunes gens de Kozi font tous les jours, et parmi eux il n'en est pas de plus fidèle que son propre fils, Koya, qui nous suit partout et qui lit déjà. Mais le vieux mord sa chique en répétant de plus belle :

« Jamais je ne pourrai lire. »

Et il ajoute :

« Quant au reste, les habitants de Ndéra seraient tristes si vous nous quittiez maintenant pour ailleurs : vous ne trouverez pas un seul homme pour vous pagayer plus haut ni plus bas. Restez ici. La terre? on vous en donnera. Des planches pour bâtir à votre manière? prenez nos forêts. Des vivres? regardez nos champs. Seulement je suis Balisa, et Nifé est Nifé. Nifé n'est pas ici. Pendant que l'un de vous restera pour montrer que vous ne nous quittez pas, qu'un autre aille, s'il le veut, chercher Nifé. Si vous le trouvez, c'est bien; si vous ne le trouvez pas, c'est encore bien; car le conseil des anciens reste ici, et nous nous arrangerons.

« J'ai fini. Va dire toutes ces choses au grand maître, mais surtout n'oublie pas de le prévenir que je ne pourrai jamais lire, jamais! »

C'est égal, j'ai fait une lourde bévue en parlant de lecture à ce vice-président.

IV

Plus haut! — Les montagnes de Gwano. — Kina-Komba : une capitale peu avenante. — Ndura : la veillée dans la savane. — Zubaki. — Six pieds sous terre. — Noël!

Il y a cinq jours que nous sommes au Ndéra. Après études, observations, conversations, courses et pourparlers, la conclusion qui se dégage est celle-ci : de tous les pays que nous avons vus jusqu'ici sur le Tana, le Ndéra paraît le plus favorable pour l'installation d'une mission. La population nous désire, et elle y est relativement nombreuse ; mais le chef principal, Nifé, étant absent, il nous est difficile d'avoir en ce moment une décision claire et absolue. D'un autre côté, le P. Charles nous attend là-bas, à Kau ; nos provisions sont restreinte, nous ne devons pas perdre un moment. Allons voir encore vers le haut fleuve : peut-être y trouverons-nous Nifé, peut-être y aurons-nous l'occasion d'acheter d'autres pirogues, peut-être enfin y verrons-nous un pays plus avantageux.

Le jeudi 19 décembre, à six heures du matin, Mgr de Courmont et moi partions, avec deux pirogues, à la découverte ; le F. Acheul restait à Kozi, avec Omari et les enfants, chargé de maintenir les bonnes relations et de nous attendre. La veille et la nuit, j'avais été fort éprouvé par la fièvre, comme du reste je l'ai été bien souvent pendant ce voyage, depuis mon équipée du Canal avec le philosophe. Mais quand on est ma-

lade et qu'on dispose d'une pirogue, on n'a qu'à se coucher au fond, et tout est dit.

Au-dessus de Kozi, le pays de Ndéra reste très fertile et très beau, avec des forêts et d'assez nombreuses cultures; mais on n'y trouve plus de village.

Nous entrons à Gwano : la scène change. On nous avait dit que dans ce fortuné pays nous aurions des montagnes, et nous qui n'avions vu jusqu'ici que des plaines succédant à des plaines, sans même rencontrer dans tout ce parcours un caillou de la grosseur d'une noisette, nous aurions donc maintenant autre chose à voir, et nous nous sentions déjà tout heureux : des montagnes sur le bord du fleuve, de fraîches vallées, des cascatelles, une eau claire, un air pur.

Nous avançons toujours, et lorsque, finalement, nous demandons à nos pagayeurs où donc sont les sommets des montagnes de Gwano :

« Mais c'est tout cela! » répondent-ils en chœur, d'un air étonné de notre naïveté.

Et ils nous montrent ce que nous ne cessons de voir depuis deux heures : une berge sablonneuse et inculte, assez élevée pour n'être pas inondée lors des crues, mais trop peu en vérité pour mériter la pompeuse dénomination de montagnes!

Vers dix heures, nous faisons halte près d'un petit village d'esclaves marrons, qui ont fui la côte et sont venus s'établir ici. Au Ndéra il y a trois villages pareils, cachés dans les bois. Ces pauvres gens travaillent, plantent et récoltent, et tout cela du moins est pour eux. Vive la liberté!

Nous venions d'aborder ces « marrons », et nous parlions tranquillement avec eux, en attendant le déjeuner, lorsque tout à coup il nous est donné d'assister à une de ces « luttes pour l'existence » dont sont le théâtre sanglant, tout comme nos villes populeuses, ces grandes solitudes africaines. Nous parlions donc, quand soudain un bruit se fait entendre sur

l'autre rive, un bruit de quelqu'un qui vient de tomber à l'eau, qui se débat et qui se noie. Immédiatement chacun tourne la tête. Qu'est-ce? Un énorme crocodile qui emporte une antilope! La pauvre bête était venue du fond de la savane se désaltérer au fleuve. Mais l'ennemi l'y guettait dans les joncs, et aussitôt qu'elle a pris position, il la happe à la gorge, donne un coup

En pirogue.

de queue et disparaît dans un tourbillon. Puis une longue traînée de sang qui monte à la surface du fleuve, et c'est tout.

Ce district de Gwano est peu habité. Le sol est aussi moins fertile qu'ailleurs, et le paysage prend un aspect particulier. Il y a des forêts, mais les arbres n'ont plus cette opulente physionomie des terres grasses du Ndéra : le tronc est élancé, les branches déliées, le feuillage découpé, le port élégant, et quand par là-dessus des lianes jettent leurs merveilleuses tentures ou passent leurs cordes gracieuses, l'effet qu'obtient la nature, en mêlant ainsi dans une artistique harmonie les paysages de nos régions tempérées et ceux des contrées tropicales, n'est pas

sans un genre de beauté qui, sans guérir la fièvre, la fait parfois oublier.

Nous couchons à Makélé, capitale du Gwano, village d'environ cinquante cases et le plus élevé de tout le bas et moyen fleuve; il est bien à trois mètres au-dessus de l'eau.

Après Gwano, Kina-Komba.

Le pays est plus fertile, plus cultivé, plus habité; mais la population est ramassée presque tout entière en un seul point. Le limon reparaît sur les rives plantées de riz, de cannes à sucre et de bananiers. Les Wa-Pokomo sont aux champs; mais ici leur attitude n'a pas l'air engageant que nous avons remarqué plus bas. Au-dessus de Walini, pour la première fois nous sommes insultés et, par-dessus le marché, prévenus que nous ne serons pas reçus à la capitale. N'en voulons pas trop, néanmoins, à ces malappris; ils nous prennent pour ce que nous ne sommes pas, et leurs injures nous passent par-dessus la tête pour aller tomber ailleurs.

Cependant ladite capitale n'est plus qu'à une demi-heure, et de nos deux pirogues l'une est en retard. Nous nous arrêtons pour l'attendre, nous descendons à terre, ou plutôt nous y montons, et pendant que Monseigneur dit son chapelet sous un arbre, terrassé par la fièvre, je me laisse tomber dans un sillon de patates. Une heure après la pirogue retardataire nous rejoint, et nous nous décidons quand même à aller affronter le courroux de cette capitale peu commode qu'on veut nous interdire. C'est Kiaponi (littéralement : « A l'épreuve »), deux cent cinquante cases, l'un des plus forts villages que nous ayons vus. Le chef est absent, les anciens sont réunis sous leur hangar, les enfants garnissent la rive en colonne noire, serrée et silencieuse. C'est le moment de risquer notre entrée. La tête me fend, les yeux voient danser toutes les cases dans une ronde fantastique, les jambes s'effacent sous un corps brisé; mais le missionnaire est souvent obligé de faire bonne

Sous une feuille de palmier.

figure à la misère, pareil au petit Savoyard qui chante sur sa borne en essayant de sourire quand il aurait bonne envie de pleurer :

Danse, marmotte,
Danse encore un peu;
Danse, marmotte,
Pour l'amour de Dieu!

Pendant que Monseigneur surveille les pirogues, je m'avance donc vers le sénat, je m'assieds sur une tête de buffle, et personne ne me donnant la parole, je la prends; c'est pour dire qui nous sommes et qui nous ne sommes pas, que nous n'avons rien à demander à personne, que nous coucherons ici, et que demain nous continuerons notre promenade. Les figures ne tardent pas à perdre de leur morgue, et finalement, lorsque le lendemain nous partons, nous n'avons eu à nous plaindre que d'une chose : ayant voulu voir le lieutenant gouverneur, le président du pays étant absent, il nous est impossible de le découvrir. Tant mieux pour nous : c'était pour lui faire un cadeau.

Kinia-Komba nous avait été recommandé par M. Smith, de la compagnie anglaise, pour l'établissement d'une mission. Mais Ndéra nous paraît plus favorable.

Ici, près du village, nous trouvons un Allemand qui revient d'un voyage au Malalulu, dans le haut fleuve, où il était allé dans le but de demander de l'ivoire aux Wa-Pokomo et aux éléphants, et il avait en conséquence chargé sa pirogue d'étoffes et de verroteries pour les premiers, de balles et de fusils pour les autres. Hélas! arrivé à un passage difficile, ses pagayeurs se sont engagés dans des lianes épineuses, ont fait un mouvement de trop, et tout a sombré. Le pauvre homme est de retour depuis hier, malade, exténué, mais non découragé, puisqu'il fait déjà des plans pour entreprendre ici la culture du tabac. Et cependant une première fois il a fait naufrage à

l'entrée de Kipini, avec un boutre chargé pour l'expédition Peters; une deuxième fois, ici même, son cuisinier a mis par mégarde le feu dans sa case remplie d'armes, de barils de poudre, de cartouches et de provisions diverses pour la même entreprise; aujourd'hui, c'est sa pirogue qui chavire. On croit fermement qu'il est ensorcelé.

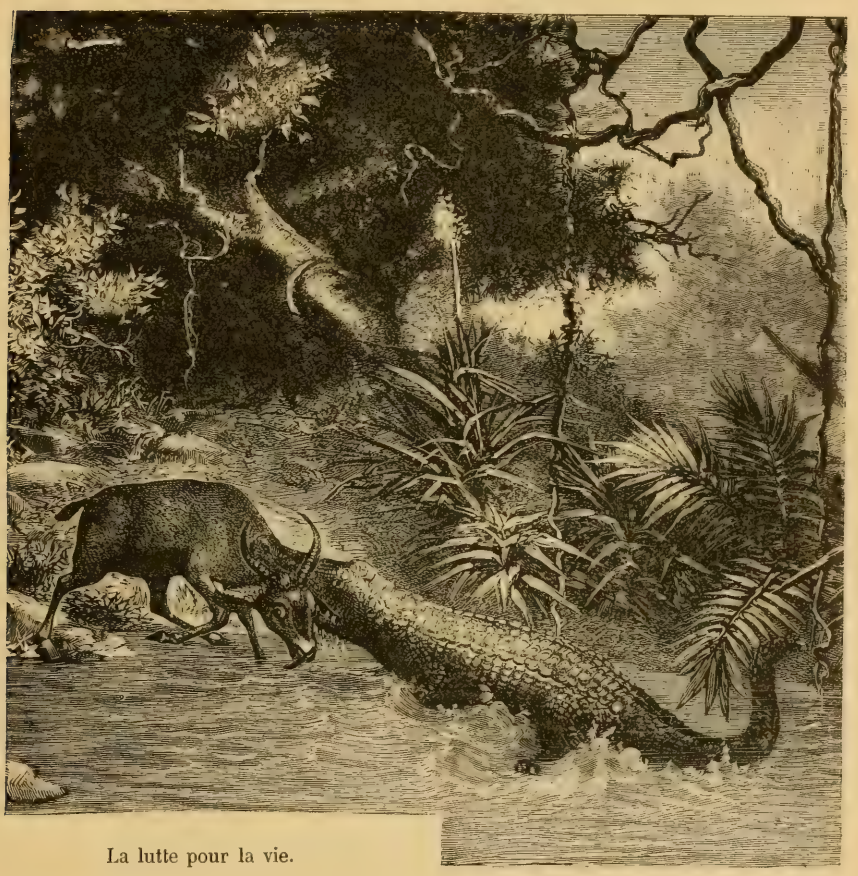
Partis à midi de Kiaponi, le principal village du Kina-Komba, nous allons coucher à Massalami, tranquille réunion de six cases, en face desquelles, sur l'autre rive, broutent en liberté les troupeaux d'antilopes et paraissent de temps à autre les éléphants. Le pays est abandonné par l'homme, la bête le prend.

Mais on se fatigue à la fin de tant de solitude. Que de pays perdu! Ici particulièrement, l'aspect du fleuve a quelque chose de désolé : peu ou point de forêts, des arbres rabougris sur les rives, des chicots dans le courant, et, çà et là, de grands troncs de palmiers desséchés, dépouillés de leurs têtes et tristes comme les colonnes d'un temple abattu.

Il est probable que ce massacre de palmiers est dû aux indigènes Wa-Pokomo ou Wa-Boni, qui, pour se procurer la sève du borassus, ce qu'on appelle le vin de palme, lui enlèvent la tête et creusent un peu le sommet du stipe en forme de réservoir, où ils vont puiser soir et matin. Nous avons bu de ce *tembo;* frais, il est douceâtre et peu agréable; fermenté, il est meilleur et très estimé sur tout le fleuve. On peut d'ailleurs en faire à volonté du vinaigre et de l'alcool. Dans l'Inde aussi, en Amérique, partout, on connaît cette propriété des palmiers de produire une liqueur fermentescible, et on l'utilise; seulement ailleurs on plante l'arbre, ici on le coupe!

Ndura, qui vient après Kina-Komba, est un pays maintenant désert, et qui cependant, par endroits du moins, est beau et fertile. Aussi des deux côtés du fleuve les troupeaux de bêtes abondent, et pour nous le rappeler, la tsé-tsé ne nous

laisse aucun repos. Il est remarquable, en effet, que cette célèbre mouche se trouve en cette partie de l'Afrique partout où les animaux sauvages vivent en grand nombre; elle disparaît quand ils disparaissent; quand ils reviennent, elle



La lutte pour la vie.

revient. Là où elle est, les animaux domestiques ne peuvent vivre ; mais si les buffles et les antilopes s'en vont devant l'homme et ses cultures, elle les suit, et le pays est délivré, et le bétail prospère. Cette observation s'appuie sur beaucoup de faits certains; je m'étonne de ne l'avoir trouvée mentionnée dans aucune des nombreuses études consacrées à ce terrible et célèbre diptère.

Nous allons ainsi toute la journée, cherchant un village, un homme, et ne rencontrant partout que de grandes herbes d'où s'élance un flamant rose, des marais bordés de papyrus ou de joncs odorants, parmi lesquels les buffles viennent se rouler avec volupté, des bosquets de sycomores, des palmiers doums, des dattiers sauvages, des acacias et, derrière, le désert infini.

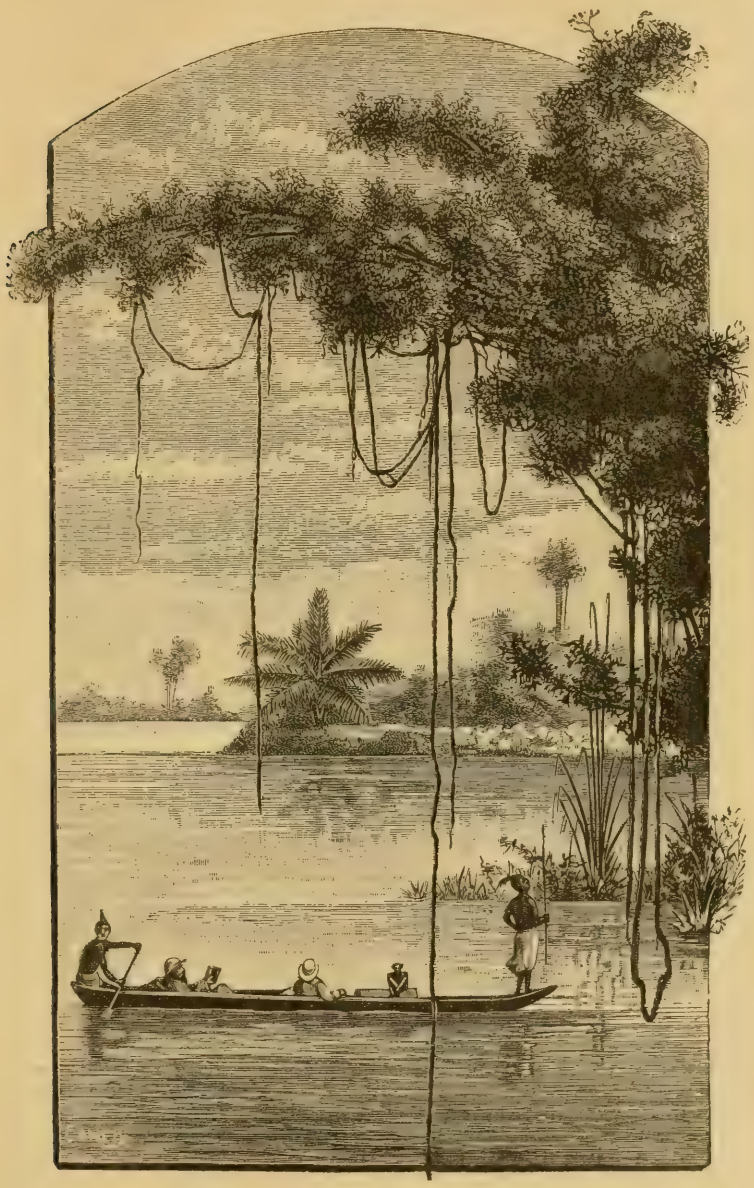
A la chute du jour, nous attachons nos pirogues à la rive, et au milieu de traces encore récentes d'éléphants, dont les crottes énormes sont semées partout, nous dressons les tentes. Séliman fait la soupe, et nos pagayeurs se construisent de petites huttes d'herbes et de branchages où ils dormiront. L'un d'eux a bientôt fini : à l'abri d'une grande feuille de palmier à éventail inclinée sur un bâton, il étend un peu d'herbe et s'allonge, pendant que des feux savamment disposés flambent partout pour insinuer de loin à messieurs les lions, les léopards, les hyènes et les moustiques, de vouloir bien laisser dormir en paix le roi de la création.

Elle n'est pas sans charmes, cette veillée du désert! Mais quel contraste tout de même avec ces autres soirées passées en famille, les pincettes en main, autour du foyer natal! Ah! le foyer natal et les pincettes, et les longues soirées de la famille aujourd'hui dispersée, et les dernières flambées des dernières brindilles, quels souvenirs à évoquer sur les rives solitaires du Tana, sur la lisière de la savane immense!

Le lendemain, nous reprenons notre course, et enfin, vers dix heures, sous l'ombre épaisse de larges bananiers, un vieillard paraît qui nous invite à approcher et nous prie d'accepter un régime de bananes qu'il vient de couper à notre intention. C'est le chef du pays, et son petit village est le seul qui reste. Et quand nous lui demandons pourquoi le Ndura est si désert :

« Il n'en fut pas toujours ainsi, dit-il tristement. C'est l'œuvre des Somalis. Bien souvent ils sont venus, tuant, brûlant, volant et pillant tout. Il y avait chez nous beaucoup de vil-

lages; mais de mes enfants, les uns sont tombés en se défen-



Sous les lianes.

dant, les autres ont été pris comme esclaves, d'autres sont descendus vers Tchara, où les musulmans s'en sont emparés; d'autres enfin se sont fixés à Ndéra. Mais moi qui tiens

ce pays de mes pères, je ne puis le jeter, et j'y reste, et j'y meurs. »

Les Somalis, qu'on appelle ici Wa-longiri, sont, en effet, le fléau de ces pauvres et paisibles populations. Naturellement pillarde, fourbe et lâche, cette race est devenue deux fois vicieuse en devenant musulmane. C'est elle qui a dépeuplé ce fleuve, où elle vient tous les ans voler dans les champs les enfants et les femmes, détruire les récoltes et brûler les villages. Dans leur esprit, d'ailleurs, la chose est de droit; ils sont musulmans, et les autres sont infidèles. A-t-on jamais vu que la conscience d'un cuisinier se soit émue en voyant tomber les plumes et couler le sang de ses poules ?

Nous entrons dans le Zubaki; c'est le 23 décembre. A trois heures de l'après-midi nous sommes à Koné, qui en est le village principal. Koné n'est pas aussi grand que Kiaponi, ni même que Kozi; mais le pays est relativement peuplé et fertile.

Ici du reste nous rencontrons du nouveau : une station de la compagnie anglaise de l'Est-Africain fondée par M. Smith, et gardée par un poste de Wangwanas de Zanzibar, parmi lesquels nous retrouvons avec plaisir quelques-uns de nos anciens porteurs. Une autre station de la même compagnie a été établie à onze jours de marche par terre, en amont de Odo Boro-Rova.

Nous descendons à l'ombre du drapeau britannique, qui représentera ici la civilisation aussi longtemps qu'il favorisera les indigènes et s'opposera aux entreprises de l'islam somali, swahili ou arabe. Malheureusement la compagnie est presque obligée d'engager pour ses postes des soldats plus ou moins musulmans de la côte ou des îles, et leur influence ne peut être que mauvaise sur les Wa-Pokomo. Mais nous remarquons du moins qu'il existe ici peu de rapports entre les deux éléments voisins : les indigènes ont même fermé leur village du

A Koné, minuit! 25 décembre 1889.

côté de la station, de sorte qu'on ne peut se faire visite qu'en pirogue.

A Koné même, dans le centre pokomo, on nous fait également bon accueil. Au reste, c'est une justice à leur rendre, les voyageurs anglais qui ont passé sur ce fleuve se sont partout

Un flamant rose.

conduits de manière à exciter la sympathie de la population, et nous ne trouvons ici, à notre tour, aucune aversion contre les Européens.

Dans un coin du village, il y a un campement de Gallas. D'où viennent-ils? D'où nous venons nous-mêmes, de Kau; mais ils ont fait le voyage par terre, et beaucoup plus vite que nous, à cause de la rapidité de leur marche, de leur connaissance du pays et des innombrables contours du fleuve. Ce sont des chasseurs d'éléphants au nombre d'une dizaine, parmi lesquels un jeune enfant dont la figure et la conversation annon-

cent une intelligence de choix. Quel dommage que tout ce monde soit païen!

La chasse! Il paraît qu'elle est ici fructueuse; car, en ce moment, les Gallas déchirent avec délices de longs morceaux de viande à peine passée au feu, et dans la journée nous voyons revenir des champs, sur les épaules des Wa-Pokomo,

Calao à casque.

qui n'en paraissent pas fort étonnés, quatre sangliers et une antilope. On n'a cependant pas de fusils, mais on ne manque pas de flèches empoisonnées, et au besoin on se sert de la lance. Les trappes jouent aussi et surtout un grand rôle; dès le lendemain je pouvais moi-même prendre là-dessus une excellente leçon de choses et faire sur leur fonctionnement des remarques très personnelles.

Dans un champ voisin, champ planté de bananiers, de haricots et de patates, s'élevaient plusieurs sycomores, dont les petites figues jaunâtres et mûres attiraient un grand nombre de calaos et de pigeons verts; excellente fortune,

car Séliman venait d'immoler sa dernière poule. Mon bréviaire sous un bras, mon fusil sous l'autre, je me mets donc

Tristitiæ rerum.

en campagne. Juste ici, à cinq minutes du village, voici un grand figuier où les pigeons accourent; je dépose le bréviaire,

et l'arme au bras, l'œil fixe, le corps penché, je m'avance doucement, doucement, jusqu'à ce que... crac! tout croule sous ma personne, et en moins de rien me voilà à six pieds sous terre! Après un moment d'éblouissement bien pardonnable, je devine un peu : 1° que je suis dans un trou; 2° que ce trou, soigneusement recouvert de branches et de feuilles mortes, avait été creusé à l'intention des sangliers; 3° que ces derniers m'ont cédé le pas; 4° que le seul parti honorable qui me reste à prendre, c'est de grimper derechef sur la terre des vivants. J'opère donc ma sortie, quoique avec quelque peine; mais quand j'ai la satisfaction de me voir debout sans bosses et sans entorse, hélas! les pigeons verts étaient partis.

Cependant c'est aujourd'hui le 24 décembre, et dans l'Invitatoire des matines que j'ai lu sous l'ombre de mon sycomore, il est dit : *Hodie scietis quia veniet Dominus, et mane videbitis gloriam ejus!*

Aux confins du Malalulu, en ce pays perdu, sur ce fleuve mystérieux, au milieu de ces populations inconnues, voilà donc que nous nous trouvons être, un évêque, un prêtre, un chrétien, les seules et premiers représentants de la chrétienté, en ce jour où dans l'univers entier on ne cessera, pendant les vingt-quatre heures qui vont suivre, de rappeler sur cette terre Celui qui vint la sauver il y a dix-huit siècles passés!

Noël! Noël! Voici le Rédempteur!

Nous n'avons garde de la manquer, cette messe de minuit; et l'heure venue, pendant que devant nous le fleuve passe silencieusement, que les forêts de l'autre rive découpent leur sombre silhouette sur le ciel immense, que les étoiles montent là-haut, que tout le monde dort au poste et au village,

l'Enfant-Dieu, pour la première fois, descend ici sous nos pauvres tentes.

Ah! qu'il daigne réveiller bientôt toutes ces tribus qui dorment; qu'il se manifeste à toutes ces âmes qu'il a rachetées; qu'il perce de sa lumière toutes ces ténèbres qui les enveloppent!

V

Le Tana. — Le fleuve, les plantes, les animaux. — Les hommes : les Wa-Pokomo, les Gallas, les Wa-Boni.

Tel est donc le Tana.

Au point où nous en sommes, peut-être est-il bon de nous arrêter un peu, de résumer ici ce que nous avons vu et entendu du Tana, de sa flore, de sa faune, et des habitants qui vivent sur ses bords. Jusqu'ici, en effet, les explorateurs de cette partie de l'Afrique sont faciles à compter : les frères Denhardt, en 1878, sont remontés jusqu'à Massa, et c'est d'après leurs indications surtout qu'a été fait le tracé du fleuve sur la carte de Ravenstein. En 1888, trois chasseurs anglais ont passé quelque temps près du fleuve, et nous avons retrouvé en deux endroits des traces de leurs campements. Enfin deux voyageurs de la compagnie anglaise de l'Est-Africain, M. Pigott d'abord et M. Smith ensuite, partant l'un et l'autre de Malindi, ont abouti à Golbanti et ont ensuite remonté par terre jusqu'à Korokoro, en évitant les détours du fleuve et en se rabattant le premier sur Mombasa par l'U-Kamba, et le second sur Malindi par Koné. L'expédition de Peters est partie de Wito pour arriver aussi par terre à Ngao, d'où elle a atteint Korokoro pour se rendre de là au lac Baringo et au Victoria Nyanza. Nous nous trouvons donc être les seuls, à notre connaissance

du moins, à avoir, depuis Denhardt, remonté le fleuve en pirogues de manière à en suivre tous les contours, à voir tous les villages, à étudier toutes les régions. Il ne nous a pas été possible, faute d'instruments, — nos montres elles-mêmes refusant tout service, — de contrôler les distances indiquées sur la grande carte de Ravenstein; mais on a pu rétablir plusieurs noms estropiés ou mal orthographiés, en donner d'autres qui avaient été omis, signaler de nouveaux pays, lacs, villages, etc.[1].

Les mots *Nito Tana* (litt. : fleuve Tana), — *Tana* en swahili, *Tsana* en pokomo, — ne s'appliquent proprement qu'à l'embouchure même du fleuve et paraissent étymologiquement rappeler une idée de partage, de séparation, de division, qu'on trouve du reste justifiée par ce fait qu'il est obligé de se livrer un passage étroit, de chaque côté d'un banc, pour se jeter dans la mer. Au-dessus de son embouchure jusqu'au confluent des rivières qui le forment, le fleuve ne porte plus en pokomo de nom général : c'est *l'eau, la rivière,* et quand on veut désigner tel ou tel endroit, chaque région, et dans chaque région chaque détour principal, ce qu'on appelle *Kitao,* pointe, porte son nom. Mais les Gallas, eux, l'appellent, en bas comme en haut, *Galana Maro,* Fleuve Sinueux, ou *Galana Dima,* Fleuve Rouge, deux noms fort justes à cause de ses innombrables circuits et de la couleur jaune de ses eaux due aux matières terreuses qu'il charrie en tout temps, non moins que le *flavus Tiberis* des Latins.

Sa direction générale est du nord-ouest au sud-est. La source ou les sources précises en sont inconnues; mais nul doute qu'il ne doive sa formation au massif volcanique du Kénya

[1] Malheureusement, l'expérience prouve qu'il est presque impossible que tant de noms étrangers et légèrement barbares sortent intacts des mains du graveur. Tout ce que l'on peut faire, c'est de livrer ce qu'on a avec l'étiquette *Fragile* et l'avertissement que « de la casse on ne répond pas ».

(en massaï *Donyo Egéré,* Mont Tacheté) qui, sous l'Équateur, élève à 6000 mètres d'altitude sa tête couverte de neiges. Au nord de cette superbe montagne, sort d'un lac inexploré la rivière *Darba* (en galla *Darba* signifie Pierre), trop faible pour être navigable; du sud vient le *Dakatcha,* qu'on peut encore remonter très loin en pirogue; et ces deux cours d'eau, se réunissant à Haméyé, forment ce que nous appelons le Tana. Ces renseignements, comme ceux qui concernent le fleuve au-dessus de Zubaki, nous ont été donnés par un indigène du haut fleuve que nous avions pris à notre service et confirmés par des Wa-Pokomo de Ndéra qui avaient voyagé dans ces parages. M. Pigott, à Mombasa, nous a dit avoir vu ces deux rivières, appelées sur la carte *Kiluluma* et *Mumoni;* mais la dernière, inhabitée sur ses rives, est beaucoup plus inclinée au sud que ne le marque Ravenstein.

A partir du confluent de ces deux rivières, le fleuve traverse divers districts gouvernés par des chefs distincts et indépendants: Korokoro (du galla *kolkolle,* petits cailloux), Malakoté, Malalulu, Zubaki, Ndura, Kina-komba, Gwano, Ndéra, Muina, Malatini (habitants d'en bas), cette dernière dénomination comprenant Ngatana, Ngao, Mrambani, Tchara, Sakaluzi, etc., jusqu'à Mto-tana, qui est l'embouchure, et où le fleuve va se jeter dans la baie U-ngama ou Formosa. Formée entre les falaises de Wito et le promontoire de Ngomeni, qui avance en surplomb sa pointe découpée en forme de tête de loup, cette baie, peu profonde, paraît due à une invasion de la mer dont la tradition populaire elle-même a gardé le souvenir. *U-ngama,* du reste, s'il vient de *Ku-angama,* signifierait justement Pays perdu.

De Korokoro à la mer, le fleuve coule constamment, sur une largeur à peu près égale, largeur un peu supérieure à celle de la Seine à Paris, à travers une plaine immense qui paraît être une alluvion géologiquement récente; car, lorsque

les eaux sont basses, on trouve dans son lit et aux environs des madrépores et des bancs d'huîtres, jusqu'à Ngao, jusqu'à Ndéra, et peut-être plus loin. Çà et là on rencontre sur son cours quelques îles fluviales, plates et basses, couvertes de verdure, et dont quelques-unes sont cultivées; c'est ce que les Wa-Pokomo nomment *Kiluza*. Par ailleurs, à droite comme à gauche, pas une colline véritable, pas un ruisseau, pas un caillou, mais fréquemment des étangs ou petits lacs formés, soit par une dépression naturelle où se rassemblent les eaux de pluie, soit par un débordement du fleuve à l'époque des crues. De ces nappes d'eau, quelques-unes déversent leur trop plein dans le Tana; d'autres dorment dans leurs cuvettes d'une saison à l'autre; d'autres enfin, près de la côte, donnent naissance à des rivières séparées qui forment l'Ozi.

Malheureusement l'embouchure de ce fleuve offre à la navigation un passage très difficile, et c'est pourquoi on pénètre généralement sur son cours par Kipini, qui est lui-même un très mauvais port; par l'Ozi et par le Bélézo, quand ce canal a suffisamment d'eau pour porter une pirogue. Mais, une fois entré, on peut en toute saison remonter très loin, jusqu'au delà du confluent; aussi la compagnie anglaise vient-elle de lancer sur ce fleuve un petit vapeur à faible tirant, semblable à ceux qui fonctionnent sur le Niger. Il partira de Nito Tana ou de Golbanti et recevra ses chargements de Malindi par voie de terre.

Le Tana, comme le Nil et autres fleuves tropicaux, a des crues régulières, indépendamment des hausses accidentelles, deux par an correspondant à la fois aux deux saisons des pluies et aux deux fontes de neige sur le Kénya : la plus grande différence du niveau observée à Ngao est de quatre mètres. Ces crues arrivent subitement, et parfois, en une nuit, le fleuve monte du fond de son lit jusqu'au plein de ses rives,

Le haut Tana.

déborde, s'étend dans les campagnes qu'il fertilise, dans les villages qu'il inonde. Aussi les habitants ont-ils établi le

Le mkongé rond.

plancher de leurs cases à environ trente centimètres au-dessus du sol. Dans ces conditions, le fleuve peut venir pendant la nuit : le Pokomo ne quittera la natte de dattier sauvage où il

est étendu que tout au plus pour ramasser au passage les poissons trop effrontés qui violeraient son domicile. Généralement, l'eau décroît plus lentement qu'elle ne vient : dans le haut fleuve on la trouve déjà très bas, lorsque près de la côte elle couvre encore les campagnes.

Malgré ces inondations périodiques, le climat paraît sain. Les indigènes sont généralement vigoureux et doués de brillantes santés. A Ndéra, malgré les tournées médicales que nous faisions très fidèlement, et que au besoin on nous faisait faire, nous n'avons trouvé que des fièvres sans importance, des plaies, des rhumes : faut-il aussi parler d'une vieille centenaire qui voulait absolument, grâce à notre art, revenir à ses vingt-cinq ans? Hélas! nous n'avons pas réussi. Dans le bas fleuve, où l'islamisme règne, il faut naturellement ajouter aux malaises ordinaires la série des maux innombrables dont les fils du Prophète, représentant la civilisation, paraît-il, ont ici la spécialité.

Grâce à ces inondations, les rives du fleuve sont généralement très fertiles; mais en beaucoup d'endroits aussi, à partir surtout du Muina, on passe entre deux rives de sables où ne poussent que de frêles graminées et des arbres rabougris. Du reste, les cultures sont toutes sur les bords du fleuve disposées, pour ainsi dire, en étages successifs : d'abord le riz, dans l'eau ou tout près de l'eau; derrière, les cannes à sucre; plus loin, les bananiers, dont on ne trouve guère que trois espèces, mais qui sont fort bien entretenues dans des plantations régulières; plus loin encore les patates, les calebasses, le tabac, un peu de ricin, les haricots, le maïs, le sorgho, etc. Et, au delà de la partie cultivée, s'étend tout de suite la savane, la grande savane africaine, sans habitants, souvent sans eau, mais couverte de graminées plus ou moins hautes et d'arbres espacés ou rassemblés en bouquets, de moins en moins nombreux, au nord, à mesure qu'on approche du pays

Terram de chasse.

somali et que le souffle du désert se fait sentir davantage. Ce sont les terrains de chasse.

Sur sa longueur, le fleuve est, au point de vue de la flore, partagé en plusieurs zones déterminées par des arbres caractéristiques : d'abord les palétuviers et les arbres ordinaires des marécages maritimes qu'on remarque à l'embouchure cessent au-dessous de Tchara pour faire place aux cocotiers, aux arêquiers, aux manguiers ; au delà de Ngao on ne voit plus le *ntoramoudo* (*barringtonia racemosa*, Bl.), qui forme ailleurs d'épais bouquets de verdure tombant dans le fleuve ; cette myrtacée est alors remplacée par les sycomores groupés souvent en bosquets délicieux où le voyageur trouve de l'ombre, les Wa-Pokomo un bois léger pour leurs pirogues, et nombre de singes et d'oiseaux des provisions de figues inépuisables. Plus haut, ce sont les trembles de Ndéra, et enfin les arbres au feuillage délié (mimosées, papilionacées, térébinthacées, et autres).

Un peu partout les palmiers sont représentés : près de la côte par le cocotier et l'arêquier, mentionnés déjà ; par le dattier sauvage (*phœnix*), très commun dans tous les fourrés plus ou moins marécageux, dans toutes les forêts humides, où les indigènes utilisent les nervures de ses feuilles pour tresser de grosses, solides et belles nattes sur lesquelles ils dorment ; par le doum (*hyphane*), dont il paraît exister deux ou trois espèces ou variétés distinctes, et qui croît dans presque tous les endroits désertiques ; par l'*elaïs* à huile, qui est rare ; et enfin par le rondier à éventails (*borassus flabelliformis*), le plus beau de tous, qui porte sur son tronc droit, superbe, renflé vers le haut, sa tête ronde et puissante. On a dit comment les indigènes le découronnent pour lui enlever sa sève.

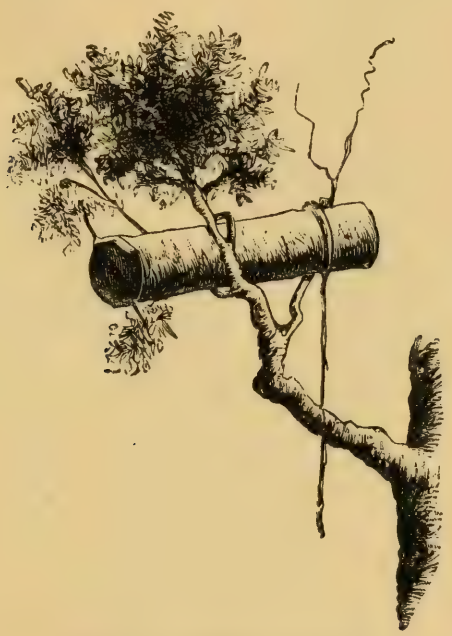
Le baobab, si commun ailleurs, ne paraît pas ici. Et le sterculia lui-même, qui contribue à donner leur caractère

à tant de paysages du sud, avec son tronc énorme, couvert d'une écorce gercée qui tombe par plaques comme celle du platane et qui, à la hauteur de dix-huit ou vingt pieds, se divise en grosses branches, ce bel arbre n'est représenté sur le fleuve que par un petit nombre de jeunes sujets. Peut-être est-ce parce que les anciens pieds ont tous été utilisés pour les pirogues.

Quant aux autres plantes, je ne puis en donner malheureusement qu'une liste fort incomplète, à cause d'abord de mon incompétence grande et ensuite du petit nombre de spécimens (une trentaine) qu'il m'a été possible de rapporter. Mon excellent et savant confrère, le P. Sacleux, à l'intention duquel j'avais fait cette petite collection, me nomme là dedans : des capparidées, dont une (le *gynadropsis pentaphylla,* de Cand.) est cultivée comme médicinale; des guttifères, des malvacées, dont un grand et magnifique bombax; des olacinées, des sapindacées, des térébinthacées, des légumineuses, dont une liane (le *dœrris uliginosa,* Benth.) tapisse, avec une combretacée aux fleurs rouges (*combretum constrictum,* Laws.), les rives de la rivière Noire; des cucurbitacées, dont une donne une courge énorme utilisée par les indigènes; des rubiacées, et en particulier un caféier sauvage (*coffæa Zanguebariæ,* Lour.), qui se trouve dans les forêts du Ndéra; puis des apocynées, dont deux du genre *carissa,* forment dans les endroits secs des bouquets de fleurs blanches à odeur très prononcée de jasmin; des asclépiadées et des apocynées (*landolphia*), qui ornent les rives de leurs lianes; des euphorbiacées, très nombreuses en cette partie de l'Afrique; des cypéracées et des nymphéas qu'on rencontre dans les marais; des aroïdées, dont une (genre *culcasia*) tapisse le sol et les troncs d'arbres des forêts vierges. Enfin mentionnons une liliacée (?), le *mkongé,* qui s'élève de terre comme un bâton, se termine en pointe à la hauteur d'un et de deux mètres et

fournit une corde si solide, qu'on s'en sert pour faire des nœuds coulants dans lesquels les éléphants restent souvent pris et où ils sont ensuite facilement tués, soit à coups de lances, soit avec des flèches empoisonnées.

La vie animale au Tana est comme la végétale : abondante peut-être, mais peu variée.

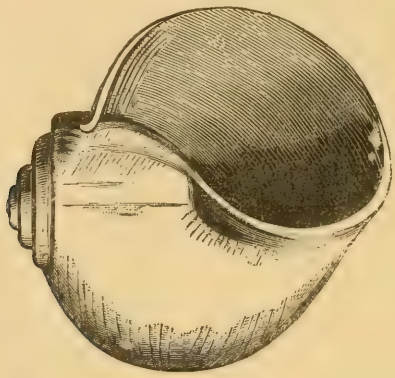


Ruche au sommet d'un arbre.

D'abord j'ai été quelque peu étonné de ne voir sur les bords mêmes du fleuve aucun mollusque. Mais dans les étangs et marais voisins, on en trouve parfois beaucoup. Je ne citerai qu'une énorme espèce de limnée à spire ramassée, qui doit faire l'ordinaire de nombreux oiseaux aquatiques, et une moule d'eau douce à coquille nacrée dont les indigènes se servent en guise de cuiller pour manger leur bouillie.

Parmi les insectes, il faut donner une mention particulière aux moustiques dont le Tana a l'honneur de posséder une

variété grise, peu alerte, peu bruyante, mais suffisamment armée pour la lutte et qui, par son nombre, devient insupportable. Il est juste d'ajouter que plus on remonte le fleuve, et moins on trouve de ces bêtes qu'une tradition sémitique dit être des enfants de Béelzébub, ligne directe. Les indigènes s'en préservent à peu près en refermant soigneusement sur eux la porte de leur case, qui, par ailleurs, ne présente aucune ouverture. Il faut dire aussi que, pendant le jour, ces moustiques

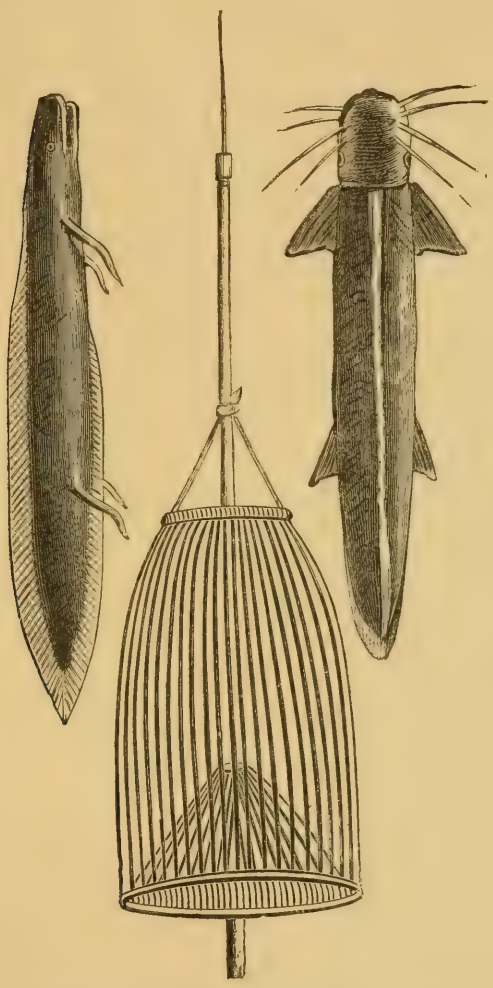


ne paraissent pas. Ils ne font leur entrée sur la scène de ce monde qu'une demi-heure après le coucher du soleil, et ils se retirent une demi-heure avant son lever.

Les papillons sont relativement peu nombreux, peu nombreuses aussi les libellules. Mais, dans un endroit désert du Kina-Komba où nous avons campé, nous avons été surpris de rencontrer une quantité considérable de jeunes sauterelles longues d'environ deux centimètres, et qui déjà fourmillaient partout, montaient sur tout et dévoraient tout. Les termites, non plus, ne manquent pas au Tana.

Les abeilles, moitié sauvages et moitié domestiques, sont captées avec un grand soin sur tout le fleuve dans des ruches formées de troncs d'arbres mous qu'on creuse, où l'on passe le feu pour les empêcher de pourrir, que l'on frotte à l'in-

térieur d'un peu de miel et que l'on établit ensuite sur un arbre. Les diligentes ouvrières se chargent du reste; et quand



Mamba. Panier de pêche. Kambaré.
Pique des Wa-Pokomo.

leurs rayons sont là, les indigènes viennent la nuit chasser avec des torches la colonie laborieuse et lui enlever sa provision. Wa-Pokomo, Gallas et Wa-Boni sont également friands de miel.

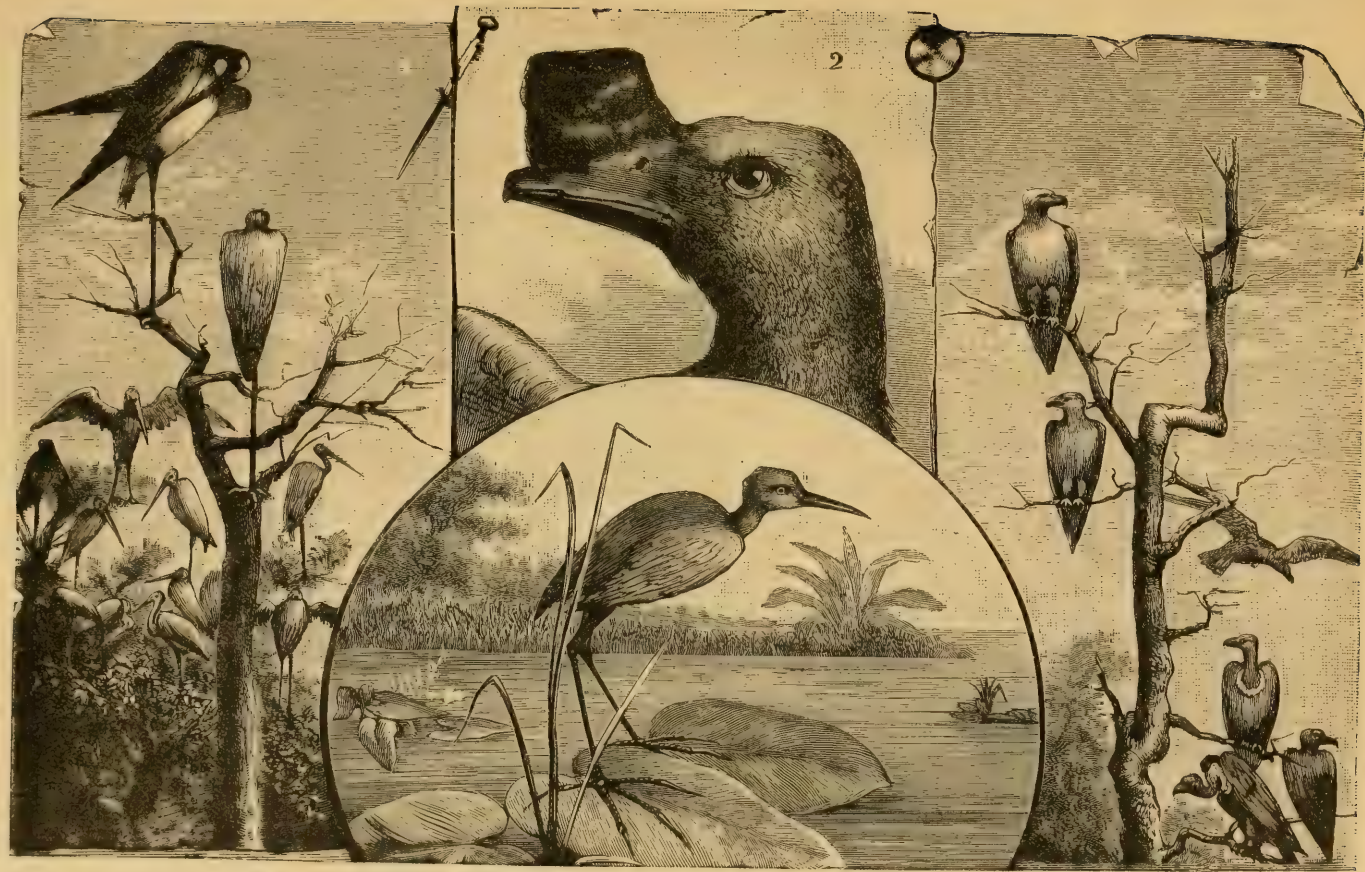
Ailleurs j'ai signalé la mouche tsé-tsé (*glossina morsitans*,

Westw.) dans les endroits dépeuplés et où le gros gibier abonde.

Parmi les coléoptères, on rencontre sur les sables du fleuve, mais inégalement réparties suivant les districts, trois magnifiques espèces de cicindèles. J'ai trouvé aussi des carabes, des gyrins, qu'on pouvait ramasser avec la main près de la pirogue où ils venaient en compagnie faire leurs évolutions, des lucanes dans les bois pourris, des cétoines, des coprophages, des buprestes, divers charançons, quelques longicornes, puis des mylabres, des chrysomélès, des altises, des cassides, des coccinelles, etc.

Dans le fleuve, deux poissons surtout abondent : l'un, le *kambaré,* du genre silure, à la peau noire, lisse, sans écailles, à la tête déprimée et garnie de quatre paires de barbillons, aux nageoires pectorales armées d'une assez forte épine qui peut être dangereuse; l'autre, appelé *mamba,* ressemble à une énorme anguille armée de deux crocs terribles : les nageoires sont remplacées par des espèces de pattes lâches qui, au besoin, sont pour l'animal des organes de locomotion dans les marais où il habite. Ces deux poissons n'ont pas une chair de premier choix; mais ils peuvent atteindre la grosseur de la cuisse d'un homme, et la quantité remplace la qualité. On les pêche surtout à l'époque des crues, au moyen de longues piques et de forts couteaux, dans les marais, les étangs, les flaques d'eau et les ruisseaux formés par le fleuve. On trouve aussi au Tana des poissons à écailles que les indigènes prennent au moyen de nasses ou paniers de pêche tendus sur les bords de l'eau; mais aucun ne vaut ceux de nos rivières européennes. Enfin certains poissons de mer remontent très haut : à Ndéra même, qui est à plus de dix jours de pirogue de l'embouchure, on nous a montré des carcasses de scies et de requins tués dans le fleuve.

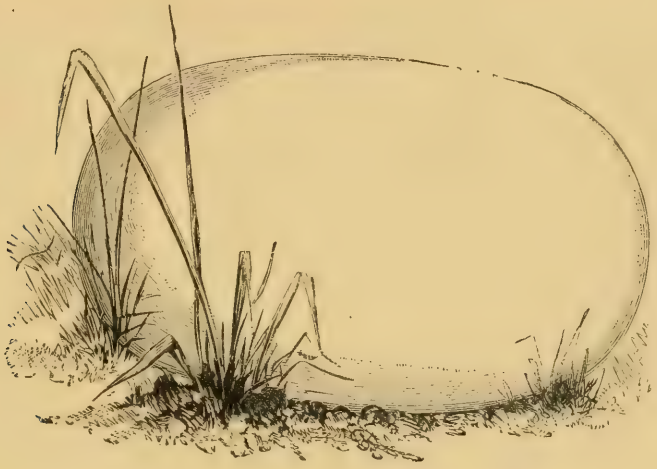
Les batraciens sont représentés par un nombre suffisant de



Oiseaux du Tana : 1. Échassiers perchés. — 2. Canard sauvage. — 3. Rapaces (aigles, vautours, milans). — 4. Jacana.

grenouilles brunes, qui organisent de vrais concerts à plusieurs parties dans les marais où elles résident, et par quelques espèces de gentilles rainettes qu'on trouve fréquemment blotties en haut d'une longue feuille de graminée.

Parfois nous avons vu des serpents traverser le fleuve, soulevant au-dessus de l'eau leur tête fine, agitant leur langue fourchue et glissant rapidement d'une rive à l'autre.



Œuf de jeune crocodile, grandeur naturelle.

Les sauriens sont représentés par quelques caméléons geckos, lézards, varans et bon nombre de crocodiles, dont les Wa-Pokomos goûtent fort la chair et les œufs. De ceux-ci on nous a apporté une fois tout un panier, pour « réjouir nos estomacs fatigués de poules ». Mais jamais Séliman n'a voulu commettre cette omelette spéciale : il prétendait qu'il y aurait péché mortel.

Nombreux et intéressants sont les oiseaux :

C'est d'abord l'aigle pêcheur à manteau noir, à poitrine blanche, qu'on aperçoit sur tout le fleuve, le plus souvent perché sur une branche sèche, solitaire, morose et fier; c'est le vautour au plumage fauve, au cou nu, à la toilette toujours

négligée; c'est le milan parasite à la robe grise et soignée, au vol rapide et élégant, à la queue fourchue et large qu'il manie comme un gouvernail avec une grâce merveilleuse. Mais quel misérable! et que de fois nous l'avons vu se pendre aux roseaux chargés de nids de tisserins jaunes, et ravir comme un parfait musulman toutes les petites familles qui s'y trouvaient, malgré les cris du père, malgré le désespoir de la mère!

Parmi les passereaux, outre ces tisserins qui sont parfois très nombreux, les hirondelles à la poitrine d'une blancheur immaculée attirent le regard par leur vol gracieux et léger. Deux espèces de guêpiers au plumage éclatant de rouge, de vert et de bleu, viennent à chaque instant tremper dans le fleuve le bout de leurs longues ailes. Trois martins-pêcheurs : un petit au long bec rouge et au plumage d'un éclat métallique, presque toujours perché sur une branche; un autre plus gros, également paisible; et un troisième, le céryle pie, au dos tacheté de noir et de blanc, et dont la poitrine, d'un blanc pur, est marquée chez le mâle de deux raies pectorales noires (la femelle n'en a qu'une). Cet oiseau est curieux : on le rencontre souvent perché d'un air insolent; mais il est surtout intéressant quand il pêche, planant au-dessus de l'eau et agitant vivement les ailes.

Dans les buissons et les fourrés, glisse, grimpe et rampe le caucal, protégé contre les attaques de l'homme par la mauvaise odeur qu'il exhale. Le pigeon vert, qui, dit-on, ne touche jamais la terre, trouve une provende abondante dans les sycomores qui s'élèvent sur le fleuve. La tourterelle à collier et le pigeon noir, aux ailes d'un éclat métallique, mènent leur vie paisible à proximité des champs. Les francolins et les cailles sont nombreux dans les déserts. Les pintades à crête et à couronne sont plus loin. L'autruche erre vers les solitudes qui confinent au pays somali.

En fait d'oiseaux domestiques, les Wa-Pokomo ne connaissent que la poule, qui n'est même pas très répandue. Chaque soir, on l'enferme avec sa progéniture, si elle en a, dans une sorte de petite hutte faite à son intention et qui s'élève près de la case sur quatre piquets : cette éducation sévère, qui nuit peut-être à son développement, s'explique par les dangers auxquels une liberté plus grande exposerait cette bête innocente; car les varans, les mangoustes et les chats-tigres sont nombreux dans les alentours.

Revenons au fleuve. Ce sont surtout les échassiers qui donnent à ses bords leur physionomie. Quand on a vu ces grands oiseaux dans les musées d'Europe, où l'on s'est habitué à considérer chacun d'eux comme une merveille, *rara avis,* et lorsque ensuite, après plusieurs années, on les retrouve dans leur patrie, vivants et libres, solitaires ou réunis en longues files, courant, nageant, volant, se tenant impassibles et sans mouvement sur une de leurs échasses, faisant leur toilette sur un arbre, sommeillant le cou sous l'aile, marchant, pêchant, sortant des longues herbes ou s'abattant sur les marais, dressant leur long cou, allongeant leurs pattes invraisemblables ou détachant dans l'azur du ciel leurs formes étranges, leurs couleurs superbes, on ne peut se défendre d'admirer toutes ces silhouettes extraordinaires et de se dire que le plus beau musée est encore celui que la Providence a créé. Voici, par exemple, le pluvian, qui remplace ici le pluvier d'Europe; le vanneau d'Afrique, qui ne vaut point son congénère, mais que nous n'avons cependant pas dédaigné; le tantale, énorme sur ses longues pattes et magnifique en sa toilette blanche et rose; l'ibis, avec son bec recourbé en faucille; l'ombretto, dont le nid énorme, à trois compartiments, s'étale à la bifurcation des branches; le marabout, en frac noir et gilet blanc, à la tête pelée comme un vieux fonctionnaire, à la démarche mesurée, au port ridicule; le héron

cendré, dont le cou s'allonge au-dessus des grandes herbes; l'aigrette, au plumage uniforme d'un blanc d'argent; une espèce de jacana, au plumage roux, au-dessus du cou noir, à la tête gris d'ardoise, à la gorge blanche, aux pattes terminées par des doigts et des ongles d'une longueur étrange et qui lui servent à courir avec facilité sur les feuilles de nénuphar et autres plantes aquatiques. Ses œufs, qu'un enfant nous a apportés, sont à fond blanc recouvert d'une quantité de traits noirs jetés en désordre comme autant de taches d'encre par un écolier désœuvré. Puis viennent les oies blanches au bec noir; plusieurs espèces de canards, dont l'un, très gros, à la poitrine blanche et aux ailes d'un beau noir à reflets bleus, attire l'attention par une énorme callosité noire et droite qu'il porte sur son bec; des bandes de cormorans, qui, sur le bas fleuve, se réunissent au haut des arbres, où ils prennent les postures les plus drôles; et enfin, laissant de côté tous les autres « emplumés » que je n'ai pas reconnus ou que j'oublie, citons les pélicans, qu'on est étonné de rencontrer si nombreux et si confiants, dans certains districts, soit sur les étangs, soit sur le fleuve, soit sur les bancs de sable, soit enfin sur les arbres où ils viennent passer la nuit. Du premier coup, le F. Acheul en traverse deux d'une balle; mais le fricot qu'ils nous fournissent n'a réellement pas de quoi tenter les gourmets.

Pie Pellicane! La vue de cet oiseau curieux, avec sa bonne grosse mine et l'énorme poche rose qu'il porte sous son bec, nuit un peu à l'idée qu'on s'en fait d'après la légende. Mais il paraît que son attachement pour ses petits est réellement très grand, et comme il leur apporte à manger dans son sac guttural qu'il presse contre sa poitrine, afin de dégorger la proie dans leur bec, les anciens ont pu croire qu'il s'ouvrait en réalité les entrailles pour nourrir sa progéniture, et le pélican est devenu l'emblème de l'amour qui se sacrifie. Et

c'est ce que les poètes de ce siècle même, quand ils n'étaient pas encore trop décadents, ont chanté en des vers comme ceux-ci, qui reposeront un peu le lecteur de toute cette prose :

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure,
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette :
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.

Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux :
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte...
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'océan était vide et la plage déserte.
Pour toute nourriture il apporte son cœur!

Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans un amour sublime il berce sa douleur.
Et regardant couler sa sanglante mamelle
Sur son festin de mort, il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur...

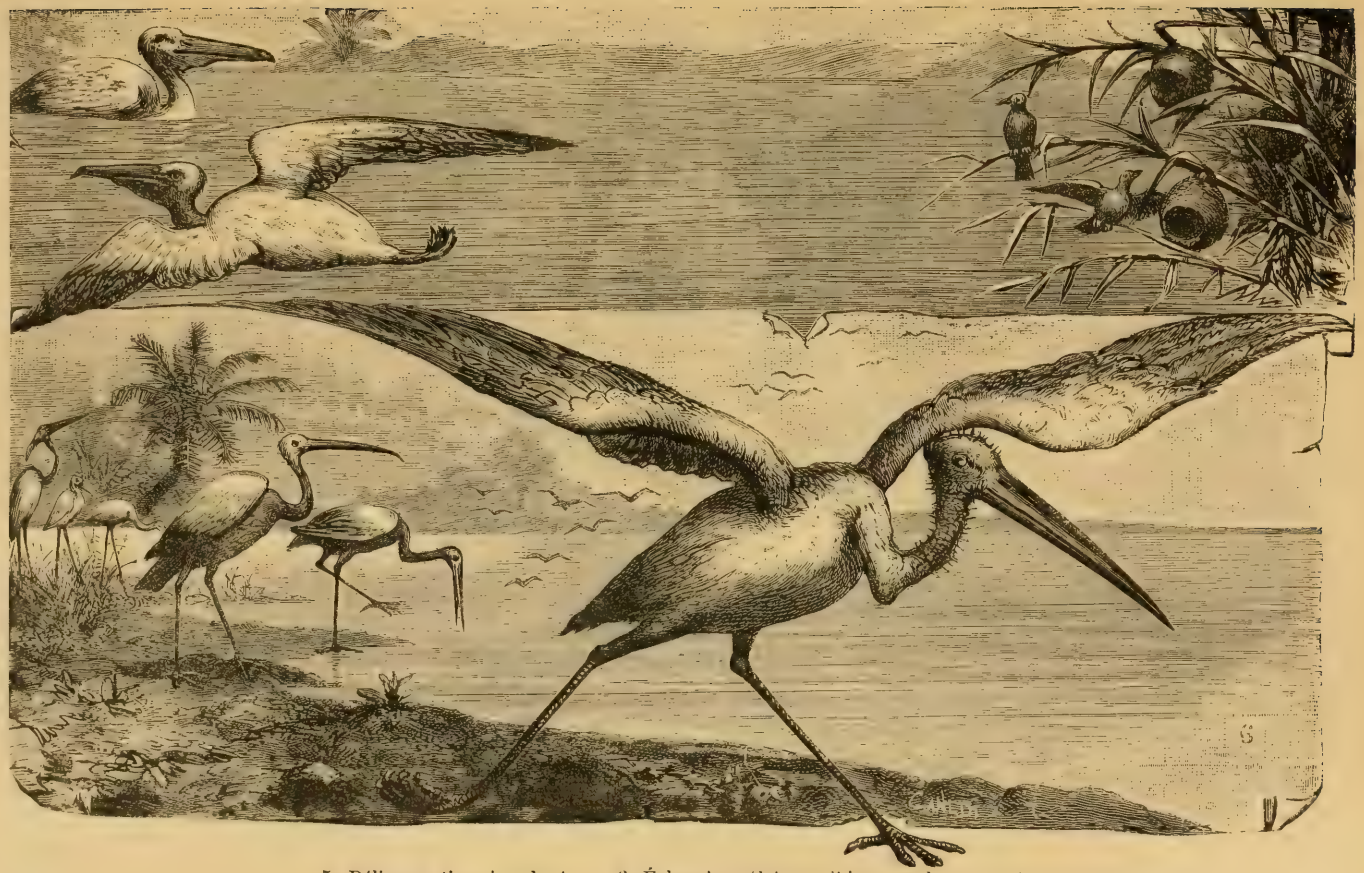
Mais parfois au milieu du sanglant sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,

Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu!...
(Alfred DE MUSSET.)

Sur les bords du Tana, les mammifères sont assez largement représentés.

Nous avons vu quatre espèces de singes: l'inévitable cynocéphale babouin, si laid, mais si facile à apprivoiser, si grimacier et si drôle; un petit cercopithèque connu ici sous le nom de *tumbiri,* et commun dans toute cette partie de l'Afrique; un autre, le *kima,* plus noir et plus rare; un quatrième enfin, que les Wa-Pokomo appellent *karau,* que les Swahilis de la côte ignorent absolument, et que je n'ai vu pour ma part que dans les régions supérieures du Tana. Il est à peu près de la taille du tumbiri, quoique plus ramassé sur lui-même; mais ses longs poils de couleur blanche tirant sur le gris, et qui sur sa tête se partagent en deux touffes, sa figure noire et ridée, vieille, risible, la facilité avec laquelle il s'apprivoise, la familiarité qu'il prend, les services intéressés qu'il cherche à rendre en fouillant sans vergogne la barbe et les cheveux de son « ancien », font de lui un être particulièrement intéressant. Nous en avions trouvé un à Ndéra, et il a fait avec nous le voyage de retour, occupant avec dignité sa place dans la pirogue, mais passant trop souvent la main par-dessus le bord pour prendre de l'eau et boire un coup. Hélas! arrivé à Zanzibar, il a eu la mauvaise pensée de faire une promenade au dehors, sans aucune autorisation; et, une fois lancé dans cette ville perverse à laquelle il n'était pas habitué, il a dû se laisser séduire, et nous ne l'avons plus revu.

Dans le bas fleuve, la maque de Zanzibar visite les coco-



5. Pélicans, tisserins dorés. — 6. Échassiers (héron, ibis, marabout, etc.).

tiers, dont elle sait fort bien percer le fruit et qu'elle utilise pour son compte.

Les chauves-souris sont communes; et pendant le jour, à défaut de cavernes ou d'arbres creux, elles trouvent à se loger sous le couvert épais des forêts ou sous les larges feuilles des bananiers.

Le lion n'est pas rare, le léopard non plus, et nous en avons vu assez souvent des traces. La hyène rayée et tachetée suit fidèlement ces maîtres du désert et se nourrit humblement de leurs restes.

Les civettes et les mangoustes se rencontrent fort nombreuses, à portée des villages et des poulaillers.

Les rats, souris et musaraignes ne font pas défaut. Un petit écureuil gris, aussi agile que le nôtre, mais pas aussi joli, a été fréquemment aperçu. La gerboise danse à l'écart, au milieu de ses déserts; et deux ou trois fois, en chassant des antilopes, j'ai fait lever des lièvres qui pourraient avantageusement lutter avec les nôtres pour la rapidité de la course et la longueur des oreilles.

La savane a ses zèbres. Au-dessous de Ngatana, en revenant, nous en avons vu un énorme troupeau; mais il n'a pas été possible de l'approcher. Chaque soir, ils s'en vont boire à un étang qui est là, et de tous côtés on remarque des routes parfaitement tracées et très battues qui y aboutissent; mais il est curieux de constater que ces sentiers se déroulent toujours aussi loin que possible des bouquets d'arbres, où le chasseur pourrait se cacher pour attendre les bêtes à l'affût. On sait aussi que chaque troupeau de ces animaux sauvages, zèbres, girafes, antilopes, etc., a son chef, son guide, qui remplit très consciencieusement ses fonctions. Pendant que ses protégés broutent, il est toujours en éveil; et c'est lui qui, au moindre danger, donne l'alarme et commande la retraite.

Mais ce sont surtout les antilopes de toutes espèces qu'on

rencontre par troupes nombreuses au delà des rives cultivées du fleuve. En certains endroits il est facile de les approcher : c'est où les bois alternent avec les plaines herbeuses. Quand pendant le jour le soleil est trop fort, on ne les voit pas, elles sont retirées à l'ombre de quelques bouquets d'arbres. Mais

Le karau du Tana.

le matin ou le soir, lorsque le jour commence ou s'en va, on les aperçoit sortir peu à peu dans la plaine, toujours sous la conduite d'un vieux chef expérimenté, qui sonde l'horizon du regard, de l'ouïe et de l'odorat. Alors, prenant le vent pour vous, glissez-vous derrière les arbustes, rampez, approchez et tirez. Si vous avez été heureux, c'est bien; la bête est là qui roule par terre ou se traîne misérablement; mais, si vous avez manqué votre coup ou si l'animal n'a été que légèrement

atteint, si même il n'a qu'une patte de cassée, il est bien à craindre que la partie soit perdue et que vous soyez condamné à rentrer bredouille au campement où vous attend votre cuisinier plein d'espérance.

Le buffle se rencontre également par troupeaux dans les marais et les forêts sombres qui, ici et là, bordent le fleuve.

Antilope du Tana.

A la saison sèche, on creuse sur son passage de larges fosses dans lesquelles il tombe; mais c'est surtout à l'époque des crues que les Wa-Pokomo en font un vrai carnage. L'animal paraît alors dans le fleuve, nageant avec volupté, confiant dans sa force, comme le *béhémoth* dont parle le livre de Job. C'est alors que les indigènes vont l'attaquer, armés seulement de leurs longues lances et montés sur leurs pirogues. Ce

sont, à eux, leurs combats de taureaux. De leur côté, les Wa-Boni attaquent le buffle avec des flèches empoisonnées. Mais la chasse de cet animal puissant reste toujours dangereuse : le buffle ne manque jamais de fondre tête baissée sur son agresseur.

Le rhinocéros est plus rare, mais il paraît aussi sur les bords du fleuve.

Enfin, le roi des animaux par la taille, la force et l'intelligence, l'éléphant, se rencontre encore sur tout le cours moyen et supérieur du Tana; mais il arrive surtout à l'époque de la sécheresse, quand les feuilles vertes, les étangs et les flaques d'eau sont épuisés dans la savane. Il est, comme on sait, très circonspect, très prudent, et il faut pour le surprendre beaucoup d'habitude et d'adresse. Les Gallas et les Wa-Boni creusent parfois des fosses où il tombe, tendant des pièges en forme de nœuds coulants posés sur un trou recouvert d'herbes et faits avec les fibres très solides du mkongé, ou simplement ils les attaquent soit à la lance, soit avec des flèches empoisonnées.

Les sangliers sont communs et font les délices du lion et du Pokomo.

Mais les hippopotames, nombreux dans l'Ozi et la rivière Noire, ont complètement disparu du cours du Tana; cependant on les rencontre encore sur les étangs de quelque étendue échelonnés sur ses bords.

Quant aux animaux domestiques, les Boranas, au nord-ouest, ont des chevaux; au nord, les Somalis utilisent le chameau; au sud, les Wa-kamba sont riches en ânes, les Massaï aussi; mais sur le Tana même on ne trouve aucun de ces animaux. C'est à peine si aujourd'hui quelques Gallas, aux environs de Kau et de Ngao, ont encore des bœufs, des vaches, des chèvres, des moutons, reste des beaux troupeaux dont ils se glorifiaient avant d'avoir été décimés par les Somalis et par

les Massaï. Chèvres et moutons se trouvent aussi quelquefois, en très petit nombre, chez les Wa-Pokomo; mais on peut dire que nulle tribu de cette partie de l'Afrique n'est aussi pauvre en animaux domestiques. Ce n'est pas le désir qui manque, ce n'est pas le terrain qui fait défaut, ce n'est pas le climat qui s'oppose à la prospérité du bétail, c'est l'ennemi : jadis le Galla, hier le Massaï, et en tout temps le Somali.

Mais voici qu'une ère nouvelle peut s'ouvrir. Grâce à l'influence de la compagnie de l'Est-Africain et à la présence des missions, on ne tardera pas à se trouver en mesure de se défendre sur le Tana, et nul doute que les tribus pillardes, qui sont également lâches, ne soient désormais forcées de laisser en paix celles qui seront en état de les repousser.

Si intéressants que soient les arbres et les animaux, on concédera aisément que, pour un missionnaire surtout, les hommes le sont encore davantage. Les bords du Tana sont habités par trois tribus distinctes qui se mêlent partout sans s'allier, sans se confondre nulle part : les Wa-Pokomo, les Gallas et les Wa-Boni.

Les Wa-Pokomo, qui paraissent être ici les aborigènes, appartiennent à la grande famille africaine des Bantu, dont ils constituent un des types les plus purs et les plus beaux. La taille est généralement élevée, la charpente osseuse, solide, le crâne bien fait, le prognathisme peu prononcé, les membres forts, souples et bien proportionnés, la chevelure rude et crépue, la peau d'un noir clair relevé d'un peu de rouge et de jaune, en résumé un beau type, type d'homme fort et bon, habitué à travailler assez pour ne manquer de rien.

La langue a un grand rapport avec le swahili, et comme le swahili a pris naissance dans le nord, vers Paté et Siyu, peut-être a-t-il eu le pokomo comme base, par l'intermédiaire des Wa-ségedyu, qui se disent parents de cette tribu et qui habitaient ces parages, lorsque les Arabes y vinrent fonder leurs

premières colonies. Mais c'est là toutefois une assertion qui ne repose sur aucune preuve positive, et qui ne peut dès lors être émise que comme pure hypothèse. Cette langue, comme toutes celles des tribus congénères, est riche et variée, quoique simple et naïve, avec des règles parfaitement tracées. Elle a des contes, des chansons, des proverbes, et chaque insecte, chaque plante, chaque détour du fleuve, chaque chose a son nom. Mais, outre leur langue, les Wa-Pokomo du bas et du moyen Tana comprennent aussi le swahili et un peu le galla; cette dernière langue est même seule parlée dans le haut fleuve. C'est que, disons-le tout de suite, les Gallas ont autrefois été puissants dans ces régions. Encore aujourd'hui les Wa-Pokomo se saluent en galla, portent des noms gallas et suivent dans leur vie sociale et politique beaucoup d'usages gallas.

Les Wa-Pokomo sont essentiellement agriculteurs. Dès le matin, et parfois même avant le lever du soleil, on les voit sortir de leurs cases avec leur pioche, leur hachette, leur lance et leur pagaie; la femme suit avec un peu de feu dans un tesson; les enfants trottinent par derrière en se frottant les yeux; la famille s'empile dans la pirogue, et en avant! On s'en va aux champs, d'où l'on ne reviendra que l'après-midi, si même on n'y passe pas plusieurs jours.

Chez le Pokomo, qui n'a pas d'esclaves, le travail de la terre est en honneur, et la famille parfaitement constituée. Le plus grand chef ne dédaigne pas de planter lui-même son riz, et l'enfant de six ans commence déjà à manier la pioche paternelle. La femme travaille autant et plus que l'homme; car, lorsque celui-ci rentre au village, c'est pour causer avec ses pareils, mais à la femme reste encore le soin de préparer le repas. Quant aux enfants, les élever n'est pas une affaire: si déjà ils peuvent marcher seuls sur leurs pieds, tout est bien; si les pieds ne suffisent pas encore, ils y mettent leurs

Famille pokomote.

mains; et si enfin ces quatre membres sont incapables de soutenir tout ce que le petit Pokomo a de ventre, le petit Pokomo n'a qu'à dormir sur le dos de sa mère ou sur la natte de sa case. Finalement il traverse les premières années de son passage en cette vallée de larmes avec beaucoup moins de soins que les enfants d'Europe, beaucoup moins d'embarras, beaucoup moins de cris, beaucoup moins de rhumes, de coqueluches, de refroidissements et de linge; ce qui ne l'empêche pas d'arriver à l'âge voulu ferme et droit sur ses pieds, fort, solide, sain et beau garçon. Ce genre d'éducation, on aurait tort de le croire, ne dénote pas d'ailleurs moins d'affection de la part des mères pokomotes; mais, puisqu'il suffit pour faire un homme, pourquoi le compliquer davantage?

Cependant les travaux d'agriculture ne sont pas tellement absorbants qu'ils ne laissent place à aucune autre occupation. Après avoir donné les soins voulus au riz, aux cannes, aux bananeraies et aux autres plantations qui doivent assurer pendant un temps l'existence et l'entretien de la famille, on n'est pas fâché de faire la causette au village, de rendre visite aux amis, de faire une course en pirogue, soit dans le haut fleuve, soit vers Kau, de vendre et d'acheter aux Swahilis qui passent, d'organiser des fêtes, des repas et des danses, de chasser le buffle, de pêcher le poisson du fleuve et des étangs voisins, de recueillir le miel des bois, et au besoin de courir sus au Somali, l'ennemi héréditaire, dont la présence a été signalée dans le désert. Voilà leur manière à ces « sauvages » de comprendre la question sociale et de la résoudre; cela consiste simplement à ne pas se créer de besoins au delà de la mesure dans laquelle on y peut satisfaire. Et comme il y a beaucoup plus de terres que n'en peut cultiver la population existante, si quelqu'un souffre de la faim, c'est que probablement il l'a voulu. Hélas! il n'en est pas toujours ainsi aux pays « civilisés ».

La polygamie, chez les Wa-Pokomo, n'est pas chose inconnue; mais, en fait, la plupart de ceux qui n'ont que peu de relations avec les Swahilis sont monogames. Il suit de là d'abord que les ménages paraissent généralement vivre en paix, que la moralité de ces « sauvages » est incomparablement supérieure à celle des musulmans de la côte, et que les enfants sont relativement nombreux, bien portants et bien élevés.

On s'étonne, en parcourant le fleuve et en voyant dans les villages une si florissante jeunesse, que la population soit relativement clairsemée; c'est que, il y a peu d'années encore, ces pauvres gens ont dû être périodiquement décimés par les Gallas et les Somalis, à l'instigation des Swahilis et des Arabes à qui il fallait des esclaves. Mais nul doute que désormais la population prendra une marche progressivement croissante.

Veut-on maintenant suivre l'homme dans les différentes phases de son existence?

Quand le petit Pokomo vient au monde, blanc de peau alors pour la première et dernière fois de sa vie, comme tout enfant noir, la loi veut d'abord que personne autre que sa mère et une sage-femme ne soit témoin de cet événement mystérieux; ce n'est que quarante jours plus tard que le père lui-même, les parents, les voisins et les voisines sont admis à contempler la physionomie du nouveau venu. On lui donne un nom; c'est généralement un nom galla, retenu souvent à l'avance par quelque vieux guerrier du voisinage, qui a demandé cette faveur, « afin, dit-il, qu'il ne périsse pas tout entier, et que du moins son nom reste lorsque sa face sera sous terre. »

L'infanticide légal est rare, mais il existe; l'enfant, par exemple, qui naîtrait avec des dents, ou dont les dents commenceraient à pousser par la mâchoire supérieure, devrait être sacrifié; coutume singulière, et qui pour être si répandue en Afrique doit avoir une cause commune et antique.

Le petit grandit, tantôt sur le dos de sa mère ou d'une sœur aînée, procédé commode, pour le dire en passant, puisqu'il permet à la femme de faire son travail en même temps qu'elle porte l'enfant, tantôt sur la natte de la case, tantôt sur l'herbe du champ, tantôt au fond de la pirogue, jusqu'à ce que les forces lui viennent assez pour lui permettre d'utiliser lui-même et comme il l'entend les moyens de locomotion que le Créateur lui a donnés.

Quand la raison est venue, si l'enfant est une fille, elle reste avec sa mère; mais, si c'est un garçon, il doit coucher la nuit dans un dortoir commun où un homme nommé tout exprès exerce une surveillance qui ne manque pas de sévérité. Le tapage nocturne, si cher aux jeunes « escholiers » de tout pays, amène ici des réprimandes bientôt suivies de coups de cravache. Puis aux récidivistes reste en perspective l'exclusion temporaire, et finalement l'exclusion définitive, à la suite de quoi le délinquant n'a plus qu'à coucher dehors ou à se faire une case à lui, car la maison paternelle lui est également fermée.

Le jour, l'enfant suit ses parents, travaille avec eux, pagaye sur le fleuve, s'amuse avec ses pareils, mais en ayant toujours soin de se tenir en dehors de la société des hommes, et surtout des anciens. Quelques taloches au besoin le rappelleraient au sentiment des distances. Par contre, il est inutile d'ajouter que jamais l'occasion ne lui est fournie de s'endormir sur les racines carrées, non plus que sur la table de Pythagore; et je pense, sans en avoir des preuves positives, qu'on l'embarrasserait un peu en lui demandant, par exemple, de répondre à cette simple question : Combien font trois cent cinquante-sept bonnets de coton à deux francs quarante-trois centimes la demi-douzaine? Mais, par contre, les leçons de choses abondent, et le gros problème du surmenage intellectuel reçoit ici une solution satisfaisante.

De plus, pendant toute cette période de l'enfance, la famille n'a rien à dépenser pour l'habillement, le jeune Pokomo se contentant de celui qu'il a reçu de la Providence dès avant son apparition en ce monde, et qui, pour avoir été parfois troué aux épines du chemin, n'en reste pas moins solide. Toujours néanmoins, chez l'enfant du sexe féminin, ce primitif habit est complété par une légère bandelette. Ajoutons que dans cet état, qui est général sur le fleuve, et auquel nul ne prête la moindre attention, l'enfant noir est beaucoup plus décent que mainte statue blanche des villes européennes.

Vers l'âge de dix à douze ans, plus tôt ou plus tard, les petits garçons sont renfermés dans un enclos spécial, soit dans l'enceinte du village, soit à l'extérieur, et sont circoncis par leurs aînés. Cette cérémonie est de rigueur, mais elle paraît avoir un caractère plutôt civil que religieux. C'est le passage de l'enfant dans l'adolescence, quelque chose rappelant la *robe prétexte* des jeunes Romains, et qui peu à peu s'est trouvé remplacé chez les peuples chrétiens par d'autres usages. Quand la guérison est parfaite, à un jour donné, les *barobaro* (litt. : « les mineurs, les jeunes ») sortent de leur enclos, lavés soigneusement, huilés des pieds à la tête, reluisant comme autant de souliers vernis, parfois peints de rouge flambant, ornés de chaînettes, de pendeloques, de verroteries, de colliers de toutes sortes, et habillés cette fois des plus beaux linges qu'on gardait depuis longtemps en réserve pour la circonstance. Ainsi parés, ils se mettent en rang l'un derrière l'autre, sérieux, droits, la tête en arrière et les lèvres fièrement relevées sous les narines, comme des conscrits à la première inspection du colonel. Ils arrivent ainsi sur la place publique, où les attend la population rassemblée, défilent un à un, très lentement, devant le conseil des anciens, qu'ils saluent et qui répond; et quand le défilé est terminé, en avant la danse!

Un chœur de femmes bat la mesure et chante en cadence,

élevant les bras au-dessus de la tête et frappant des mains; les hommes tournent et donnent sur le sol des coups de pied formidables, les nouveaux barobaro se mêlent à leurs aînés jusque vers midi. On se retire pour le repas, qui est ce jour-là particulièrement soigné. A Ndéra, pendant notre second séjour, c'est le F. Acheul qui a procuré les antilopes et fait ainsi les principaux frais du festin. Aussi nous avons été invités solennellement à assister à toute la fête, salués par les barobaro comme des sénateurs, et comblés de toutes sortes d'égards. Seulement nous n'avons pas dansé...

Dans l'après-midi, l'autre scène. Le barobaro arrive, est introduit dans la maison commune et s'assied par terre; en face s'assied pareillement une fille du village; entre les deux, un homme est debout. Tout à coup celui-ci parle avec grand respect au jeune homme, et sans transition se tourne vers la pauvre fille, qu'il accable de toutes les injures que sa fertile imagination lui fournit. Parfois la victime tient bon, baisse la tête, se gratte les pieds et attend la fin; parfois aussi elle se met à « plorer », la pauvre innocente! Mais il arrive également que, la note devenant trop forte, elle se lève, réplique, tient tête à l'orage ou se sauve à toutes jambes, pendant que le public rit, regarde et commente. Je pense que la morale de ceci, car il y a une raison à tout, est que désormais le barobaro n'est plus un enfant, qu'il est devenu maître, qu'il a droit de commander toujours, d'insulter quelquefois, et qu'en face de lui le sexe faible doit se taire, baisser la tête et obéir.

Le jeune homme se marie vers l'âge de dix-huit ou vingt ans. J'ignore jusqu'à quel point ce qu'il donne au père de l'épouse est une dot, un prix ou un cadeau. Mais, à partir de là, le nouveau ménage doit subvenir à ses propres besoins, bâtir sa case et cultiver son champ.

L'homme prend place alors parmi les adultes, qui ont dans

les grands villages un endroit spécial pour se réunir, un cercle si l'on veut, un club d'où les enfants sont chassés, et que dédaignent les anciens. Ceux-ci ont leur sénat à part, en un endroit inaccessible au public, et ils jugent avec raison que tous les autres leur doivent respect et obéissance.

Une autre disposition remarquable et qui, en certains pays du monde au moins, montrera combien ce peuple est avancé en civilisation, c'est que les Wa-Pokomo sont en république.

Chez eux, pas de chef héréditaire; mais dans chaque pays distinct du moyen et du haut fleuve, à Muina, à Ndéra, à Kinakomba, à Zubaki, au Malalulu, au Malakoté, etc., un président est choisi, complètement indépendant de ses voisins, mais secondé (?) dans son gouvernement par un conseil des anciens, par un sénat. Au Ndéra, ce Luxembourg compte six membres, lesquels sont les plus vieilles mâchoires de l'endroit, — je peux bien me permettre quelques libertés de presse, puisque aucun sénateur ne me lira. — Ce vénérable corps, en certains cas graves, s'adjoint des délégués des classes inférieures, hommes mariés et jeunes gens; c'est la chambre ou plutôt la cour des députés, qui, on le voit, est appelée à délibérer... quelquefois. — *N. B.* On ne lui demande jamais son avis quand il y a, par exemple, un buffle à partager. — Il y a d'ailleurs le gros de la population qui a son influence, qui peut manifester, et que le gouvernement, pas plus ici qu'ailleurs, ne saurait impunément braver. Au reste, pas de rouages compliqués, pas de bureaucratie, pas d'employés inutiles, pas de budget, pas de déficit. Le président est élu pour dix ans, que la lune est chargée de répartir, et les Wa-Pokomo de compter. Au bout de ce temps il se retire lui-même, après avoir choisi son successeur, et la transmission des pouvoirs se fait sans révolution, comme chez nous. Après quoi, Cincinnatus retourne à sa charrue, laquelle est ici remplacée par une pioche.

Les Wa-Pokomo.

1. La toilette aux champs. — 2. Chevelures d'hommes. — 3. Peigne en ébène. — 4. Collier de perles, pour femmes. — 5. Poteries. — 6. Bracelets, pour hommes. — 7. Pendant d'oreille, pour hommes. — 8. Tabouret, hachette, pioche, fer de lance.

De ce qui précède il ressort que le petit Pokomo, un peu délaissé à son arrivée en ce monde, ne cesse de grandir en importance à mesure qu'il prend de l'âge, de sorte qu'on peut dire de lui que pour être sénateur il n'a qu'à vieillir, comme d'autres, pour être princes, n'ont la peine que de naître.

Et quand enfin il meurt, le deuil dure un mois entier, au bout duquel un repas le termine.

Maintenant il est nécessaire d'ajouter que ces institutions ne sont pas partout les mêmes exactement. Le fleuve, en effet, de même qu'il doit être partagé en plusieurs zones au point de vue de la flore et de la faune, comprend aussi plusieurs divisions politiques et sociales. Il y a, par exemple, le bas fleuve, peuplé jusqu'au Tchara et au delà d'esclaves divers et de Wa-Pokomo plus ou moins musulmanisés, qui n'ont rien de l'originalité ni de la moralité signalés plus haut.

Sur eux Mohammed a mis son indélébile empreinte, et aussitôt entrés dans le troupeau ils consentiraient volontiers, s'ils en avaient le pouvoir, à vendre et à exterminer tous les Wa-Pokomo, leurs frères de la veille, qui ne sont plus à leurs yeux que des infidèles. Et au delà, de Simakaro à Ngatana inclusivement, les indigènes ayant déjà depuis longtemps subi l'influence successive des musulmans de Kau, de Lamu, de Paté, de Wito, de Zanzibar, qui aujourd'hui encore les pressurent d'une manière indigne et les excitent de leur mieux contre les Européens; ces pauvres gens, qui sont sans défense et sans énergie, ont un caractère craintif, timide et bas, prêt à toutes les servitudes.

Individuellement pris, ils ne sont pas esclaves; mais la race entière l'est, puisque sans recevoir aucun avantage elle est taillable et corvéable à merci au profit du sultan de Wito et de ses agents, puisque sans mot dire elle doit se prêter à toute réquisition de tout Swahili malpropre qui passe. Ce sont les Malatini, « ceux d'en bas; » les autres Wa-Pokomo

les méprisent fort et se croiraient déshonorés de contracter avec eux une alliance.

De Muina à Zubaki, c'est le moyen fleuve. C'est là surtout que se trouvent les Wa-Pokomo authentiques, les vrais, ceux que l'on vient de décrire.

Plus haut, au Malalulu et au Malakoté, les villages sont nombreux; mais on y parle un mélange de pokomo et de galla difficile à comprendre.

Enfin, tout à fait dans le haut fleuve, à Korokoro, ce sont toujours des Wa-Pokomo, mais qui ne parlent que le galla.

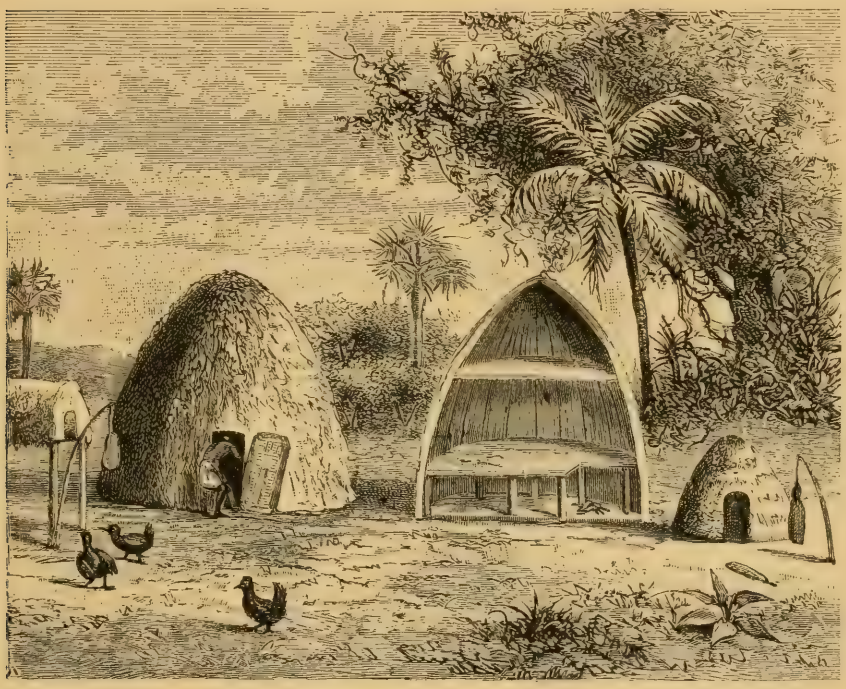
Quant au genre d'habitation, il est à peu près le même partout.

Ce sont de petites cases en paille, rondes, en forme de ruches, qui ont peu d'apparence extérieure, mais qui en réalité ont un intérieur fort propre et très bien conditionné.

Au-dessus de solides poteaux d'environ trente centimètres de hauteur, s'étend un clayonnage couvert d'une forte natte en nervures de dattier sauvage; c'est le plancher, en même temps que le siège et le lit de famille. Dans un coin, un trou de la natte laisse place pour le foyer, et tout en haut une autre installation est destinée à recevoir les provisions de réserve. Du reste, en ces pays du soleil il ne faut pas oublier que la maison n'a pas les usages multiples de chez nous. Ici elle n'est guère faite que pour abriter le sommeil de la nuit; la vie se passe en plein air. En tout cas, elle suffit très largement à donner les avantages qu'on lui demande, étant à la fois défendue contre la pluie, contre les inondations, contre le froid et les moustiques.

Le régime alimentaire des Wa-Pokomo varie un peu suivant le fleuve, car les mêmes cultures ne sont pas possibles partout. Ici on mange plus de riz, là plus de maïs et de sorgho; la banane est très répandue. Il y a aussi les patates, les haricots, les pistaches, les cannes à sucre, un peu de manioc, et,

dans les marais, une plante qui croît naturellement et dont la tête, ressemblant au pavot, est séchée au soleil, cuite et mangée. On a souvent du poisson. On est très friand de miel, on recueille le vin de palme du rondier, du dattier et du doum; on ne manque jamais de tabac pour chiquer et priser,



Les Wa-Pokomo.
Case des poules. — Case des hommes (extérieur et intérieur). — Case fétiche.

et la félicité est complète quand on peut se procurer un peu de viande.

L'industrie est nulle ou à peu près. Elle consiste uniquement, pour les femmes, à faire avec la boue du fleuve divers ustensiles de cuisine très minces et bien travaillés. On ne connaît pas le tour à potier, mais on y supplée en ajoutant successivement des cordons de terre préalablement pétrie, en les façonnant avec les doigts et en les disposant l'un au-dessus de l'autre jusqu'à ce qu'on obtienne la forme désirée. Ces

dames, au moyen de perles fausses de couleurs diverses et très fines, font aussi des broderies, des colliers et des bracelets qui ne manquent pas d'un certain goût. Les hommes, outre des nattes, des paniers, des ruches, des ornements en cuivre et en étain, font avec de simples hachettes ces pirogues sur lesquelles ils manœuvrent si bien et paraissent si fort en leur élément.

Quant au commerce, c'est surtout par les Swahilis que les Wa-Pokomo, en échange des produits de leurs champs, d'un peu d'ivoire, de cornes de rhinocéros et de buffles, de peaux d'animaux sauvages, d'orseille, etc., se procurent le linge, les haches, les pioches, les fers de lance, le fil de cuivre et l'étain qu'ils utilisent.

Il a déjà été question du goût de ce peuple pour la parure, et on a dit comment, surtout dans les régions de Ngao et de Ngatana, hommes, femmes et enfants aiment à se barbouiller de rouge. Mais ce n'est pas tout. Sur le fleuve, les jeunes gens et les hommes se font tresser les cheveux, ceux-ci dans un style, ceux-là dans un autre, et ce n'est pas une des scènes les moins curieuses que celle que nous avons eue plus d'une fois sous les yeux pendant que nous passions en pirogue : à l'ombre d'un grand bananier, un homme rouge assis par terre, et derrière lui sa femme écarlate lui arrangeant sa chevelure! Inutile après cela de dire que les pendants d'oreilles, les bracelets, les colliers sont fort en honneur, sans parler des plumes d'oiseaux et des fleurs de la forêt plantées dans les cheveux.

Et voilà la vie qu'on coule, ce semble, douce, tranquille et silencieuse, vers l'éternité inconnue, comme le fleuve coule ses eaux. Et que leur faut-il, à ces pauvres braves sauvages, pour être des gens heureux? Des pantalons peut-être, des souliers vernis, des cigarettes et des chapeaux mous?

En réalité, en dehors d'un peu de linge, la civilisation matérielle d'Europe a peu à leur donner.

Mais il reste la vie de l'âme; et sous ce rapport, comme dit Bossuet, il y a dans leur civilisation un grand creux : Dieu leur manque.

Dieu leur manque, non pas qu'ils ne le connaissent point; mais c'est ici comme dans toutes ou presque toutes les tribus africaines, ils ne lui rendent pas de culte exclusif et véritable.

Ils croient aussi aux esprits mauvais; ils font quelques sacrifices qui parfois s'adressent à la divinité, du moins ils le disent; ils attribuent une sorte d'existence à l'ombre du corps, et pensent que c'est elle qui vient troubler l'homme dans ses rêves, mais ils n'ont sur la vie future que des idées nulles ou très confuses. Ils portent d'ailleurs peu de gris-gris, n'ont que de rares petites cases fétiches; et l'art des sorciers consiste souvent à soigner plus ou moins bien les maladies, à écarter les mauvais sorts, à découvrir les empoisonnements. Mais le grand culte des Wa-Pokomo s'adresse au Ngadzi.

Qu'est-ce que le Ngadzi?

A peine êtes-vous entré dans un village, que le chef ou un ancien du lieu vient vous trouver respectueusement et vous dire que vous pouvez choisir l'emplacement qui vous convient, vous asseoir, vous promener partout, excepté dans telle direction qu'il vous montre. Quelquefois aussi il pousse la charité jusqu'à vous prévenir qu'il n'est pas non plus permis d'étendre de linge sur les cases, de recueillir l'eau de pluie, etc.; mais toutes ces recommandations ne sont rien auprès de la première. On s'installe, et au moment où l'on y pense le moins, on entend sortir du lieu sacré des sons de flûte plus ou moins réussis : c'est le Ngadzi qui parle.

Dans le moyen Tana et dans le haut fleuve, cette douce musique est remplacée par un bruit étrange qui s'entend au loin et met en frayeur grande les femmes et les enfants : on dirait un morceau de bois ou d'écorce, taillée d'une manière

spéciale, et qu'on ferait tourner vivement au bout d'une corde.

Mais, chez les Wa-Pokomo il y a aussi les confrères du Ngadzi, et c'est là l'essentiel. Les confrères du Ngadzi, ce sont presque toujours des anciens, et en tout cas des hommes faits, qui seuls ont le droit de pénétrer dans l'enceinte réservée, qui ont la défense expresse, et sous les peines les plus sévères, d'en révéler les mystères, et qui enfin, c'est là le côté pratique et la raison d'être de cette société secrète, font en commun des ripailles à même les offrandes de riz, de farine, de miel, de viande, que le public ne manque pas de donner de temps à autre. Que, s'il se relâche un peu, le Ngadzi hurle, les sorciers prédisent des malheurs épouvantables, et les offrandes s'amoncellent. De même, pour faire partie de l'association, il faut donner des sommes considérables en argent, en linge, en provisions ou en ivoire; de sorte que, des affiliés comme des profanes, il y a toujours à recevoir, jamais à donner.

Pour enfoncer tous les Ngadzi du Tana, le F. Acheul comptait beaucoup sur son cor de chasse, que malheureusement il avait laissé à Kau. Il est probable qu'il faudra autre chose; on l'emploiera. En tout cas, voilà l'un des « creux » de la civilisation pokomote : c'est pour le boucher que nous sommes venus.

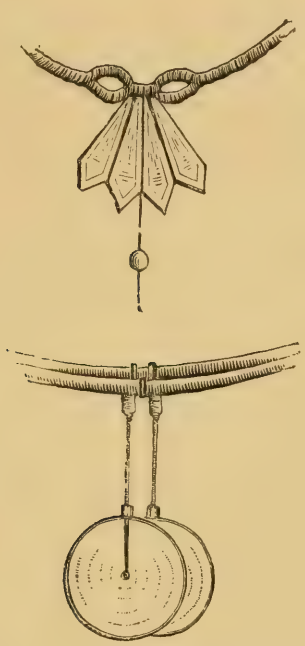
Les Gallas, dispersés dans les bassins de l'Ozi, du Tana et du Sabaki, appartiennent à deux branches distinctes : les Barraréta et les Kokawé, réunis aujourd'hui par le malheur sous la tutelle d'un seul chef, Dadi abba Dada, qui habite, près de Ngao, les environs du Shaka-babu.

Ces Gallas descendent originairement des Borana, tribu encore homogène et puissante qu'on trouve au nord-ouest du

[1] Barra-réta ou Warra-réta, fils de Réta.

Tana, dans le Shoa et non loin des lacs Sudolf et Stéfanie, récemment découverts par le comte Téléki.

Détachés de leurs aînés, dont ils gardent un souvenir fier et fidèle, les Barraréta et les Kokawé se sont peu à peu répandus dans les vallées du Djuba, du Tana, de l'Ozi, du Sabaki, du



Colliers des Gallas, demi-grandeur naturelle.

Mvoé et même du Ruvu. A cette époque, qui ne remonte pas très loin, les Gallas avaient la force d'expansion des peuples qui débordent, et bien des fois les colons arabes de la côte ont dû reculer eux-mêmes devant eux. Il y a peu de temps encore, le sultan de Zanzibar payait à ces « infidèles » des environs de Malindi la jolie rente annuelle de quatre cents piastres pour les décider à laisser ses sujets tranquilles. Mais tracassiers, exigeants, pillards, regardant le monde comme leur propriété, les Gallas n'ont pas tardé à rassembler contre eux tous leurs voisins, et comme d'ailleurs ils avaient beaucoup d'ivoire et

beaucoup de bœufs, les Somalis d'un côté, les Massaï de l'autre, les Wa-kamba vers l'intérieur, les Arabes et les Swahilis sur les côtes, les ont refoulés progressivement, et aujourd'hui vaincus, ruinés, découragés, ils errent, me disait l'un d'eux tristement, « comme le singe des forêts. » En réalité, ils n'ont pas, en effet, de résidence parfaitement fixe : le village tel qu'ils le comprennent représente d'ailleurs si peu de chose, qu'il est aussi facile de l'abandonner que de le reconstruire. Bâtir une case est pour eux l'affaire d'un jour. Cependant on peut dire que les restes de l'ancienne invasion galla, réduite à peu de représentants, et qui paraissent devenir de jour en jour moins nombreux par suite des guerres, de la misère et de l'infanticide, sont presque tous compris dans les environs du Sabaki et du Tana, essayant, quand ils le peuvent, de rassembler encore quelques troupeaux de bœufs et de vaches, de chèvres et de moutons; car avant tout ils sont pasteurs, vivant ailleurs de chasse, de mendicité et de pillage, et se résignant parfois à essayer un peu de culture.

Les Gallas sont païens, et c'est une des raisons précisément qui leur attire des Somalis, qui sont musulmans, ces guerres d'exterminations auxquelles ils ne tarderont pas à céder, soit qu'ils embrassent eux-mêmes l'islamisme, soit qu'ils se laissent anéantir; la seule chance de salut qui leur reste serait de se grouper autour de l'Européen qui vient maintenant à eux. Chose curieuse! la vue de ces hommes, de ces enfants, inspire chaque fois au missionnaire je ne sais quel sentiment particulier de sympathie mêlé d'une pitié profonde, et instinctivement on répète devant eux la parole de saint Grégoire le Grand en présence des esclaves anglais sur le marché de Rome :

« Quel dommage que de si beaux hommes ne soient pas chrétiens! »

Le Galla est, en effet, — et il s'estime tel, — bien différent

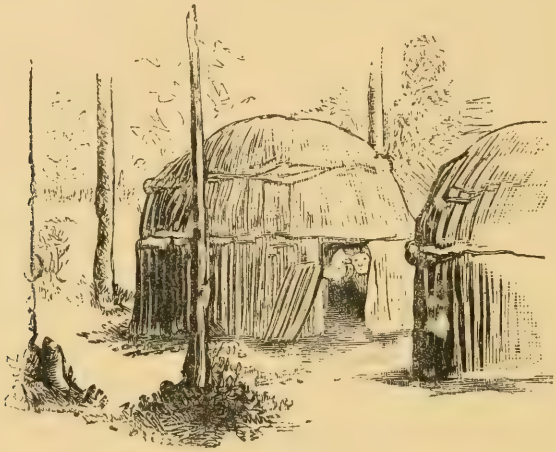
des autres populations nègres ou bantu du reste de l'Afrique. C'est un frère des Somalis, un parent des Massaï, un allié peut-être des Peuls qui se sont dirigés vers la côte occidentale, une remarquable variété de l'espèce humaine enfin, tenant à la fois du nègre et de l'Arabe.

Le type cependant n'est pas uniforme, et à une époque inconnue, peut-être lointaine, il y a dû avoir des croisements qui ont amené une dégénérescence de la race et font reparaître de temps à autre des nez trop épatés, des lèvres trop épaisses. Mais, en général, la taille est svelte et élancée, les membres bien proportionnés, les extrémités déliées, les jambes particulièrement grêles, la face orthognathe et allongée, les traits fins, les lèvres minces, le nez souvent aquilin, les cheveux bouclés, crépus même, mais non laineux. Ils redoutent beaucoup l'embonpoint et arrivent à le prévenir, dit-on, en avalant de temps à autre un peu de la sève lactescente de l'euphorbe candélabre. Le teint est noir; mais on dit que, chez les Barana, il passe au rouge brun parfois très clair.

Le Galla est aussi fort intelligent, et son air fier et dominateur, relevé de la manière dont il se drape dans un large morceau de toile blanche, avec sa lance qui jamais ne le quitte, son gros anneau de cuivre qu'il porte au petit doigt, et dont au besoin il se fait une arme, une sorte de coup-de-poing, ses colliers de cuivre et de coquillage, ses bracelets d'ivoire, son attitude droite et légèrement méprisante, tout fait que, parmi les tribus inférieures où il passe, il conquiert vite un ascendant réel qu'il sait garder et développer jusqu'à ce qu'il en abuse. C'est ainsi qu'il a dominé les Wa-Pokomo et leur a imposé sa langue dans le haut fleuve, et partout ailleurs un grand nombre de ses coutumes et de ses institutions.

Malheureusement ce type supérieur et cette intelligence réelle ne correspondent pas à un égal développement du caractère. Le Galla, tel du moins qu'il apparaît ici, est tracas-

sier, querelleur, mendiant, paresseux : dans la haute idée qu'il a de lui-même, il croirait se dégrader s'il cultivait la terre ou exerçait une profession quelconque. La femme galla, qui en général est petite, grêle, faible, et se donne en étalant sa longue chevelure crépue tout autour de la tête un air étrange de sauvagesse à montrer dans les champs de foire, est chargée de tous les travaux pénibles. La suprême injure à



Cases de Gallas.

adresser à un Galla est de lui parler au féminin; et enfin, ce qui caractérise mieux que tout le reste la triste situation de la malheureuse fille d'Ève en cette tribu, c'est que, si le premier enfant qui naît dans une famille est du sexe féminin, on le tue, et ainsi de suite deux fois, trois fois, dix fois s'il le faut, jusqu'à ce qu'il vienne un garçon : après quoi la fille est autorisée à vivre! La raison de cet usage barbare est sans doute que le droit d'aînesse, qui est une des bases de la société galla et amène des prérogatives universellement reconnues, ne peut appartenir qu'à un enfant mâle; toute fille qui cherche à le lui ravir commet donc un attentat et doit disparaître. Ici non plus, comme on le voit, le sceptre n'est pas exposé à tomber en quenouille!

Et puis il n'y a pas de sceptre : les Gallas, comme les Wa-Pokomo auxquels ils l'ont imposé, vivent sous le régime républicain. Le président est élu pour huit ou dix ans. Il a les

Femme et enfant gallas.

honneurs, mais peu d'autorité : la guerre est conduite par un homme du métier, la justice et la religion sont aux mains d'une sorte de juge grand prêtre chargé de régler les différends et d'offrir des sacrifices; les villages distincts sont gouvernés par un chef de famille qui a droit de percevoir un tribut sur les voyageurs, et enfin les sorciers sont chargés de la pluie et du beau temps, des maladies, des objets perdus, des

maléfices, du passé, du présent, de l'avenir et de quantité de choses peu commodes; ils réussissent en tout ce qui leur est demandé, ce sont des gens de grand mérite!

On trouve d'ailleurs dans les usages des Gallas beaucoup de traces sémitiques déjà remarquées dans leur type et qu'il resterait à signaler dans leur langue : les quarante jours de réclusion du nouveau-né, la circoncision, le droit d'aînesse, l'adoption légale, l'état inférieur de la femme, le pouvoir très grand et à demi religieux du chef de famille, les lamentations des funérailles, etc. Une coutume également curieuse est celle où sont les Gallas, père et mère, de se faire appeler du nom de leur premier-né : Dadi abba Dada, Dadi père de Dada. Cette habitude, il est vrai, se retrouve aussi parmi beaucoup de noirs bantu, mais pour la mère seulement, qui prend le nom de son fils. Chez les Arabes, on sait que ce sont au contraire les enfants qui font suivre leur nom de celui de leur père; Séliman ben Daud, Salomon fils de David.

La langue, que le cardinal Massaja a été l'un des premiers à mettre en lumière, et dont les travaux sont aujourd'hui si vaillamment continués par ses frères, les missionnaires capucins, ne paraît pas encore classée d'une manière définitive, les uns en faisant un groupe indépendant avec le sémite et le hamite, les autres la donnant comme une branche éthiopienne de la famille hamitique. En parlant de ce peuple, on ne peut non plus taire le nom illustre de M. Antoine d'Abbadie, Abba-Dia, comme disaient les Gallas, dont les travaux en tout genre sur le pays et les peuples de la haute Éthiopie ont été si nombreux et si remarqués.

En terminant cette courte étude sur les Gallas, ajoutons que ce nom, dont j'ignore le sens, leur est donné à la fois par les Abyssins, les Arabes et les Swahilis. Viendrait-il du mot *kallo*, magicien, sorcier, par le changement très naturel et très fréquent de *k* en *g* et d'*o* en *a?* Peut-être. En tout cas, eux

mêmes s'appellent *Oromo, Orma* ou *Elmorma* (*Elma Orma*), c'est-à-dire *fils d'Orma,* lequel serait le fondateur de la race et le père de *Borana* ou *Borena.*

Restent les Wa-Boni.

Ces Wa-Boni représentent une population très intéressante, très singulière, mais d'une étude compliquée et difficile.

D'où sont-ils venus? Eux-mêmes ne le savent pas. Mais ils aiment à dire modestement que c'est pour eux que Dieu a fait les forêts et les plaines, les rivières et les lacs, les fruits et les bêtes. Faut-il conclure de là que les Wa-Boni sont les premiers habitants de cette partie de l'Afrique? Faut-il voir en eux une population du nord que les Gallas auraient rencontrée aux confins de l'Abyssinie et qu'ils auraient dispersée? Les renseignements manquent actuellement pour résoudre cette question.

Ils portent différents noms. Près du confluent des deux rivières qui font le Tana, au nord, ils sont relativement nombreux et s'appellent Ma-nyolé. Plus bas, on les retrouve sous le nom de Wa-sanyé (à Sanyé-ni), qu'ils portent également dans le bassin du Sabaki, où ils occupent divers points. Sur le Tana, on les appelle généralement Wa-Boni. Chez les Wanyika, on les connaît sous le nom de Wa-langulo, et enfin, au nord de Lamu, sur la côte où ils sont répandus, ce sont les Wa-dahalo ou Wa-twa.

Nulle part ils ne sont en grand nombre, et comme ils ne volent pas, comme ils n'attaquent personne, comme ils ne veulent ni conquêtes, ni troupeaux, ni rien, comme d'ailleurs ils donnent assez volontiers une part des produits de leurs chasses, ils vivent généralement en bonnes relations avec leurs voisins de la race bantu. Mais les Gallas les tiennent dans une sorte de vasselage humiliant et coûteux. Si, par exemple, le Boni tue un éléphant, une défense sur deux doit être livrée

au Galla. C'est du Galla aussi qu'ils parlent la langue (ils ont oublié la leur propre), avec quelques expressions empruntées ici au massaï et là au somali. Du Galla ils tiennent leurs noms, beaucoup d'usages, beaucoup d'idées, beaucoup d'ornements et d'objets de toilette.

Armés d'arcs très forts et de flèches empoisonnées (la lance est au Galla), ils s'attaquent à l'éléphant, au rhinocéros, au buffle, à l'hippopotame, au sanglier et aux autres animaux de

Village de Wa-Boni.

la savane africaine, sans excepter le lion et le léopard. Aux gazelles et aux animaux de moindre taille, ils dressent des pièges. Mais ils méprisent les oiseaux et se croiraient grandement déshonorés s'ils mangeaient une poule : tant pis pour Henri IV, roi de France et de Navarre! La « poule au pot », c'est chez eux la nourriture de l'esclave. Mais comme ils ne peuvent toujours se procurer de la viande, ils vont sans la moindre vergogne mendier, près de leurs voisins qui travaillent, un peu de farine, du maïs, du sorgho, des bananes, et à défaut de tout cela ils ont le miel sauvage, dont ils sont très friands, les fruits de la forêt, la farine des cycas, les feuilles

des arbres, les herbes des champs. Cependant, fatigués sans doute de vivre si modestement, on en trouve qui commencent à travailler un peu. Comme animaux domestiques, ils n'ont que quelques chiens, qu'ils utilisent pour la chasse.

Chasseur boni.

Le type de ce peuple singulier est au fond celui de la race bantu, mais avec plus de finesse et de correction : résultat qui peut être dû au genre de vie qu'il mène. Leurs cases rondes ne sont guère que des huttes de campement; leurs mœurs paraissent douces et bonnes, leur intelligence développée,

et leur manière enfin d'envisager leur condition misérable peu en rapport avec l'idée qu'on s'en fait.

Si je ne craignais de tomber dans des longueurs fatigantes, j'aurais bien envie de dire ici l'étonnement dont je fus saisi, l'an dernier, un jour de malheur où, passant par l'intérieur des terres de Malindi à Mombasa, je m'égarai avec quelques hommes seulement dans la grande forêt de Sokoké. Nous étions entrés sous bois vers six heures du matin, nous promettant une marche à l'ombre fort intéressante et une journée magnifique. Mais voilà que, ayant pris une piste d'éléphants pour un chemin fait de pieds d'hommes, notre petite caravane se trouva peu à peu engagée dans un inextricable dédale où l'on ne voyait partout que des arbres, de la terre et du ciel, même en montant sur les plus hautes branches, selon la méthode du petit Poucet. Rien à manger, rien à boire. Cependant le soleil se couchait, et nous avions déjà pris nos dispositions pour nous retirer sur les arbres et y passer la nuit, comme de simples anthropoïdes, lorsque tout à coup nous nous trouvâmes en présence d'un sentier parfaitement battu. Tout le long, on voyait des pièges tendus, faits d'un lacet en nœud coulant attaché à un tronc d'arbuste plié de force et qui, en se relevant, devait enfermer le cou ou la patte de la bête et l'occire par pendaison. Il était six heures du soir. Nous suivîmes ce chemin avec confiance, pensant que c'étaient là traces d'hommes, toujours comme il est raconté dans les merveilleuses aventures dudit Poucet; mais, au lieu d'aboutir comme celui-ci à un mirifique château tout plein de lumières, nous arrivâmes au bout d'une heure en une vaste clairière au fond de laquelle dormait un étang et où, sur la lisière de la forêt, s'élevait un mince filet de fumée blanche entre quatre ou cinq cases rondes et misérables. C'était un village de Wa-Boni.

Après avoir raconté notre aventure, donné mes petits

cadeaux et reçu de mon côté des griffes de lion, un arc, des flèches et une provision de poison végétal avec instruction sur la manière de m'en servir, je me permis de faire à mon hôte quelques observations sur le dernier des péchés capitaux, vulgairement connu des théologiens et des écoliers sous le nom de paresse.

« Et pourquoi travailler? répondit le vieux. Est-ce que la terre ne nous donne pas, à nous, tout ce qu'il faut pour vivre, sans que nous ayons besoin de tant la tracasser, comme font les esclaves? »

Un peu interloqué, je hasardai pourtant une objection :

« Alors, pourquoi demandez-vous de la farine à ceux qui travaillent, du linge à ceux qui voyagent?

— C'est un droit, dit le chef. Ceux qui travaillent prennent un coin de terre, coupent un bout de forêt, tarissent un étang. Or à qui sont les terres, les forêts et les eaux? C'est à nous. Et toi, quand tu passes, tu suis un sentier. Ce sentier, c'est nous qui l'avons fait.

— Ah!

— Oui.

— Mais si personne ne passait dans vos sentiers et ne cultivait vos terres, de quoi vivriez-vous?

— De quoi vivent les singes? Quand tu verras les singes mourir de faim, les Wa-Boni mourront aussi.

— Ah! les Wa-boni sont des singes?

— Si tu veux le croire, ils n'y font pas d'objection. »

En ce moment, ma pensée se porta tout naturellement vers messieurs les hommes d'origine simienne, en me disant que, dès que je leur signalerais ce membre inconnu de la famille, j'aurais certainement une récompense. Toutefois je ne pouvais m'empêcher de trouver que, pour une bête, mon interlocuteur n'en avait guère l'air. Et il continuait :

« Sans travailler la terre, nous avons la viande des ani-

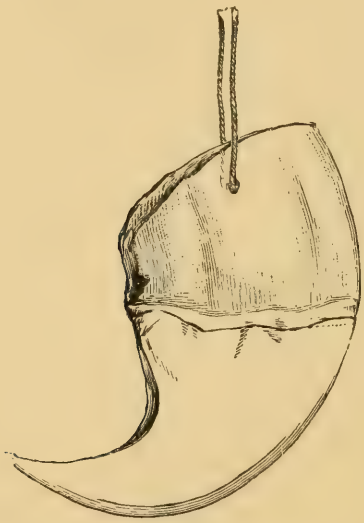
maux, le miel des abeilles, les fruits de la forêt, les feuilles, les herbes.

— Oh! les feuilles, les herbes...

— Oui, nous savons ce qui se mange, nous, et ce qui ne se mange pas.

— Et le linge?

— Si nous avons du linge, nous en prenons; si nous



Griffe de lion, grandeur naturelle.

n'en avons pas, les bêtes que nous tuons nous prêtent leur peau.

— Je n'ai jamais vu, dis-je au vieux, personne de votre tribu comme esclave chez les musulmans de la côte.

— Précisément. Les musulmans de la côte savent que nous ne travaillons pas, que nous leur serions inutiles, que d'ailleurs nous nous laisserions mourir chez eux, et c'est pourquoi ils ne nous prennent pas. Du reste, nous, jamais nous ne pourrions vendre un de nos enfants comme esclave; nous préférerions périr tous.

— Ceci est parfait, répliquais-je, et là-dessus nous nous

ressemblons. Mais pourquoi vous bâtissez-vous de si petits villages, des cases si misérables ? Ne craignez-vous pas des tribus ennemies, la guerre, le pillage?

Femme boni avec pagne de peau orné de croix.

— C'est juste pour éviter le pillage et la guerre que nos cases sont ainsi faites. Nous n'avons rien : à qui n'a rien on ne vole rien. Les grands villages, les fortes estacades, les troupeaux, les champs, mais c'est tout cela qui attire l'ennemi ! »

A ce drôle d'homme, ma philosophie ne trouvait franchement pas grand'chose à répondre. Et il parlait toujours.

« Quand il y a tant de maisons ensemble, si bien garnies, si bien bâties, les disputes, les injures et les vengeances ne manquent jamais : deux hommes avec chacun une poule, c'est assez pour créer des inimitiés de vingt ans.

— Mais vous, vous n'avez jamais de querelles?

— Nous, nous vivons famille par famille, de manière que, à la tête de chaque village, il n'y ait qu'un chef qui est le père de tous les autres, qui commande et qui est obéi. Au village, il n'y a aussi que des frères et des sœurs. Le jeune homme qui veut se marier doit aller chercher son épouse au loin : elle lui est donnée s'il peut fournir un éléphant, un buffle ou quelque grosse bête. Et c'est à lui, plus tard, de se faire un nouveau campement. »

Voilà, si je ne me trompe, d'étranges idées en matière d'économie politique et sociale; mais ce qui dépasse les bornes, c'est d'être obligé d'avouer que, à son point de vue spécial, n'ayant besoin de rien, et n'étant pas d'ailleurs gêné dans ses mouvements par une nombreuse société ambiante qui accapare toute la terre, ce nomade a raison! En tout cas, messieurs les savants, vous pouvez être d'un autre avis que lui; mais ne me dites pas que mon sauvage est une demi-bête à peine sortie de sa larve simienne. Des sauvages, y en a-t-il jamais eu? Si l'opinion d'un missionnaire n'était réputée pour rien, j'en connais un qui aimerait à soutenir qu'on a trop souvent pris comme tels ceux qui se faisaient une idée différente de la civilisation.

Mais nous n'en avons pas fini avec mon homme. Ayant remarqué que ni lui ni ceux de son entourage ne portaient d'amulettes, je le lui fis observer.

« En effet, dit-il, on ne connaît guère ces choses-là.

— Mais vous n'avez pas de sorciers parmi vous?

— Non; quand nous voulons en voir, nous nous adressons aux Wa-nyika ou aux musulmans de la côte.

— Et vous n'offrez pas de sacrifices?

— Des sacrifices? Nous en offrons à Waka (Dieu). Je tue un buffle, par exemple. Eh bien, j'en prends un morceau, le meilleur; j'en brûle une partie sur le feu, je mange l'autre et je la donne à manger à mes enfants : voilà mon sacrifice. Je recueille du miel, j'en jette une partie dans la forêt et vers le ciel : voilà mon sacrifice. Je me procure du vin de palme, j'en répands la moitié d'une gourde sur la terre : voilà mon sacrifice, mon sacrifice à Waka. Et je le lui dis, et il m'entend. »

Ces explications extraordinaires et authentiques, si simples, si grandes, si conformes à la religion primitive, achevèrent de me convaincre, je l'avoue, que mon sauvage dépassait plus d'un civilisé. Mais où avait-il puisé ces idées?

Il ne put jamais me le dire, se contentant d'affirmer que ses ancêtres avaient fait ainsi, qu'il les suivait, et qu'il enseignait ses enfants à l'imiter.

Je voulus le pousser plus loin :

« Mais pourquoi ces sacrifices, et qu'est-ce que Waka?

— Waka? Mais c'est le maître de tout, celui que les Swahilis et toi appellent Mungu (nous parlions swahili). Il nous a donné ces terres, ces forêts, ces plaines, ces montagnes, ces fleuves, tout. Nous nous en nourrissons. Mais il est sévère : il en veut sa part, et nous la lui donnons. Quelquefois il descend dans nos campements et fait mourir l'un de nous. Alors nous enterrons bien bas celui dont il a pris la vie, et ceux qui restent vont plus loin ; car il est dangereux de rester sous le regard de Dieu. »

Si j'ai cité cette conversation, prolongée ensuite bien avant dans la nuit, devant ce petit feu qui brûlait toujours, et sous ce grand ciel où la Croix du sud se détachait toute brillante

au-dessus des arbres, c'est d'abord qu'elle me parut alors surprenante dans la bouche de ce pauvre sauvage, sans résidence fixe, perdu au fond des bois; mais c'est aussi qu'elle m'est revenue naturellement en mémoire sur le Tana, à l'occasion d'un autre fait non moins étonnant.

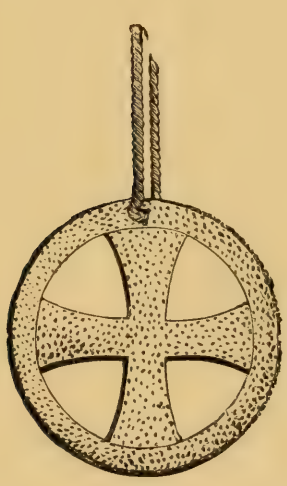
En arrivant au village de Kiaponi, dans le Kina-Komba, nous trouvâmes un campement de ces Wa-Boni, vivant là comme partout de chasse et de mendicité, ni l'une ni l'autre n'étant encore interdite en ces fortunés pays. Or, le soir, pendant que nous dressons nos tentes, et que cette opération groupe autour de nous autant d'enfants pokomos que l'arrêt d'une voiture de Bohémiens dans une petite ville européenne amène de curieux, voici que tout à coup débouchent, par la porte pratiquée dans l'estacade, une dizaine de femmes wa-boni revenant de la forêt; elles sont chargées d'énormes fagots, et elles les portent sur le dos au moyen d'une courroie passée sur le front, à la manière des Gallas, des Somalis et des Massaï. Ces types de parfaites sauvagesses, sentant à dix pas la graisse dont elles se frottent, ne manquent pas d'intérêt artistique; mais voici qui fait bien vite oublier la graisse et les fagots : sur leurs jupons de peau tannée, des croix parfaitement dessinées, des croix de perles rouges avec bordure de perles blanches.

Cette apparition de la croix en un pays où nous pensions être les premiers à devoir l'introduire n'est pas, du reste, la seule qu'il nous ait été donnée de constater en ce voyage. Sur un autre fleuve au sud de celui-ci, le Sabaki, nous devions la retrouver au cou d'un enfant des Wa-nyika, gravée à la pointe d'un instrument sur une petite plaque de cuivre. Mais il n'en connaît pas la signification :

« C'est un signe que portaient nos pères, dit-il, que portent nos frères jusque là-bas, là-bas, et que moi aussi je porte à mon cou. »

A l'autre bout de ce continent, chez les Ashantis, le P. Ch. Gommenginger nous dit à son tour avoir vu la croix partout : sur les maisons, sur les armes, sur les ustensiles domestiques.

Cette image de la croix est certainement intentionnelle, et j'ai pensé que ces peuples avaient pu la tenir des Abyssins par les Gallas.



Croix pattée des Wa-nyika.

VI

Saint-Joseph de Ndéra. — Rentrée à Kozi. — Retour à Kau. — Encore Lamu. — La vallée de Sabaki. — Les Wa-nyika. — A Mombasa. — L'Angleterre et les Missions. — Pemba « la verte ». — A Zanzibar. — Réflexions d'un missionnaire.

Nous sommes toujours à Koné, dans le Zubaki : c'est là que nous passons nos fêtes de Noël.

Mais Nifé, ce chef de Ndéra que nous avons l'espoir de trouver ici, ne paraît pas, et l'on dit qu'il tardera encore longtemps à revenir; d'un autre côté, nous ne pouvons guère faire attendre plus longtemps le F. Acheul à Kozi et le P. Charles à Kau. D'ailleurs, ce que nous avons vu et ce qu'on dit du Tana nous convainc que le Ndéra est l'un des meilleurs points à occuper, et enfin nous avons trouvé ici à acheter à bon compte deux pirogues nouvelles, ce qui nous donne une flottille maintenant suffisante pour transporter toutes les caisses laissées là-bas. Rentrons.

Pour nos quatre pirogues, nous n'avons que quatre pagayeurs. Mais la descente est facile : chacun en saisit une, se plante à l'arrière, prend le courant, donne un coup de pagaye, et en avant! Le plus riche en voix entonne une chanson qui fait voler tous les oiseaux du plus prochain banc de sable; les autres répondent en chœur, l'écho adouci des forêts profondes répète les derniers mots du refrain, le fleuve se

déroule devant nous jaune et silencieux; les paysages, les bancs, les villages que nous avons remarqués en montant reparaissent un à un, et nous allons ainsi toute la journée, de temps en temps épluchant une banane et lampant au passage une poignée d'eau bourbeuse.

Le matin, cette descente du fleuve est délicieuse en vérité. L'air est si bon, si frais, la rive si verte, le fleuve si calme, le recueillement si profond, les oiseaux qui s'éveillent apparaissent si blancs, l'odeur du jasmin nous arrive si douce, et la pirogue file sur l'eau si tranquille, si légère!

Mais peu à peu le soleil monte, et, dès qu'il est assez haut pour regarder par-dessus les forêts, ses rayons, réverbérés par l'eau comme par un miroir, nous atteignent en pleine poitrine, en plein visage. Le parasol n'y fait rien, et depuis dix heures du matin jusqu'au delà de quatre heures du soir, on expie cruellement le sentiment de bien-être dont le matin nous a fait jouir et que le soir ramène un peu.

Enfin voici Ndéra, voici Kozi.

Vite nous débarquons. La population accourt, le Frère Acheul est là, et de plus, que voyons-nous? Sur une longueur de huit à dix mètres, parallèlement au fleuve, sèche sur de longues perches soutenues par des piquets solides la viande découpée en lanières de trois énormes antilopes. Obligé de se procurer des vivres pour lui et les enfants qui l'accompagnent, et n'ayant que fort peu d'objets d'échange, le Frère a eu cette riche idée : de missionnaire se faire trappeur, de trappeur boucher, de boucher débitant. Je ne sais jusqu'à quel point le cas a été prévu par les canons (en latin *canones*), mais il est certain que le succès est grand : de tous côtés on apporte du riz, de la farine de maïs, des haricots, des bananes, des mangues, des ananas. Nous vivrons. Mais, ce qui vaut encore mieux, c'est que les Wa-Pokomo sont enchantés de ce marché : manger de la viande! Le soir même

de notre arrivée, à huit heures, un vieux sénateur se présente encore avec une corbeille pleine de farine : c'est sa femme qui veut avoir de la viande à tout prix, elle ne lui laisse aucun repos dans la case, elle ne lui permettra pas de dormir.

Après de longs pourparlers, Omari cède une tranche large comme la main; le vieux la prend, la flaire, la lèche, la

Céryle pie.

retourne, le reflaire, la relèche, s'approche du feu de Séliman, la fait griller légèrement, la goûte, la savoure, la dévore, jusqu'à ce que, se rappelant à la fin la commission qu'il a reçue, il se lève en toute hâte et va précipitamment porter à sa femme... la corbeille vide.

Cependant il faut conclure.

A divers points de vue, le pays de Ndéra paraît donc le mieux convenir à l'établissement d'une mission. Malheureusement le chef principal est absent, et quoique la « démocratie » nous désire sincèrement, il faut triompher de l'hésitation du vice-président Basila et des six sénateurs. Mais tous les cadeaux sont épuisés!

Le lendemain, Mgr de Courmont restant seul à Kozi, le F. Acheul et moi, un fusil sur l'épaule, partions pour le désert, guidés par le fils de Balisa, un charmant jeune homme, et suivis de quatre de nos jeunes gens. Nous traversons d'abord une forêt vierge, où les arbres, droits comme des mâts, nous font en haut une voûte de verdure que le soleil ne perce jamais; nous arrivons dans une plaine herbeuse, nous retrouvons un autre bois d'arbres plus maigres, et ainsi, après une marche assez agréable, nous arrivons en plein territoire de chasse.

Attention partout! Le soleil baisse; nous nous avançons doucement derrière des touffes d'arbustes. En face s'étend la savane, au delà se dresse une forêt, et tout à coup nous apercevons là-bas, se détachant sur le vert, la robe rouge d'une bête superbe. Prudence et sang-froid. Un mouvement tournant nous porte un peu plus loin; tout à coup le F. Acheul se lance en arrière, je le rejoins, et nous voici en face d'un paisible troupeau qui est là, à bonne portée du fusil Gras, broutant l'herbe, et de temps en temps dressant l'oreille et levant la tête. Un coup part, un autre le suit, puis un autre, et encore un : les antilopes tressaillent, bondissent, détalent, et quand la poussière est retombée, quand la fumée s'est envolée dans les branches, nous avons devant nous une énorme bête qui roule sur elle-même, une autre qui saute sur trois jambes, une autre là-bas qui reste droite et fixe. Nous courons; mais des trois qui ont été atteintes, une seulement, la première, nous reste définitivement. C'est le chef du troupeau.

Nous laissons nos hommes la dépecer, et comme il est déjà tard, comme Monseigneur nous a recommandé de ne coucher en campagne que si nous ne pouvions faire autrement, nous reprenons la route de Kozi avec un enfant pour guide. Tout va bien tant que le soleil est encore sur l'horizon;

mais peu à peu la nuit se fait, les ombres s'épaississent dans la forêt inconnue, les sentiers disparaissent, et nous voilà perdus!

A tout hasard nous nous frayons un passage à travers les broussailles humides de la dernière pluie et les longues feuilles épineuses des dattiers sauvages; mais bientôt, n'en pouvant plus, après cent tours et détours, menacés de coucher dans cet épouvantable dédale, nous réunissons nos forces et poussons tous à la fois un cri qui se perd dans les profondeurs de la forêt et de la nuit. Deux fois, trois fois, dix fois, nous recommençons, toujours avançant, toujours cherchant et toujours perdus.

Écoutez! On dirait des voix... Nous crions. On se tait. Mais nous crions encore, et cette fois, nous ne nous trompons pas, on nous a bien répondu.

Alors, pris d'un nouveau courage, nous nous dirigeons vers l'endroit d'où l'appel est parti et a été, depuis, plusieurs fois répété; enfin nous apercevons une lumière en haut, très haut, et un quart d'heure après nous nous trouvions sur la lisière de la forêt, en face de trois jeunes gens de Kozi qui recueillaient du miel. L'un, sur l'arbre, était occupé à chasser les abeilles avec une torche; un autre, derrière lui, recevait dans une corbeille les rayons extraits de la ruche, un tronc d'arbre creusé et attaché là; le troisième, en bas, ravivait le feu et attendait. A notre arrivée, l'opération touchait à sa fin : à notre grande satisfaction, nous ne tardons pas à voir descendre tout doucement la corbeille. Le jeune homme d'en bas la reçoit sans rien dire, prend un rayon ruisselant d'un miel jaune et délicieux, le casse en trois, en jette une part devant lui, une à gauche, une à droite : le reste est à lui et à nous. Il a dit son bénédicité; nous disons le nôtre, et le régal commence.

Mais voilà que tout à coup nous entendons d'autres voix

dans la forêt : ce sont nos hommes, perdus comme nous. Mais ils nous ont bientôt rejoints; et, une heure après, nous faisons dans la nuit notre entrée à Kozi, tous ensemble, chargés de viande et ruisselants de miel.

Le lendemain matin, Kozi était en fête : l'antilope, partagée, avait été donnée moitié aux sénateurs, moitié au peuple, et l'effet devenait de plus en plus visible. A la fin, Balisa me prend à part, m'entraine dans sa case, et me tenant les deux mains :

« Nous ne consentirons jamais, dit-il, à ce que vous partiez d'ici. Restez avec nous. Choisissez tout le terrain que vous voulez pour bâtir, prenez tous les champs inoccupés, coupez dans la forêt les arbres qu'il vous faut. Et quant à lire,... nous nous arrangerons... Seulement il y a maintenant deux conditions, rien que deux; mais elles sont si importantes, si graves, que si, par malheur, vous ne les acceptiez pas...

— Eh bien?

— Hélas! nous ne pourrions pas nous entendre.

— Dis toujours, fis-je à Balisa, un peu inquiet.

— Te les dire, je te les dirai, et c'est précisément pour le faire que je t'ai appelé en particulier. Je te révélerai donc ces grandes choses, je te mettrai au courant des actions défendues chez les Wa-Pokomo, et, de même que nous les respectons, il faut que vous les respectiez...

— Dis toujours. Peut-être...

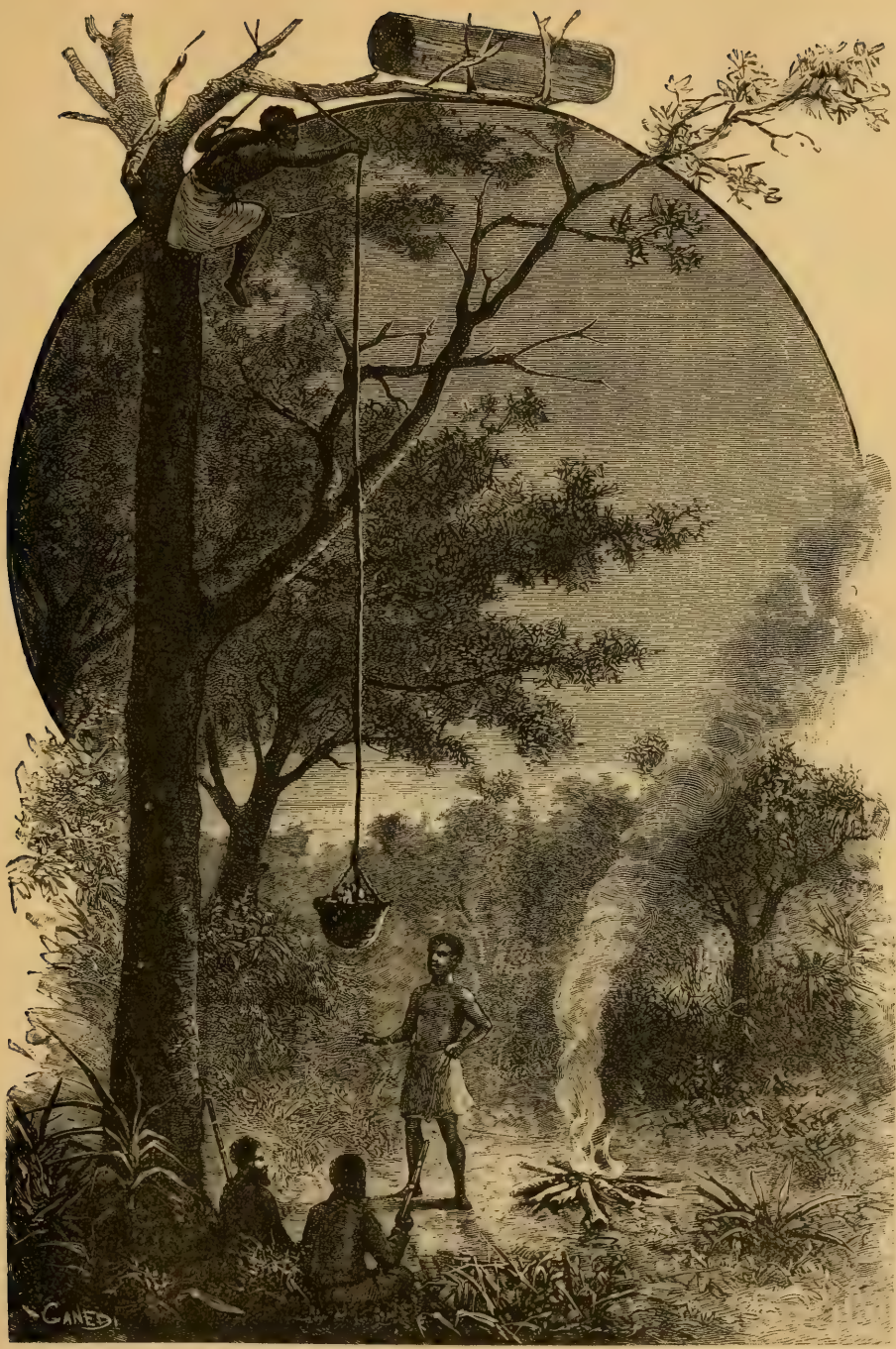
— Ah! il n'y a pas de peut-être... Malheureusement... Promets-tu d'observer ces deux choses? Il n'y en a que deux.

— Dis toujours.

— Et de chercher, par tous les moyens possibles, à décider ton ancien, et ton frère, et tes soldats, à les observer comme toi, jusqu'à la mort?

— Dis toujours.

— Eh bien! soupira Balisa en me regardant dans le blanc



La cueillette du miel.

des yeux et en me serrant de nouveau les mains, peux-tu t'engager premièrement à ne pas entrer de force dans l'endroit réservé au Ngadzi, avant d'avoir été reçu membre de la confrérie?

— Et deuxièmement? ajoutai-je, un peu rassuré.

— Et deuxièmement, refait Balisa, à ne pas entrer non plus, oh! ceci serait très grave,... dans la case d'une femme en couches... »

Un grand éclat de rire éclata, suivi d'une déclaration formelle que ces deux défenses seraient éternellement respectées. Balisa devint radieux.

Je n'eus pas besoin d'un bien long discours pour décider Monseigneur et le F. Acheul à accepter les deux conditions mises à notre établissement dans le pays, et tout le monde était enfin d'accord. On se félicite, on se fait des vœux, on se promet de beaux jours. La mission catholique de Saint-Joseph de Ndéra était fondée.

Le lendemain nous amenait le dernier jour de l'an 89 XIXe siècle. De grand matin, messe sous la tente et communion générale des jeunes chrétiens. Ils allaient rester seuls avec le F. Acheul, en attendant le P. Ch. Gommenginger, lequel nous attendait toujours à Kau.

Dès la veille, nous avions tout préparé pour le départ, et après un dernier adieu à ceux que nous laissons, après les acclamations maintes fois répétées de toute la population de Kozi, réunie sur la rive, nous nous abandonnions au courant du fleuve, seuls maintenant dans nos pirogues vides et nous confiant pour le reste à la Providence des missionnaires.

Elle ne nous fit pas défaut. Sans doute, ce premier jour, Mgr de Courmont, se trouvant fatigué et ayant, de mon côté, lancé par-dessus bord je ne sais combien de gorgées de bile, Séliman fut prié de ne pas allumer ses feux; mais un peu de

jeûne et de pénitence, que voulez-vous de mieux pour une fin d'année?

Nous voilà d'ailleurs campés en un petit village charmant, tout paisible et tout frais, avec ses cases éparses sous les ombrages des larges sycomores et des grands bananiers verts : la vie primitive! La vie sans secousses, sans bruit, sans ambitions déçues, sans travaux accablants, sans entreprises enfiévrées, sans chutes lamentables, sans désespoirs, sans suicides, sans hontes, toute simple, comme ce fleuve qui l'alimente et qui, avant d'avoir sur tout son cours fait entendre un murmure capable de révéler sa présence à trois pas, va se perdre dans l'océan pour lequel il est fait.

Oh! que la nuit est longue à la douleur qui veille!

C'est le refrain souvent répété durant ces longues heures qui séparent deux années sous la tente solitaire, où, eux non plus, les moustiques ne dorment pas.

Mais enfin, voici l'aurore de 1890. Bonne année! Bonne année aux missionnaires et à leurs amis, à l'Afrique et à la France, à l'Église catholique, à la terre chrétienne et à la terre païenne! C'est à cette intention que Monseigneur dit la sainte messe. Après quoi Séliman sert son menu : une tasse de café noir et une banane rôtie. Et en pirogue!

Hélas! la réflexion que fait chacun en y entrant, avec des expressions identiques de figures allongées et chagrines, c'est qu'il n'y a plus de vivres.

Nous sommes déjà loin, lorsque soudain un vol de canards se lève, tourne et va s'abattre là-bas sur les bords d'une mare où le fleuve s'épanche. Doucement la pirogue file, se dissimule dans les herbes qui se courbent sur son passage, avance. C'est le moment : le coup part, les pirogues s'élancent, les canards s'envolent, mais pas tous. En voici un qui traîne

sur l'eau, on le pêche; un autre nage péniblement, on le pour-

Ruines de Bomani.

suit; il plonge, reparaît, disparaît, perdu! Deux autres se débattent dans les herbes, on court après; la bande entière, après un grand circuit dans le ciel, revient se poser plus

loin; nouvelle chasse. Adieu la fièvre et vive la joie! Nous avons à manger pour tout le monde.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivons près de cet étang de Dumi, au-dessous de Ngatana, où, en montant, nous nous étions un instant arrêtés. Omari monte sur la rive, regarde au loin, et tout à coup nous le voyons appeler à lui avec une grande richesse de gestes toute la flotte. C'est un magnifique troupeau d'antilopes, et nos hommes montrent tout de suite qu'ils le préféreraient encore à la plus belle couvée des plus gros canards. Nous avons deux fusils : Omari en prend un, je me charge de l'autre, et nous voilà partis en guerre, nous dissimulant derrière les rares pieds d'arbres, glissant, rampant et avançant. Mais le pays est très découvert, et, bien avant que nous les ayons à portée, les bêtes nous ont aperçus. N'importe : je me couche sous un buisson et laisse Omari marcher de l'avant avec ordre de faire un mouvement savant qui doit me rabattre le troupeau. La manœuvre est mal exécutée : se croyant assez rapproché d'une belle pièce, mon piqueur ne peut se retenir et frappe un grand coup qui disperse les antilopes. Mais, par bonheur, l'une d'elles, portant droit ses cornes, accourt dans ma direction, s'arrête inquiète, reprend sa marche, approche. Le coup retentit : la bête saute, se retourne, marchant lentement et comme accablée d'une fatigue extrême. Dix à douze pas plus loin elle s'arrête, se couche doucement, tourne vers moi qui la suis ses grands yeux noirs tout humides de larmes, et c'est alors seulement que j'aperçois couler sur sa robe un petit flot de sang vermeil qui sort en bouillonnant. Pauvre bête! Quelques instants après Omari accourait en toute hâte, son grand couteau en main, et lui épargnait les douleurs d'une plus longue agonie. Puis bientôt nous sommes rejoints par tout le personnel de la flottille, et, une demi-heure plus tard, la bête dépecée arrivait par quartiers sur les bords du fleuve, où les tentes dressées,

les pirogues amarrées et le bois déjà ramassé disaient assez que nous passerions la nuit.

Quel intéressant campement ce soir du 1er janvier! En face, le fleuve, qui fait ici un de ses contours innombrables et offre à nos cinq pirogues un abri tranquille; de l'autre côté, un banc de sable où de grands échassiers promènent leurs formes étranges; au loin, un bosquet; derrière nous la savane immense, où s'ébattent les troupeaux d'animaux sauvages; et ici les grands feux de bois odoriférant qui flamboient devant les longues lanières de chair fraîche, les marmites qui chantent,

les hommes qui se chauffent, les oiseaux de proie, vautours, milans, marabouts, qui arrivent on ne sait d'où, décrivant de longs cercles en l'air, approchant peu à peu et s'abattant là, tout près, avec une audace incroyable, sur les arbres, sur la rive, dans les herbes, se rangeant en longues files, se massant en groupe et parfois fondant tout à coup sur une pièce oubliée qu'ils emportent en se moquant de nous. Présidant à tout ce spectacle, un grand soleil rouge à l'horizon, qui s'enfonce comme entraîné par son poids et qui ne semble disparaître que pour nous ménager l'effet d'un crépuscule superbe et d'une nuit merveilleuse.

Malheureusement, les moustiques, ignorant sans doute combien leur présence fait tort à la contemplation de la belle nature, font sur nous une invasion féroce, et comme nous

sommes obligés de nous défendre, il nous est impossible de fermer l'œil. Ce monde est décidément un abattoir : nous nous entre-mangeons tous.

La nuit se passe autour des feux, et aussitôt que nous jugeons à la position des étoiles que le matin est proche, pendant que l'hyène au loin fait entendre ses ricanements lugubres, nous nous jetons dans nos pirogues et reprenons notre marche.

Nous revoyons Marfano, nous revoyons Ngao, nous revoyons Golbanti. Courage! Nous arrivons chez Kombo, d'où nous sommes partis.

Nous y sommes en effet à la nuit tombante, et nous avons la bonne fortune d'y pouvoir engager six Wa-Pokomo de Ndéra comme pagayeurs des pirogues qui transporteront à Kozi le P. Charles et ses bagages.

Le lendemain, nous passions de bonne heure à Bomani, à cette entrée du petit canal où le sultan de Wito avait établi des hommes pour percevoir un droit de passage. Mais que les choses sont changées! Les cases brûlées, à vau-l'eau les piquets de l'estacade, à Wito les percepteurs!

C'est la compagnie anglaise qui a fini par réclamer le canal à main armée, et devant des forces auxquelles il ne pouvait résister, le pauvre sultan a donné l'ordre de déguerpir en brûlant tout. Et c'est pourquoi, à la place où flottait hier son pavillon, dort aujourd'hui une sentinelle de la compagnie, bien tranquille à son poste, qui est le plus élevé de tout le fleuve.

Quant à nos hommes, ils sont maintenant en belle humeur.

A l'arrière de notre pirogue, Omari donne de temps en temps un vigoureux coup de pagaye; mais, comme le courant est bon, le brave matelot lui laisse le plus fort de la besogne, et nous voyant silencieux, doucement, posément, se faisant des signes de tête et se donnant quelques applaudissements

intérieurs, il s'abandonne avec un véritable instinct de troubadour à l'inspiration qui monte :

« Dors, maman, dors en paix ; dors en paix jusqu'au matin.

« Et toi, chante, pauvre Omari, la cantilène de ta vie... Dors, maman... Tu l'as donc vue, la rivière du Pokomo, qui descend douce, douce, douce, jusqu'à la mer où elle bondit... Dors en paix... C'est ici qu'on voit des gens rouges, tels que Dieu qui créa tant de choses n'eut jamais l'idée d'en faire de pareils!

« Dors, maman, dors en paix; dors en paix jusqu'au matin.

« Où le besoin de vivre ne mène-t-il pas?... Dors, maman... A l'âge où l'esprit flotte dans la cervelle encore tendre, où les membres sont faibles, où les os cassent comme de jeunes branches, je m'embarquai sur la mer grande, je bus de l'eau salée, je fus mousse... Dors en paix... Et maintenant que je suis homme, voilà que je pousse la pirogue sur l'eau de rivière, la pagaye en main!

« Dors, maman, dors en paix; dors en paix jusqu'au matin.

« Ah! mon père, ma mère, Zanzibar! Adieu!... Dors, maman... Un jour, quelqu'un viendra vous dire : La nouvelle, c'est qu'Omari est mangé... Dors en paix... Par un crocodile qui le prit au passage comme cette antilope, l'imbécile!

« Dors, maman, dors en paix; dors en paix jusqu'au matin.

« Mais non, gardez la case, balayez-la et attendez... Dors, maman... J'espère en Dieu : hier encore ne m'a-t-il pas nourri de viande fraîche?... Dors en paix... Et marche donc, et pousse toujours, tant que le fleuve roulera ses eaux sales, tant que le Pokomo s'habillera de rouge, tant que le Père sera content de mes services. Et pousse, et pousse!

« Dors, maman, dors en paix; dors en paix jusqu'au matin! »

De la manière dont il était lancé, Omari n'avait plus de raison de finir; mais Kau parut, et la chanson prit fin.

Arrivés le 4 janvier à Kau, où nous trouvons en bonne santé le P. Charles et son monde, nous ne devions en partir que le 11. Il fallut tout ce temps d'abord pour attendre les pagayeurs que nous avions loués, faire divers arrangements avec un Banyan du lieu, charger les cinq pirogues que com-

manderait désormais notre confrère et trouver pour nous un boutre qui nous transporterait à Kipini et à Lamu.

A la fin, ce boutre se rencontra. Par-dessus les sacs de maïs, l'ivoire, l'équipage et les passagers, nous prîmes place et fîmes le premier jour jusqu'à Kipini un voyage à peu près supportable. Mais le lendemain nous devions, sur cette misérable coque, nous lancer au large, avec un vent violent et contraire, une mer démontée, des vagues semblables à des montagnes qui se bousculent, tirant des bordées interminables, malades, exténués, brûlés par un soleil implacable et secoués par un océan sans merci. Enfin, après deux jours et une nuit de cet étrange exercice, parut Lamu. Il était temps : nous étions dans un état lamentable.

Heureusement notre pied-à-terre était là. Huit jours durant, nous y prîmes abri, repos et santé. Le boutre de la mission avait eu l'ordre aussi de nous attendre, et, sans doute pour être moins tenté de partir, le capitaine l'avait échoué; puis, n'ayant plus rien à faire, il s'était marié.

De leur côté, le P. Charles et sa petite colonie chrétienne s'étaient embarqués pour le poste où les appelait la Providence. Omari serait son guide, son commissionnaire, son factotum, parfois son troubadour. Nous lui laissions aussi nos pagayeurs, qui demandaient instamment à rester au service de la mission. Pauvres bonnes gens! Quand on a longtemps vécu ensemble, jour et nuit, partageant les mêmes dangers et les mêmes bonnes fortunes, les accidents et les petits bonheurs, les quartiers d'antilopes et les épis de maïs, l'instant de la séparation venu, on se sent le cœur tout gros de je ne sais quelle émotion : c'est notre sentiment, et c'est le leur.

Omari surtout, qui est de Zanzibar où nous rentrons, mais qui veut encore rester quelque temps au Tana, nous voit partir avec des airs tout mélancoliques :

Dulces... reminiscitur Argos.

Il avait d'abord chargé Séliman de porter ses salams au pays et de payer en son nom une vieille dette criarde de cinq piastres à un voisin de là-bas. Puis, au dernier moment, il se rappelle qu'il y a mieux à faire. Parmi les jeunes chrétiens du P. Charles, il s'est lié d'amitié avec Pacôme, que tout le monde maintenant connaît sous le nom de Pokomo. C'est un bon gros garçon qui, arrivé tard à la mission, ne fut jamais

Sur l'Ozi.

bien expert en littérature française; mais Omari ne veut livrer ses secrets de famille à nul autre qu'à lui et à Séliman. Il paraît que les trois sont indispensables pour mener à bien le document qu'on prépare : Omari donnera les pensées en swahili, Séliman traduira la chose en bon français de Nossi-Bé, et Pacôme écrira.

Les voilà donc seuls, dans un coin de notre case de Kau, la veille de la séparation, accroupis modestement devant le feu de la cuisine. Pacôme a disposé une planche à la hauteur de son menton, et pendant que Séliman, avec de profonds

soupirs, prépare en pelant un oignon la traduction verbale des sentiments intérieurs d'Omari, il attend.

Elle est longue, l'attente.

Enfin :

« La lettre à Séliman! » fait tout à coup le vieux cuisinier, tremblant d'émotion.

Et il ajoute incontinent : « C't-à-dire la lettre à Omari! »

Pacôme reprend : « C't-à-dire la lettre à Omari! » Et d'un geste résolu il retrousse sa manche, il empoigne le porte-plume avec énergie, il abaisse la tête sur le bas du papier, il ouvre des yeux féroces, et juste au moment psychologique où la main se met en mouvement, voilà qu'entre deux magnifiques rangées de dents blanches paraît une langue rose qui s'avance doucement, qui se dispose en pointe, qui se ramasse en tourteau, qui monte, qui descend, qui lèche les lèvres, qui rentre, qui revient, jusqu'à ce que, l'agonie de la composition achevée, il remet, avec un air de simplicité qui dissimule un terrible assaut de vanité intérieure, la pièce dont teneur suit et que Séliman, toujours attentif, a soin de sécher en y passant une bonne demi-livre de cendres.

Ayant eu à fournir l'encre, le papier et l'enveloppe, je me suis cru le droit de jeter un coup d'œil sur le contenu :

« Sta dire la lettre a Omari pou son papa et son mama Zanzibard salu bouzour sa vat bien; dit comme sa fo mette ladedan bocou salams et la fini prand lengageman aveque monpera dans lapirog pocomo et lenvoit sinque piastre pour vielle det a Hamisi Songoro derriere lacase Baba Dyuma compran bien monzenfant et prangarde fout lancre su le papié et tir pas ton la lang comme sa donque lenvoi ces deux piaste a Hamisi bon souvenir fo toujou pailler ses det salam bocoup salams mon papa mon mama vaut mieu dire a Hamisi comme sa pour quant a sa piastre moimem la portera. »

Le 19 janvier, nous prenions de nouveau place sur notre boutre, et après avoir jeté l'ancre pour la nuit à l'abri du cap

Ngoméni (au fort), qui avance en mer sa pointe de madrépores taillée en forme de tête d'animal fantastique, nous arrivions le lendemain devant Malindi ou Mélinde.

M. Smith, agent de la compagnie anglaise, nous invite gracieusement à descendre chez lui. Mais nous avons ici une maison; nous nous y installons, et, le surlendemain, tout se trouvait prêt pour une petite expédition projetée sur le fleuve Sabaki : six porteurs suffiront pour tentes et lits de camp, objets d'échange, batterie de cuisine, etc.

Pointe Ngoméni.

Malindi est une ville ancienne, beaucoup plus riche autrefois qu'aujourd'hui. C'est ici que Vasco de Gama trouva des pilotes qui le conduisirent aux Indes. Cependant sur les ruines antiques s'est élevé le Malindi actuel, bâti de maisons en pierres et terre, que des feuilles de cocotier recouvrent et où le feu passe souvent.

La plage est propre et superbe; mais le port, trop découvert, est peu fréquenté pendant les quatre mois où la mousson du nord souffle en plein. C'est seulement à partir de septembre que les boutres commencent à arriver ici de Zanzibar et de la côte, de Madagascar, des Comores, se rendant à Lamu et à Paté, aux ports somalis, en Arabie, même dans l'Inde, chargés des principaux produits du pays : sorgho, maïs, sésame, haricots, cocos, etc.

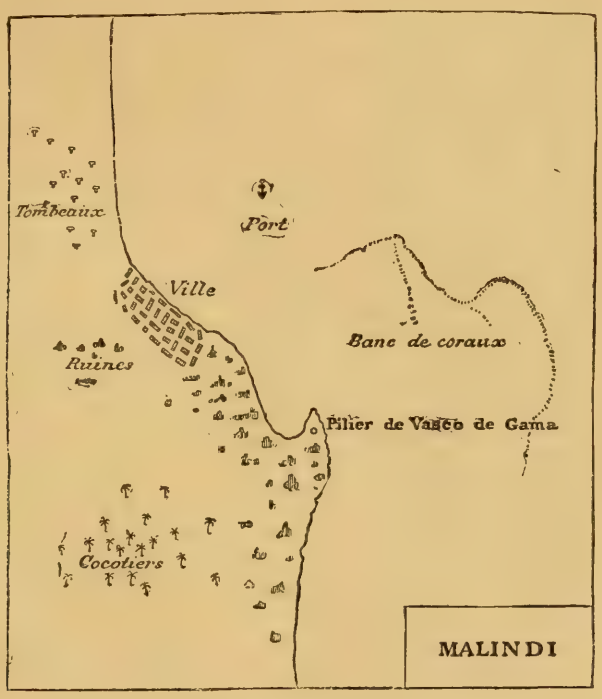
La ville est tranquille, sans mouvement. Toute la vie est dans les campagnes, derrière le rivage sablonneux et désertique qu'on aperçoit du port. C'est là qu'on trouve l'Arabe agriculteur, vivant dans sa propriété, au milieu de sa famille et commandant à ses nombreux esclaves. Il ne fait pas ici, comme sur d'autres points de la côte, à Mombasa, à Pangani, à Bagamoyo, à Kilwa, de voyages à l'intérieur, et nous devons nous estimer heureux d'avoir pu réunir six porteurs pour notre expédition, qui, du reste, ne sera pas longue, six ou huit jours en tout.

Nous traversons d'abord ces grands champs dont il vient d'être question, où des forêts de cocotiers, de manguiers, de suatiers, d'orangers, de bananiers, alternent avec de larges espaces couverts de sésame, de manioc, de maïs, de sorgho, d'arachides, de haricots, de patates, de riz, etc.

C'est le premier jour : nous passons la nuit à la limite de cette région cultivée.

Le lendemain, rude journée. Après avoir circulé autour d'un étang, le Bartum, qu'enferment une série de collines escarpées, nous finissons par tomber dans un lit desséché où le Sabaki déverse à la saison des pluies le trop plein de ses eaux. L'an dernier, j'avais fait seul ce voyage, et le souvenir que j'avais gardé du trajet m'avait fait recommander aux porteurs de prendre un autre chemin. Ils le voulaient aussi. Mais, après avoir erré par monts et par vaux, en plaines et en forêts, nous arrivons juste à l'endroit que nous voulions fuir, à ce lit desséché où les pieds enfoncent jusqu'à la cheville, où le soleil miroite sur les sables surchauffés, où l'on étouffe, où l'on sue, où l'on se traîne pendant six heures! A la fin on rencontre le fleuve, qu'on peut en cette saison passer avec de l'eau jusqu'à la cuisse; mais c'est pour retomber tout de suite dans un nouveau lit desséché qu'on ne quitte plus jusqu'à Bomani, où nous nous arrêtons. Il est temps!

Bomani (à l'Estacade) tire son nom de ce que, dernièrement encore, il y avait là un poste de soldats arabes, envoyé par le gouverneur de Malindi pour affirmer son autorité sur le pays en face des convoitises européennes. Mais aujourd'hui le pays est acquis à l'Angleterre, et du poste militaire il ne



reste que l'estacade en bois, une petite case en ruines et nombre de punaises en parfaite santé.

Il y a peu de temps encore, la vallée de Sabaki n'était guère fréquentée que par les Gallas et les Wa-Boni, qu'on appelle ici Wa-sanyé, tous plus ou moins nomades, chasseurs, hardis, mendiants et un peu pillards à leurs heures. Mais la sécheresse, jointe à de désagréables incursions des Massaï, ont déterminé quelques Wa-nyika du sud à transporter ici leurs villages et leurs habitudes de travail. Les Wa-nyika sont agriculteurs, et c'est principalement pour

les voir que Mgr de Courmont a voulu faire cette petite excursion.

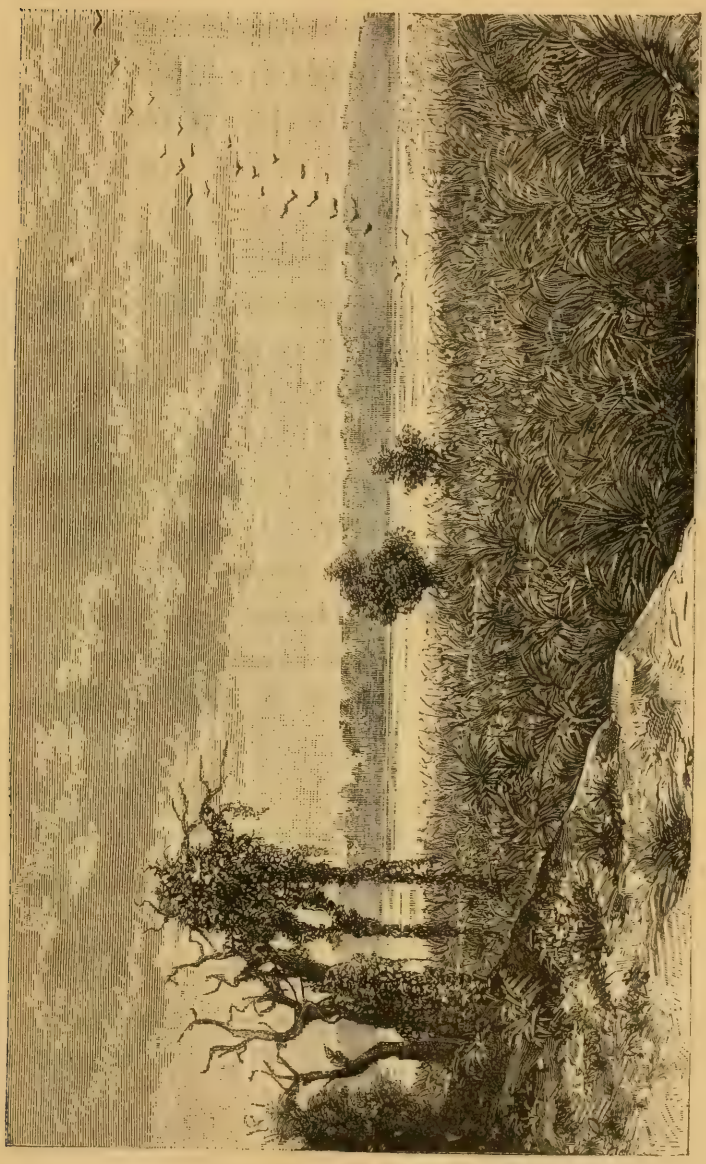
Après une nuit passée à Bomani, nous nous remettons en route, avec un guide que nous enrôlons au passage, coupant le pays entre le lac Dyororé et le Sabaki, où nous constatons la présence de plusieurs villages de Wa-nyika récemment installés.

Voici Mérikano, un nom donné par d'anciens esclaves marrons de la côte qui étaient venus se fixer là, mais que les Arabes ont depuis chassés plus loin. Aujourd'hui la position est occupée par une vingtaine de cases de Wa-sanyé, qui, sans oublier la chasse, se livrent à l'agriculture avec succès. Nous sommes bien reçus, et comme il se trouve que l'un d'eux, la veille, a tué un buffle avec ses flèches empoisonnées, le chef nous en offre une part; nous lui faisons de notre côté le cadeau réglementaire, et nous nous quittons bons amis. Le poison dont ils se servent est, comme celui des Wa-nyika et des Wa-komba, de nature végétale : il agit très promptement et cause la mort de l'animal frappé en paralysant les mouvements du cœur. Il suffit, pour utiliser la viande, d'enlever le morceau où la flèche est entrée.

Notre intention serait de pousser jusqu'à Arbugundi, jusqu'à Langobaya (Porte mauvaise), où Gallas et marrons sont rassemblés; mais le guide nous égare, la caravane se débande, et, après être allés près du dernier endroit signalé, après une journée de courses désespérées, nous finissons par nous rabattre sur le fleuve et nous avons le plaisir, vers le soir, de nous retrouver tous dans un village de Wa-nyika hospitaliers, le dernier de tous en pleine forêt vierge.

En résumé, cette vallée du Sabaki paraît avoir de l'avenir, et voici pourquoi. Ce fleuve, assez peu considérable à son embouchure, est formé de trois principales rivières dont l'eau se perd en partie et qui fertilise une étendue de pays considérable du Kilima-Ndjaro au Kénya.

Entre ces deux montagnes, qui ont une altitude à peu près



Lac Dyororé.

égale de six mille mètres et sont couvertes de neiges éternelles, s'étend l'Ukamba, pays très peuplé, très cultivé, couvert de troupeaux et riche en ivoire. Au delà, c'est le plateau

de Massaï, et plus loin, le Kavirondo et le Nyanza. Ce pays, on peut l'atteindre et on l'atteint de Mombasa; mais, de Malindi, la route serait à la fois plus courte et meilleure, car le cours du Sabaki fournirait de l'eau à toutes les étapes. Il y avait un inconvénient : ses bords n'étaient pas peuplés; ils vont l'être, grâce à l'émigration des Wa-nyika et aux efforts de la compagnie anglaise, qui veut, au moyen des esclaves marrons ou libérés, installer de petits villages situés de distance en distance jusqu'aux confins de l'Ukamba.

Le Sabaki amène à la mer moins d'eau que le Tana. Il ne paraît pas possible de le remonter en petit vapeur, du moins en toute saison : il est rempli de bancs de sable et de troncs d'arbres; mais son cours est fort étendu, et sa vallée, nettement dessinée entre deux rangées de collines boisées, est large et d'une fertilité étonnante. Au reste, c'est la nature primitive : des forêts vierges, des roseaux, des troupeaux de buffles, dont nous avons suivi les traces, des bandes de marabouts se promenant sur les bancs de sable et dont les nids se voient au haut des grands arbres. Çà et là, un village nouvellement établi.

Ces bons Wa-nyika nous font le meilleur accueil. Ils sont pauvres, car ils viennent d'émigrer, mais ils travaillent, et ils réussiront. Ah! qu'ils seraient heureux si nous venions nous établir au milieu d'eux!

Membres de la grande famille des Bantu, ils appartiennent à différents groupes ayant à peu près les mêmes mœurs et la même langue, mais non les mêmes chefs et les mêmes noms : il y a les Wa-giriyama, les Wa-kauma, les Wa-duruma, etc., tous réunis cependant sous la dénomination générale de Wa-niyka (litt. : Hommes de la steppe), par opposition aux Wa-dyomba (litt. : les Oncles), nom qu'ils donnent par politesse aux musulmans de la côte. Ils sont agriculteurs; mais ils aiment, quand ils le peuvent, à élever les troupeaux, et,

armés de leurs flèches empoisonnées, ils ne craignent ni les animaux ni les hommes. De forme plus svelte que les Wa-

Les Wa-nyika.

Pokomo, on voit qu'ils ont plus qu'eux de difficultés avec la vie : leur pays est sec, et par conséquent leur existence pas grasse. Le type dit tout cela à première vue. Ils paraissent d'ailleurs assez indépendants et se sont peu laissé entamer par

l'islamisme, à côté duquel ils vivent cependant depuis des siècles. Ils ont des chefs héréditaires, aiment beaucoup la danse, les divertissements, la musique, la parure, et cultivent sans la moindre vergogne l'usage, aussi connu en Europe, de décrire le long des sentiers de ces zigzags dont l'ivrogne doit jouir intérieurement, comme le fumeur jouit des méandres capricieux des vapeurs du tabac. Ici, le jus de la vigne ou de la pomme est remplacé par le vin de palme, soigneusement extrait du cocotier. Seulement ces braves gens ont introduit dans la chose le perfectionnement que voici, et qui peut-être n'est pas encore venu à l'idée d'aucun membre des sociétés de tempérance. Ayant donc remarqué qu'une ébriété perpétuelle aurait quelques inconvénients, ils l'ont régularisée en lui donnant chaque année un mois qui correspond à notre mois de janvier. Pendant cette lune, tout est ivre dans le Nyika; mais, le reste de l'année, cet extra n'est permis qu'aux gens riches.

Au retour, nous repassons par Bomani; mais nous prenons cette fois la route de la forêt de Sokoké. Elle est excellente, très agréable, avec de l'ombrage sur la tête, un sol ferme sous les pieds, et çà et là une vue superbe dans les larges vallées de gauche, où d'énormes éboulis de terre rouge font des gouffres dont l'œil mesure avec effroi la profondeur.

Après huit heures de marche ce jour-là, nous rentrions à Malindi, fatigués et contents.

Là encore il y aurait donc une mission à fonder, un point stratégique à prendre, une porte à garder, pour pénétrer au sud dans le Nyika, à l'ouest dans l'Ukamba, au nord dans la région du Tana, qui va être reliée par une route allant de Malindi à Golbanti. Que de peuples abandonnés depuis des siècles attendent leur tour de recevoir l'Évangile! Mais des missionnaires! des missionnaires!

Avec un bon vent, celui que nous avons, on peut en un jour passer de Malindi à Mombasa. Aussi jetons-nous l'ancre, le soir, devant la vieille forteresse portugaise qui domine les maisons en pierres de la ville arabe et les cases en torchis de la cité noire.

Sur le rivage de Mombasa.

Mombasa est devenu le chef-lieu de la compagnie anglaise, à cause surtout des ports nombreux formés par cet îlot madréporique qui se trouve comme enclavé dans le continent. L'inconvénient est le manque d'eau; à Mombasa, les puits sont d'une profondeur extraordinaire. Sur le continent d'en face on est un peu plus privilégié; mais, en général, tous les pays d'alentour souffrent de la sécheresse.

Depuis que la compagnie anglaise est établie, elle a procédé avec une habileté, une prudence et une connaissance des choses et des hommes telle, que les révoltes ne paraissent pas

même avoir eu ici la pensée de se produire. En même temps le travail marchait ; une douane nouvelle a été bâtie, des maisons ont été disposées, des baraquements installés, des essais de culture entrepris, le télégraphe sous-marin amené de Zanzibar à Mombasa et de là prolongé jusqu'à Malindi, pour l'être ensuite sans doute jusqu'à Lamu, jusqu'à Kismayo. Le che-

Mombasa.

min de fer à voie étroite est à l'étude : il est probable qu'il ira tout droit rejoindre le confluent des rivières Tzavo et Azi, qui forment dans l'Ukamba le fleuve Sabaki, pour suivre de là le cours du dernier de ces affluents et atteindre, à travers le pays massaï, le Kavirondo et le Nyanza. Quant à la ville future de Mombasa, on parle de Kilindini, au sud-ouest de l'île, où le port serait aussi vaste, aussi profond qu'on le voudrait, où tout le terrain désirable est déjà acquis à la compagnie.

Mais ce ne sont encore là que des projets, et cette partie de l'Afrique est dans un tel état de changements, qu'il serait prématuré de les indiquer comme des faits acquis.

Mgr de Courmont reçoit le meilleur accueil de M. Georges

Mackenzie, directeur général de la compagnie, qui nous invite à dîner, et de M. le commandant Brackenbury, dont l'escadre, douze navires de guerre, est mouillée au port Reitz, derrière Mombasa, et que nous sommes priés d'aller visiter.

Pan de forteresse.

C'est, du reste, un fait universellement constaté que l'Angleterre, partout où elle n'a pas à redouter la concurrence d'une nation voisine, se montre très favorable aux missions catholiques, dont elle apprécie loyalement les services, qu'elle se garde de taquiner par des mesures vexatoires, qu'elle laisse se développer librement, qu'elle encourage, qu'elle favorise. Ici le caractère religieux, philanthropique et élevé de sir W. Mackinnon, président de la compagnie, non moins que les assurances réitérées de M. G. Mackenzie et de tous les autres agents de la société, promettent qu'il en sera de même, et nous y comptons. De leur côté, les missionnaires ne peuvent

qu'être désireux d'unir leurs efforts à ceux d'hommes qu'ils voient travailler parallèlement à eux pour ce qui, finalement, doit être la civilisation et le progrès. Dans la bouche de plus d'un Européen, ces mots, dont il fait parfois commerce, ne sont que des mots; mais plusieurs aussi les prennent au sérieux, et c'est à ceux-là que le missionnaire, les rencontrant aux pays sauvages ou dits tels, est heureux de serrer la main.

Et puis cette vieille citadelle du protestantisme, autrefois si fièrement campée en face de l'Église, ne commence-t-elle pas à se désagréger un peu? Le catholicisme est aujourd'hui mieux connu dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa discipline, dans son histoire; il ne lui manque que de l'être tout à fait pour être, par plusieurs du moins, tout à fait accepté. Il suffit de parler à quelques protestants sincères pour se convaincre que, entre eux et nous, il n'y a guère que des méprises, des équivoques, des erreurs et des préjugés d'éducation.

Au reste, le principe même d'où le protestantisme est parti et sur lequel il repose est tel, que, tout en lui restant fidèle, on peut aller où l'on veut. En effet, ce principe est que chacun a le droit d'interpréter la Bible et d'en fixer le sens. Si donc, comme l'a dit quelqu'un, on trouve dans la Bible des raisons de rejeter la Bible et de nier la divinité de Jésus-Christ, on peut le faire; c'est au reste ce qu'a fait, entre autres, le célèbre docteur Colenso, évêque de Natal, ce qui ne l'a pas empêché de rester en place et de recevoir une augmentation d'appointements. Mais, de même, si l'on trouve dans la Bible des raisons de quitter le protestantisme pour redevenir catholique, d'après le principe, qui vous empêche de le faire? Et c'est encore ce qu'on fait.

J'ai là, par exemple, un joli petit livre de dévotion, qui est encore protestant, mais qui n'ose déjà plus le dire; il paraît qu'il y en a beaucoup comme cela. Parmi les deux cent quatre-

vingt-quatorze « prières pour divers sujets » qu'il renferme, remarquez ces titres : 1, pour la paix et pour l'unité de l'Église; 8, pour la santé et la discipline de l'Église; 9, pour que l'Église soit purifiée de toute erreur; 10, pour la restauration de la beauté extérieure dans le service divin; 11, pour l'unité; 12, pour les prêtres tentés de relâchement dans l'observation des vœux de leur ordination; 32, pour les missions; 48, pour ceux qui cherchent la vérité.

Il faut ajouter que plusieurs de ces prières sont très touchantes, très belles, qu'elles ne dépareraient en aucune façon un livre catholique; et si réellement elles ont cours dans le monde protestant, on ne peut croire que le bon Dieu, qui veut aussi l'unité, restera sourd à tant de vœux.

Maintenant tournez la page. Vous étiez ému, voici pour vous dérider un peu : Prière 102, pour les sourds; 109, pour ceux qui ne peuvent dormir; 110, pour ceux qui souffrent des nerfs; 114, pour les hystériques; 115, pour les malades imaginaires; 117, pour les lunatiques; 196, pour la police; 210, pour ceux qui préparent leur confession générale; 216, pour les schismatiques et les hérétiques, texte de saint Gélase; 236, pour ceux qui cherchent du plaisir le vendredi saint; 263, pour les ivrognes!

Avez-vous le goût des litanies? C'est le cas de dire « qu'on en a mis partout ». Mais en voici trois des plus belles : 1, pour l'Église; 2, pour l'unité; 3, pour la propagation de la foi.

Plus loin, une prière à la sainte Vierge est excellente de tout point.

Dans les « cinq commandements de l'Église », voici maintenant qu'on prescrit le jeûne, la confession, la communion, et « non pas à tout le moins une fois l'an », mais trois fois. C'était bien la peine assurément!

Mais c'est peut-être l'examen de conscience qui réserve le plus de surprises. Écoutez, catholiques romains, quelques-

uns des péchés qui troublent les âmes de vos frères réformés :

1. Ai-je refusé de me soumettre à l'enseignement de l'Église? Ai-je vécu dans l'ignorance de la foi catholique? Ne me suis-je point joint à un culte hérétique?
2. Me suis-je confessé à un prêtre quand c'était nécessaire?
3. Ai-je parlé contre le jeûne ou contre quelque devoir imposé par l'Église?
4. Ai-je manqué d'observer les jeûnes de l'Église, comme les vendredis, les Cendres, le vendredi saint et les jours de Carême?
5. Ai-je parlé mal de la reine?
6. Ai-je été cruel envers les animaux?
7. Ai-je trop accordé au sommeil?
8. Ai-je évité de payer les octrois et les taxes?

(Traduit du *Treasury of devotion.*)

Sur cette défense expresse, obligatoire en conscience, de faire de la peine à la reine, aux animaux et aux gardes-champêtres, on peut, je crois, tirer l'échelle et conclure que le temps n'est pas éloigné où l'on commencera à se faire aussi scrupule de faire dire à l'Écriture que le pape est un Antéchrist.

Au sud de Mombasa, et en face de Tanga, s'étend l'île de Pemba ; « Pemba la Verte, » disent les Arabes, où nous arrivons après un jour de traversée heureuse.

Cette île, madréporique comme toutes celles de cette côte, n'est pas tout à fait aussi étendue que celle de Zanzibar ; mais, dans son ensemble, la surface cultivée est peut-être plus considérable. A l'est, du côté de l'Océan, elle s'élève à pic, sans offrir aucun port convenable ; mais, du côté de la Grande-Terre, à l'ouest, abritée qu'elle est contre les vents et les flots, elle se découpe en une multitude d'anses et de promontoires, où

s'élèvent des îlots de toute grandeur et de toute forme. Rien de pittoresque, de vert, de gai comme ces paysages. Ici la mer d'un bleu indigo, plus loin d'un azur céleste, ailleurs d'un vert pâle, porte comme un berceau un simple roc miné par les vagues; là, c'est un îlot déjà plus étendu; à gauche, les brous-

Pemba.

sailles impénétrables; à droite, les grands palmiers à éventails dominant l'herbe courte et tendre; en face, les longs filaos aux branches déliées, au feuillage mobile; et, derrière tout le reste, les collines de l'île sur lesquelles s'étagent, en exposant tous les tons du vert, les bananiers, les manguiers, les orangers, les cocotiers, et surtout ces grandes et régulières plantations de girofliers, qui font la richesse et la caractéristique du lieu.

Nous donnons, dans la baie de Wété, près d'une chaloupe anglaise cachée derrière un îlot, attendant qu'un boutre négrier paraisse pour le prier de montrer sa marchandise.

Le lendemain, nous continuons notre marche, et d'îlots en îlots, nous arrivons à la pointe de *Tunda-uà* (litt. : Cueillez la fleur), où doit se trouver un Français de nos amis, le seul Européen de ces parages. Mais rien ne paraît, rien que des cocotiers sur la colline, sur le rivage un troupeau de bœufs couchés sous les pandanus, un grand oiseau pêchant sur un banc de rochers.

Ilôt de palmiers (Funzi, baie de Wété).

Nous descendons et, suivant un petit sentier qui se déroule sous l'ombre, nous arrivons bientôt à une grande et bonne maison couverte en feuilles de cocotier; sous la varangue, une table, une boîte d'allumettes, quelques journaux de Marseille, et un Européen à barbe grise, qui achève de rouler la première cigarette du jour. C'est Cottoni, le solitaire de Pemba. Nous sommes reçus comme de vieux amis qui ne sont pas attendus, et nous visitons la vaste propriété que, dans son ensemble, on peut se représenter comme une forêt de girofliers et de cocotiers aussi élevés les uns que les autres, coupée de vallées, où les noirs de l'habitation ont taillé leurs champs de riz, et sillonnée de coteaux où s'étalent quelques restes de broussailles. M. Cottoni reste là pendant la récolte du girofle, quatre, cinq

ou six mois, et passe à Zanzibar le reste de l'année. Comme travailleurs, il a d'anciens esclaves plus ou moins marrons, qu'il paye à la journée et qui restent chez lui à demeure, heureux de leur position et satisfaits de leur maître.

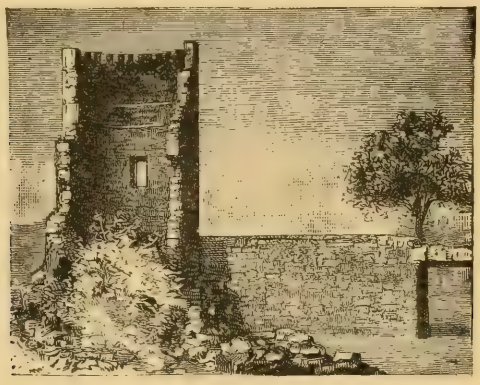
Dans la journée, nous allons à pied à la capitale de l'île, Tchaké-Tchaké, traversant après de nombreuses collines un bras de mer en ce moment guéable, montant sur les hauteurs

Baie de Wété, vue prise de la mer.

où s'étend la ville, longeant l'unique rue bordée des deux côtés de grandes maisons en pierres, et allons nous installer sous un manguier, où le fidèle Séliman nous improvise péniblement un dîner sommaire. Après quoi, avant le départ, visite à M. le gouverneur de la place, lequel nous prend pour des inspecteurs antiesclavagistes déguisés, d'où réception peu exubérante de gaieté.

Wété et Tchaké-Tchaké sont les deux villes principales de Pemba, l'une et l'autre d'un difficile accès. La première est loin dans les terres, sur une colline; la seconde, aussi sur une hauteur, est bâtie au fond d'une baie profonde et basse, couverte de palétuviers et d'où la mer se retire périodiquement. Et cependant, dans une situation si mal choisie, on est

étonné de voir tant de maisons en pierres et surtout un fort d'aspect imposant et de dimensions considérables. C'est que les Mazrui, anciens gouverneurs de Mombasa, qui ont bâti Tchaké-Tchaké, avaient à craindre les incursions et les déprédations des Arabes du golfe Persique, et c'est pour éviter ces hardis écumeurs des mers qu'ils se sont cachés là. Autrefois les Portugais ont occupé Pemba, mais peu de temps, à cause



Ruines du fort (Tchaké-Tchaké).

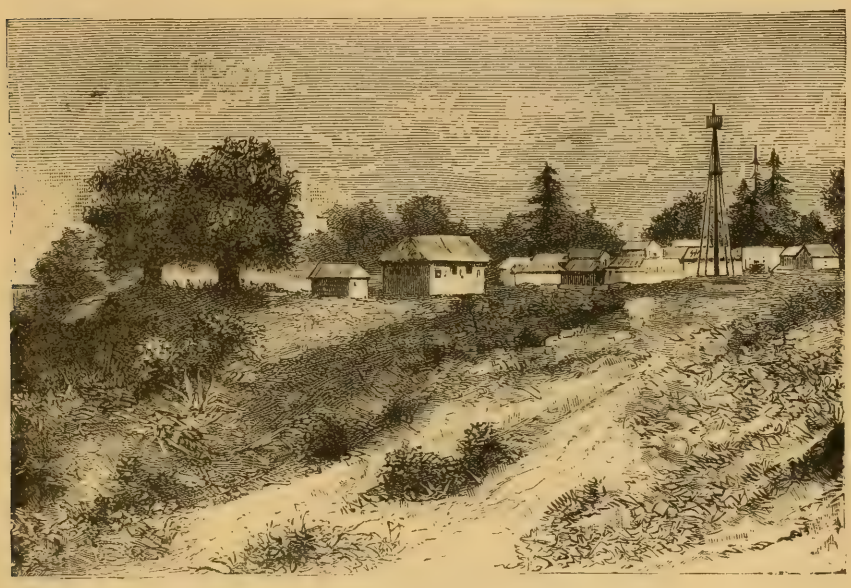
de son insalubrité. Elle relève aujourd'hui directement du sultan de Zanzibar.

En réalité, cette île est loin d'être aussi plate qu'on le croit généralement.

C'est au contraire une série de petites vallées, fraîches et fertiles, qui, dans la saison des pluies surtout, sont remplies d'eau; ce qui rend alors les communications difficiles, et donne ensuite naissance à des miasmes, à des fièvres paludéennes, à des rhumatismes, etc., qui enlèvent chaque année un grand nombre de ses habitants. Que d'esclaves a dévorés Pemba!

Au reste, pas un coin qui ne soit vert. Dans les rares endroits non cultivés, on remarque le rondier à éventails, beaucoup d'arbres, d'arbustes et d'herbes du continent.

J'ai déjà nommé les cultures : dans les vallées, du riz; et partout ailleurs du manioc, des patates, des haricots de divers genres et espèces, des citrouilles, des ignames, des bananes, mais peu de maïs et de sorgho. Parmi les arbres, il faut signaler le manguier, le jaquier, l'oranger, le mandarinier, le citronnier, le goyavier, le cocotier, dont on trouve ici une petite



Tchaké-Tchaké, capitale de l'île Pemba.

variété particulière, et par-dessus tout le giroflier, introduit, paraît-il, de Maurice, où Poivre l'avait lui-même importé des Moluques. C'est un arbre qui, à Pemba, atteint la hauteur du cocotier. La forme en est pyramidale et fort élégante. On le cultive pour les boutons de ses fleurs, qui ressemblent à de petits clous, et que, pour ce motif, on appelle souvent « clous de girofle ». Ces boutons, cueillis avant leur entier épanouissement, sont séchés au soleil, livrés au commerce et très recherchés comme aromates et comme condiment. On en retire aussi, par distillation, une huile essentielle employée en pharmacie

pour ses propriétés toniques, cordiales, excitantes. Les mêmes principes se retrouvent dans les pédoncules qu'on appelle *griffes* ou *queues de girofle,* qu'on recueille aussi; dans les feuilles elles-mêmes qu'on n'utilise pas, mais qui fournissent à l'esclave de Pemba un tapis riche et parfumé à l'ombre de ses forêts odoriférantes.

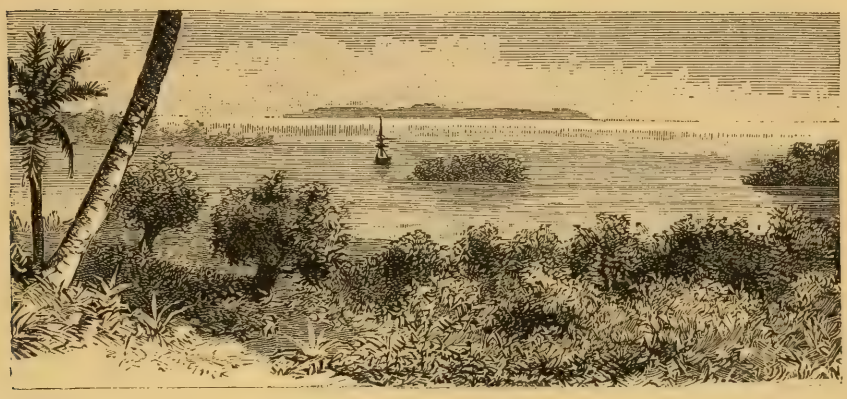
Mais, hélas ! à toutes ces beautés le malheureux paraît peu

Habitation arabe.

sensible; car il est dur, le travail du girofle. Il faut, sans endommager l'arbre, cueillir les boutons un à un; et comme la saison n'a qu'un temps forcément limité par l'épanouissement de la fleur, on emploie toute la journée à ce travail fatigant, les pieds mal assurés sur de minces échelles ou sur l'arbre lui-même, les bras allongés, le cou tendu. Puis, le soir venu, à la lumière des lampes, il faut ensuite trier les boutons d'avec les griffes, enlever les morceaux de bois, les feuilles, etc. Aussi le giroflier est-il généralement maudit de la population esclave de Pemba.

Les esclaves ! Ils forment ici l'immense majorité de la population, et il faut, en vérité, qu'ils aient le caractère bien fait pour ne pas conquérir de force leur liberté, d'autant que

l'esclavage est ici plus dur qu'ailleurs, l'Arabe étant plus qu'ailleurs à l'abri des regards indiscrets. Cependant il faut dire que quelques-uns, s'évadant de chez leurs maîtres, ont trouvé moyen de se cantonner vers le nord en république indépendante où la garnison de Tchaké-Tchaké n'ose pas elle-même aller les attaquer. Au reste, ceux qui disparaissent ainsi par la fuite ou par la mort sont bien vite remplacés par les



Baie de Tchaké-Tchaké, vue prise de la terre.

arrivages de la côte. La guerre swahili allemande, en particulier, a fait baisser considérablement le prix et garni Pemba pour longtemps.

Outre les esclaves, il y a la population indigène proprement dite; comme à Zanzibar, elle est noire, peu laborieuse, originaire de la côte, et établie dans l'île de temps immémorial. Puis les Arabes, dispersés dans leurs habitations; les Indiens, pour le commerce, résidant surtout à Wété et à Tchaké-Tchaké; enfin des soldats aux ordres du gouverneur, pour maintenir l'ordre et l'esclavage.

En résumé, triste et beau pays où l'on ne voit que verdure et girofle, islamisme et servitude.

Pendant que nous atteignons Tchaké-Tchaké par terre, notre capitaine, dans son embarcation, profitait de la marée

montante, et arrivait. Très heureux de le rencontrer, nous nous entassons dans le canot, nous hissons la voile, et en avant à travers la forêt de palétuviers qui forme le fond de la baie. Nous avançons rapidement, et déjà la ville a disparu, lorsque, à notre gauche, au pied d'une falaise taillée à pic, nous apercevons trois individus qui nous font des signes. Évidemment ils se cachent, et, s'ils se cachent, ils sont en faute :

Tige de girofle.

ce sont, en effet, des esclaves en rupture de ban. Vite nous virons de bord, et, quand nous sommes à portée, ils racontent qu'ils appartiennent à la mission anglaise de Zanzibar, qu'ils accompagnaient le missionnaire Brookes, tué l'an dernier à Saadani, et que, pris et vendus par les meurtriers, ils ont été transportés ici avec tous leurs camarades de la caravane. Nous les embarquons immédiatement. Le canot, déjà bien chargé auparavant, menace de couler bas; mais enfin, grâce à Dieu, nous arrivons sans encombre à notre boutre, où tout est hissé, les hommes d'abord, l'embarcation ensuite, par un beau clair de lune.

Le lendemain, de grand matin, nous mettions le cap sur le large et fuyons Pemba transformés en corsaires.

La traversée est heureuse.

A peine débarqués, nos esclaves sont conduits au consulat d'Angleterre et de là courent à leurs cases, où ils tombent à l'improviste dans un ménage qui ne les attendait plus.

De notre côté, nous trouvons à la mission tout le monde en bonne santé, nous distribuons les saluts des confrères laissés là-bas, nous faisons le résumé de la campagne, nous écou-

tons les nouvelles, nouvelles de Zanguebar, nouvelles de France, nouvelles d'Europe, nouvelles du monde; car il y a trois mois que nous vivons séparés de la civilisation, et en trois mois la civilisation peut faire tant de choses!

Voilà, par exemple, qu'elle a proclamé la république au Brésil, élu en France une chambre nouvelle, réuni à Bruxelles un congrès sur l'esclavage, ramené Émin-Pacha de l'intérieur africain, pendu Bushiri à Pangani, terminé la guerre au Zanguebar, enterré Séyid-Halifa, et mis à sa place Séyid-Ali, son frère.

Voilà le présent. Quant à l'avenir, on sait qu'il est à Dieu.

Mais puisque l'Afrique, si longtemps abandonnée comme terre inutile, fait en ce moment tant parler d'elle, peut-être est-il permis d'espérer que ce grand cadavre prendra vie.

Au siècle dernier, un fort esprit du nom de Voltaire trouvait « inutile de se chamailler pour les quelques arpents de neige du Canada ». Au siècle présent, d'autres pensent que les sables africains ne justifient pas non plus tant de convoitises. Peut-être ont-ils raison, peut-être non. Peut-être, comme il s'est trouvé autre chose que de la neige au Canada, se trouvera-t-il autre chose que des sables en Afrique.

Quoi qu'il en soit, les missionnaires y ont déjà trouvé des âmes. Ils en cherchent d'autres. C'est précisément ce qu'ils veulent.

Mais voilà maintenant que d'aucuns se demandent si ces âmes de « nègres » valent la peine qu'on s'en occupe tant, si elles sont « convertissables », si elles sont « capables d'être et de rester chrétiennes ». Il leur paraît que non. Eux-mêmes connaissent l'Afrique : ils ont passé sur les côtes, à bord d'un paquebot ou d'un navire de guerre, et ils pensent fermement que « tous ces nègres ne méritent aucun intérêt ». Quant au centre Afrique, tout le monde sait que ce centre est un chaos où grouille une foule de cannibales travaillant consciencieusement à s'entre-manger les uns les autres, uniquement pour le plaisir de la chose. Et, dans ces conditions, mieux vaut, — c'est la conclusion, — laisser les Arabes opérer seuls en ce continent où ils ramassent ce qui y pousse: des esclaves et de l'ivoire. Que voulez-vous! Puisqu'ils ont besoin de cela pour vivre heureux, ces bons Arabes !

Enfin il y a là toute une thèse, et, pour y répondre en détail, ce ne serait peut-être pas trop d'un volume. Mais que le lecteur se rassure: cette relation est déjà bien assez longue, je ne tenterai pas le volume.

Quelques mots cependant.

C'est des âmes qu'on se préoccupe? Eh bien! aux yeux du philosophe et du théologien, une âme est une âme, quelle que soit l'enveloppe qui la recouvre.

L'esclave au carcan.

De plus, les missionnaires peuvent affirmer en toute sincérité que sans doute la race noire est une race inférieure, inférieure surtout par le caractère, par la volonté, beaucoup plus que par l'intelligence; mais que néanmoins, elle est éminemment convertissable, et parfaitement capable de christianisme. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à considérer sans préjugé la population noire des colonies, de Maurice, de Bourbon, des Antilles, etc., où, malgré les exemples trop souvent scandaleux de la population blanche ou de couleur, les missionnaires ont obtenu de si prompts et si concluants résultats. Sur le continent africain, l'œuvre de conversion marche beaucoup plus lentement, et pour des causes multiples. Mais dès maintenant on peut voir, en chacune des missions africaines, nombre de ménages qui, pour la connaissance de la religion, pour la pratique des commandements de Dieu et de l'Église, pour tout ce qui fait le chrétien, le catholique, valent autant que beaucoup de familles exemplaires de France, d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne, et mieux que beaucoup de messieurs à peau blanche et à frac noir, qui les tiennent naïvement pour sauvages. On a vu dernièrement des néophytes du Baganda mourir vaillamment pour leur foi. Les noirs de cette tribu se distinguent, il faut le dire, par leur ardeur particulière à s'instruire des choses religieuses. Mais, placés dans les mêmes circonstances, les autres noirs chrétiens donneraient leur vie comme eux.

Ces messieurs ont aperçu le noir de la côte, et il est aisé de comprendre qu'ils en ont été souvent peu édifiés. Mais c'est qu'il en a tant vu aussi ce noir de la côte, tant vu de ces peaux blanches se salir sous ses yeux! Il ne faut pas trop lui en vouloir, voyez-vous. Que deviendrait la vertu native d'un pauvre indigène des côtes européennes au contact de princes qui viendraient s'amuser chez lui à rouler sous sa table? Il dirait: « Ah! c'est ça les princes! » Et sa petite vertu native

n'y résisterait pas. Il en est de même des noirs au contact des Sémites et des Aryens, pas de tous assurément, mais d'aucuns d'eux. Et ceux-là suffisent pour faire dire : « Ah! c'est ça les princes! » Et on fait comme les princes, et les princes trouvent cela drôle.

Oui. Mais ces affreux cannibales du centre africain? — Au centre africain, il y a en effet des cannibales, il y a des atrocités, il y a des horreurs. Mais, d'abord, tout cela est localisé et non général; et ensuite tout cela tient beaucoup moins au tempérament de la race qu'à des idées religieuses perverties et qu'il faut réformer; c'est en quoi MM. les Européens devraient bien aider un peu ces pauvres missionnaires! Ces pratiques abominables furent en égale faveur dans le monde romain, gaulois, saxon, etc., et cependant ce monde est chrétien. Enfin, pour ce qu'on appelle strictement la moralité, il est établi que, chez les tribus païennes de l'intérieur, fétichistes, anthropophages même, elle est incomparablement plus grande que chez les hommes de même race, et même de race supérieure, passés à l'islamisme. Ceci peut paraître étrange; c'est la vérité pure.

En résumé, nul plus que le noir païen n'est de conversion plus facile, précisément parce qu'il n'a pas de corps de doctrine nettement établi et parce que son caractère l'incline vers le parti du plus fort, vers le paganisme pur si le paganisme domine, vers l'islam si l'islam l'envahit, vers le christianisme si le christianisme se montre.

Malheureusement, et c'est là précisément ce qui fait la partie inégale entre le missionnaire musulman et le missionnaire chrétien, outre la morale à suivre, et qui n'est pas la même! c'est que le conquérant musulman s'avance toujours en Afrique comme musulman, et que le conquérant chrétien ne se montre jamais ou presque jamais comme chrétien. De sorte que le le missionnaire, aux yeux des noirs, passe facilement pour

AU ZANGUEBAR ANGLAIS
Cours du Tana
A. Le ROY
miss. apost.
W comme en anglais,
G toujours dur (gh).
Région désertique, riche en gros gibier, et parcourue par les Somalis, les Gallas et les Bonis
Région désertique parcourue par les Gallas, les Bonis et parfois les Masaï
KOROKOROO
IALA-KOTÉ
MALA-KOTE
MALA-LULU
ZUBAKI
NDURA
KINA-KOMBA
GWANO
NDERA
MUINA NGATANA
MALA-TINI
Lac Komora Galé
Lac Lému
Lac Makangé
Lac Dumy
Lac Muhonda
Lac Tarsata
Lac Shaka Babu
Ngao
Kau
Kikoni
Kumbo
Mpéketoni
Kitambini
Shaka Luzi
Mashaha
OCEAN INDIEN
38° Long. E. Greenwich
39°
40°
Gravée par A. HOUX, Lyon.

mener une œuvre particulière, excellente sans doute, mais qui n'est pas soutenue, qui ne durera pas, et à laquelle par conséquent il ne faut pas trop se presser de donner son nom.

Ah ! si on mettait à répandre l'Évangile l'ardeur qu'on a pour faire circuler les cotonnades nationales, les bouteilles nationales, les pantalons nationaux !

Point ne serait requis d'ailleurs de renouveler contre Sarrasins et païens les exploits de Charlemagne « à la barbe florie ». Il n'y a plus de Charlemagne. C'était un fanatique. Mais tout de même qu'il serait facile à l'Europe, si elle voulait, de convertir l'Afrique ! Elle ne le veut point, la malheureuse; et c'est pourquoi les missionnaires restent seuls en face de ce travail immense, soutenus par les prières et les gros sous de quelques braves gens comme eux, peinant un peu, suant beaucoup, riant quand même, mourant quelquefois, et espérant toujours.

Un an après, beaucoup de choses étaient faites, refaites ou défaites, au Zanguebar anglais.

La première et la plus considérable est la proclamation officielle du protectorat britannique sur Zanzibar et ses dépendances (7 novembre), à l'exception de la part de côte dont l'Allemagne avait l'administration et qu'elle vient d'acheter au sultan pour la somme de quatre millions de marcs. En outre, cette puissance cède à l'Angleterre tout le pays au nord de Vanga, sur lesquels elle avait précédemment des vues ou des droits : Wito, la rive gauche du Tana, Manda, le Somàl, etc.

On s'est appliqué à rendre la transformation aussi inaperçue que possible, et d'ici longtemps rien ne sera changé à la situation actuelle. Le sultan Séyid Ali garde ses musiciens pour lui jouer les mêmes airs, ses soldats pour faire devant lui la même parade, ses cavaliers rouges pour lui former le même cortège quand il revient de ses maisons de campagne, et sou-

lever devant lui, sur les mêmes routes, les mêmes nuages de poussière. Il aura de l'argent. Il peut compter sur d'excellent whisky.

Reste la question des esclaves, dont l'importation, l'exportation et la vente sont, en droit, supprimées. Personnellement, le sultan n'ayant rien à perdre à cet affranchissement pro-

gressif, à cause des dédommagements qui lui sont assurés, il l'accepte. Mais il n'en est pas de même des Arabes, Swahilis, Comoréens et autres musulmans, qui comptent, il est vrai, sur la prochaine apparition d'un madhi pour jeter à l'eau tous les « infidèles », mais dont quelques-uns trouvent déjà que le mahdi tarde un peu et craignent qu'il n'arrive après leur ruine. En conséquence, ils ont essayé de faire quelque résistance, à Zanzibar, à Malindi, à Wito surtout; mais les précautions desdits « infidèles » étaient prises, et il ne reste plus qu'à se soumettre à la fatalité.

Cependant, pendant que ces modifications politiques se préparaient dans le pays, la mission de Ndéra essayait de s'orga-

niser sous la direction du P. Ch. Gommenginger, intelligemment et vaillamment secondé par le F. Acheul et dix jeunes chrétiens sortis de l'orphelinat de Bagamoyo. On construisait, on débitait la forêt, on se taillait des champs dans les alentours, l'installation marchait son train, lorsque tout à coup, vers la fin de juin, le F. Acheul parut à Zanzibar.

« Qu'y a-t-il donc? est la première question qui lui est adressée.

— Rien, dit-il, tranquillisez-vous. Seulement le Tana a débordé, l'eau couvre tout à dix lieues à la ronde, nos briques sont fondues, le P. Charles habite un nid, dans un arbre, et tout est perdu. Voilà. »

Une lettre confirmait ces renseignements, ajoutant que cette inondation revenait périodiquement tous les ans, plus forte qu'on ne nous l'avait dit, à la grande joie, du reste, des Wa-Pokomo, qui pendant un mois logeaient sur des espèces de perchoirs, battant du tam-tam nuit et jour, et attendant sans impatience le retrait des eaux pour planter leur riz. D'un autre

côté, des renseignements certains faisaient craindre que le même mouvement insurrectionnel qui avait désolé la sphère allemande ne se manifestât cette année sur la partie anglaise : et c'est en effet ce qui est arrivé. Enfin le directeur actuel de la compagnie de l'Est-Africain, abandonnant les projets de son prédécesseur sur le Tana et le Sabaki, consacre maintenant ses efforts à la construction d'un chemin de fer à voie étroite partant de Mombasa et se dirigeant directement sur l'Ukamba, le Kikuyu et le Kavirondo ; dès lors ces fleuves perdent toute l'importance qu'ils devaient prendre. En présence de cette situation, que faire ?

Mgr de Courmont jugea que, puisque d'autres pays mieux doués s'ouvraient à l'évangélisation et demandaient des missionnaires, il était plus sage de se diriger vers eux et d'abandonner provisoirement ce malheureux Tana, où l'établissement d'une mission avait été si laborieux et où son ravitaillement restait si difficile. Plus tard, quand les communications seraient mieux établies, que le pays serait ouvert, que la tranquillité serait revenue et qu'il serait possible d'y transporter une charpente en fer, la fondation pourrait être reprise ; mais, pour le moment, il était prudent de l'abandonner. Ainsi, du reste, ou à peu près, avaient fait les ministres luthériens de Ngao, dont la maison avait été emportée et qui, pour rester à sec, s'étaient réfugiés sur un point inhabité.

Le 10 juillet, le F. Acheul reprenait avec cette décision le chemin de Ndéra. Il y trouva le P. Charles et les enfants, non plus dans l'eau, mais dans la boue, tous plus ou moins malades et occupés à combattre les fourmis blanches qui avaient envahi la station et travaillaient à détruire ce que l'inondation avait épargné.

Aussitôt on se met en devoir de battre en retraite ; mais on veut le faire en bon ordre et sans laisser derrière soi une planche ni un clou, rien que les maisons faites et les champs

défrichés. Dans les pirogues on embarquera le linge, les instruments, tout le matériel; du bois débité on fera des radeaux. Et en avant!

Des extraits d'une lettre du F. Acheul à Mgr de Courmont nous fourniront quelques détails sur cette descente du Tana.

« Nous sommes partis de Ndéra le 27 octobre, écrit-il, avec cinq pirogues et quatre grands radeaux : toute notre fortune, moins le chargement de linge et de provisions, y compris cent roupies qu'on nous a envoyés, il y a deux mois, et qui a sombré à pic; pour ça, c'est sûrement perdu jusqu'au jugement général, et même au delà.

« Le Père supérieur avait pris les devants et était allé m'attendre à Muina. Pour moi, je suivais les radeaux en cas d'accident, ce qui n'a pas manqué. En face de Toloni, l'un de ces radeaux a fait naufrage, et nous avons mis plus d'une heure et demie à repêcher planches, chevrons, cordes, tables, arrosoirs, marmites, poules, etc. Une fois tout ramassé, nous avons reconstruit notre radeau, qui se composait de quarante-deux chevrons, trente-cinq planches, dix-huit colonnes et deux encadrements de fenêtre : tout cela n'était pas chose facile, mais enfin nous en sommes arrivés à bout. Il était midi et demi quand nous nous sommes mis de nouveau en route : deux heures après le même radeau a sombré, et, pour le défaire et le refaire, il a fallu rester jusqu'à six heures et demie. La nuit est venue; nous étions arrivés à Muina; mais voilà que de nouveau un autre radeau coule. Tout est sous l'eau : bois, poules, marmites et enfants. Au bout de quelque temps, ceux-ci reparaissent heureusement, l'un ici, l'autre là, et se sauvent à la nage : le reste a passé la nuit dans le fleuve. Le lendemain nous avons repêché le bois, ramené tout à terre et reformé notre radeau. Voilà pour le premier jour.

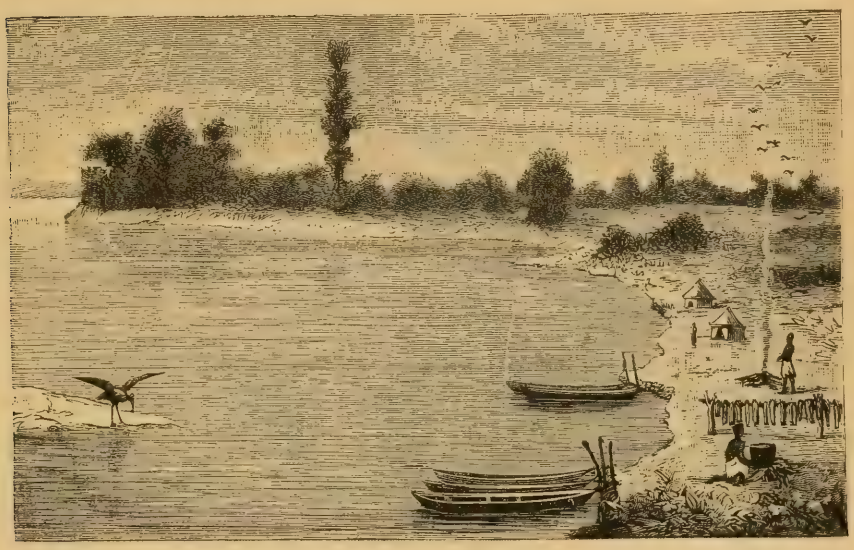
« Il serait trop long de vous raconter le détail de tous nos accidents, de toutes nos misères. Pendant les quatre premiers

jours, nous avons refait nos radeaux en moyenne trois fois chacun. Plus tard, les choses allaient un peu mieux; mais nous nous heurtions encore bien souvent contre les troncs d'arbres ou les amas de branches plantées au milieu du fleuve et formant de terribles écueils; d'autres fois nous nous jetions dans les herbes de la rive, les lianes et les broussailles; mais ce qui nous achevait, c'était de nous voir pris par d'énormes

tourbillons d'eau où nous passions quelquefois deux ou trois heures sans pouvoir en sortir, tournant sur place. Enfin nous arrivons à Murani, chez Kombo, où nous pouvons vendre pour deux cent quatre-vingt-dix roupies tout ce misérable bois!

« Quelles nuits aussi que ces trois nuits que nous avons passées là! Dès la première un orage a éclaté, et notre tente s'est déchirée. Le Père supérieur a cherché un refuge sous une varangue, où la pluie et les moustiques (par myriades, ces moustiques!) lui ont fait un sommeil très léger. Pour moi, je me suis introduit dans une case avec nos dix-huit hommes (enfants et pagayeurs), une dizaine d'indigènes et une vingtaine de poules qui cherchaient à se loger aussi, pauvres bêtes! Il faut bien que tout le monde vive. Mais, tout de même, quand

elles avaient le malheur de prendre pour perchoir le nez de quelqu'un, il les lançait en l'air dans une autre direction, où naturellement elles tombaient sur un individu pas plus endurant, de sorte que toute la nuit elles faisaient ce voyage d'un bout de la case à l'autre. Avec cela, de la boue partout, et des puces, et des punaises, et des moustiques, et des poux, et une



infection capable, si elle avait continué, d'asphyxier trois douzaines de boucs !

« Mais qu'est-ce que je dis là? Tout cela, c'est la vie du missionnaire. Il ne faut pas s'en plaindre, et encore moins s'en vanter : le bon Dieu nous payera tout cela. »

C'est donc ainsi qu'on arriva à Kau dans la première quinzaine de septembre. Mais là le P. Charles, épuisé par une année de travaux extraordinaires, de privations matérielles et de souffrances de toutes sortes, empoisonné par les miasmes, anémié, brisé, tomba malade d'une forte fièvre qui ne tarda pas à prendre un caractère pernicieux. En l'absence d'un

prêtre, il dit au F. Acheul ce qu'il aurait à faire et lui donna ses dernières recommandations :

« Quand je serai mort, conclut-il, vous essayerez de me faire un cercueil avec celles de nos caisses qui ne vous sont pas nécessaires; puis vous me mettrez dans une pirogue, et vous me porterez vers Kipini, sur la plage, où vous me creuserez une fosse dans le sable.

« Je vous en prie, ne m'enterrez pas dans cet affreux trou de Kau, au milieu de ces musulmans !... »

Il avait à peine achevé, que trois hommes armés se présentent, la figure sinistre et l'air insolent. Le F. Acheul les arrête à la porte.

« Est-il vrai, demandent-ils, que ton frère est si malade?

— Oui, mais moi je me porte assez bien.

— Combien de soldats as-tu?

— Assez pour répondre au salut de n'importe qui... »

Ils s'éloignent. Mais tout à coup le bruit se répand que le pays de Wito, tout près, est en révolution. Huit Allemands qui s'y trouvaient dans le but d'exploiter une forêt viennent d'être massacrés par les indigènes, ramassis de musulmans fanatiques, ignorants, voleurs et généreusement pourvus de tous les vices. Le coup fait, ils ont pris le parti d'en finir avec tous les Européens des environs. Après Wito, le Tana; après le Tana, Lamu; après Lamu, toute la côte : car les grands jours de l'islam sont venus, et c'est Fumo-Bakari qui commencera le mouvement. Une expédition est donc envoyée contre les missionnaires protestants de Kulosa, de Nago et de Golbanti; mais ceux-ci, avertis à temps par les Wa-Pokomo, peuvent s'évader, et les gens de Wito se contentent de piller leurs maisons. Même sort est réservé à la Mission catholique :

« Car, disent-ils, tous les Européens se valent. Il n'y a point de poisson dont la tête soit douce et la queue amère. »

Malheureusement pour eux, à Ndéra aussi, ils font buisson creux et se voient obligés de se rabattre vers la côte.

Le lendemain de cet incident de Kau, un boutre s'étant trouvé là et le Père se sentant un peu mieux, le F. Acheul peut s'embarquer et descendre l'Ozi, avec tout le matériel, jusqu'à Kipini. La mer étant trop mauvaise pour songer à passer à Lamu, on resta là pendant la nuit, près de la plage, abrités derrière un banc de sable. De temps à autre, au clair de la lune, on vit bien une grande pirogue sillonner la rivière, paraissant et disparaissant, fouillant les palétuviers, cherchant. On la laissa faire, ignorant quels projets au juste pouvaient guider ses mouvements, et le matin dès l'aube on appareilla. Mais à peine a-t-on levé la voile, que la pirogue se montre, chargée de soldats, et se lance à la poursuite du petit boutre. Les fusils s'agitent, des cris sauvages retentissent; mais déjà on commençait à gagner la haute mer, et la partie menaçant de devenir au moins égale, nos braves fils de Mohammed jugent prudent de virer de bord et d'abandonner ceux qu'ils avaient si longtemps recherchés comme leur proie.

De Lamu, le F. Acheul put écrire toutes ces choses à Mgr de Courmont. Celui-ci trouva la lettre à Zanzibar, le 10 octobre, au retour d'un voyage au Kilima-Ndjaro, où je l'avais accompagné.

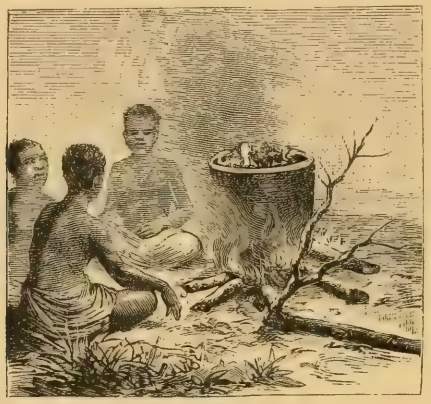
Dès le lendemain je pus m'embarquer pour Lamu.

J'y trouvai l'excellent P. Ch. Gommenginger au lit, anémié, décharné, fort encore cependant de toute son énergie morale, mais repris d'un nouveau et terrible accès de fièvre qui résista à tous les traitements.

En même temps, une escadre anglaise commandée par l'amiral Freemantle débarquait huit cents hommes à Kipini. Le lendemain, Wito était pris, pillé et brûlé; les Swahilis, dispersés, laissaient sur place cent cinquante des leurs; dix mille roupies étaient offertes à qui amènerait Fumo-Bakari,

le sultan du lieu, et, en attendant, défense était faite à tout Européen de pénétrer en ces pays.

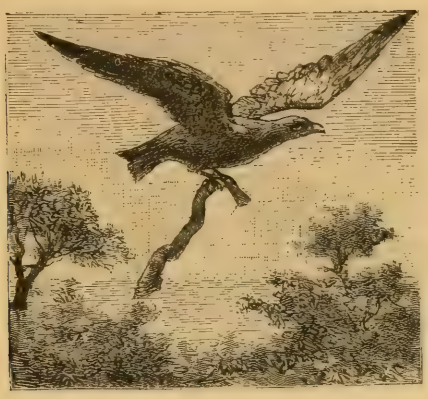
Pour tous ces motifs, ajoutés aux autres, il ne nous restait donc qu'à partir. Le 25, nous prenions en conséquence passage sur l'*Éthiopia*, de la compagnie des Indes, avec l'espoir du moins, au milieu de toutes nos tristesses, de ramener vivant notre cher confrère.



Hélas! nous dûmes nous arrêter trop longtemps à Mombasa, et le 31, à une heure du matin, après une longue agonie pendant laquelle il offrit plusieurs fois sa vie pour l'Afrique, le P. Ch. Gommenginger rendait à Dieu son âme vaillante. Nous étions à la hauteur de la pointe nord de Zanzibar. En rade, M. le commandant Ravel, du *Boursaint*, fit prendre le corps du cher Père, et le soir du même jour eut lieu l'enterrement dans le cimetière de la Mission.

Ainsi la Providence, pour empêcher une ruine complète, l'avait retiré à temps du Tana; pour lui procurer la grâce et la consolation des derniers sacrements, elle le garde juste assez pour qu'un prêtre puisse lui être envoyé; pour satisfaire son désir de donner à son corps un repos en terre sainte, elle ne permet à la mort de le toucher qu'en vue d'un cimetière catho-

lique où, l'ange, de la résurrection le réveillant, il se trouvera au milieu de nos confrères. Dieu est bon pour ses missionnaires. Quant il les veut, il les enlève, et il fait bien; mais il prend, pour les appeler à lui, les précautions d'un maître juste et bon vis-à-vis d'un vieux et loyal serviteur. Et celui-ci, qu'il ait semé dans les pleurs ou récolté dans l'allégresse, part avec la même confiance, simple et calme, faisant bon visage à la



mort, oubliant la terre qu'il arrosa de ses sueurs et se tournant volontiers vers le ciel, où ses regards humides cherchent une place qui ne lui sera point refusée!

Et voilà donc l'épilogue imprévu de cette histoire, la dernière et triste étape de ce long voyage!

Il y a un an, tout nous engageait à essayer de dresser la croix dans ces parages avancés du continent noir; aujourd'hui les troubles politiques, encore plus que les difficultés matérielles, nous obligent à nous porter ailleurs.

Au reste, ne nous plaignons point, ne nous excusons pas. Qui sait si ces travaux, ces souffrances, ces épreuves, ces pertes, cette mort, n'étaient pas nécessaires pour attirer les premières bénédictions du ciel sur cette terre, où les horreurs publiques

et cachées du paganisme se sont appesanties depuis tant de siècles?

Retirons-nous donc aujourd'hui du Tana, puisqu'il le faut, en attendant un meilleur avenir; mais que ce soit pour avancer au Kilima-Ndjaro, où une exploration vient d'être faite (juillet-octobre) et où tout nous appelle.

Et en tout, et partout, et toujours, que la sainte volonté de Dieu soit faite, que son nom soit glorifié et que son règne s'étende aussi loin que couleront les sueurs de ses pauvres missionnaires, aussi loin que tomberont leurs corps!

TABLE

A LA DÉCOUVERTE

I

En route. — Ordre de notre caravane. — A propos d'une statuette. — Le village de Makugu : une cérémonie de dépossession. — L'anthropophagie par dévotion. 15

II

De Makugu à Tununguo. — Le pori, ses beautés et ses tristesses. — Une station chrétienne. — Dans l'Uruguru. — Sous les arbres de Mbungoni. 37

III

Tununguo. — Arrivée à Mhagari. — La Mkata. — Le Pala Ulanga. — Les Wahéhé. — Histoire d'un missionnaire et d'une fondation. — Le sauvage de la fin. 59

AU ZANGUEBAR ANGLAIS

I

Le partage de l'Afrique orientale. — Le sultanat de Zanzibar. — La part des nations européennes. — De Zanzibar à Lamu. — Histoire de Lamu : l'île, la ville, les rivages. — Wito : ses origines, ses espérances. 95

II

Les Swahilis. — La grande espérance de l'islam. — Le fleuve Ozi. — Sur la rivière Noire. — Une attaque. — La fin d'un pistolet. — Sur le canal. — Bomani. — Au bord du fleuve. — Sur le Tana. 131

III

En avant! — Notre flotte. — Golbanti et Ngao. — L'action de l'islam. — Ngatana. La vie primitive. — Muina. — Entretiens philosophiques. — Ndéra : le pays et la population. 163

IV

Plus haut! — Les montagnes de Gwano. — Kina-Komba : une capitale peu avenante. — Ndura : la veillée dans la savane. — Zubaki. — Six pieds sous terre. — Noël! 205

V

Le Tana. — Le fleuve, les plantes, les animaux. — Les hommes : les Wa-Pokomo, les Gallas, les Wa-Boni. 225

VI

Saint-Joseph de Ndéra. — Rentrée à Kozi. — Retour à Kau. — Encore Lamu. — La vallée de Sabaki. — Les Wa-nyika. — A Mombasa. — L'Angleterre et les missions. — Pemba « la verte ». — A Zanzibar. — Réflexions d'un missionnaire. 291

24393. — Tours, impr. Mame.

3 5282 00184 6743

DATE DUE

African Institute

DT435
L43x

WM. SCHWARZ, SR.,
BOOK BINDER,
13 Smithfield St., Pittsb'g.

STACKS DT435.L43x c. 11210
Le Roy, A.
Sur terre et sur l'eau
3 5282 00184 6743